MÉMOIRE

COURONNÉ

A L'INSTITUT DE FRANCE,

LE 7 JUILLET 1809.

Fatis accede deisque.

Cet ouvrage se trouve :

A **Genève** chez J. J. Paschoud.

A **Strasbourg**, chez F. G. Levrault.

A **Manheim**, chez Fontaine.

A **Francfort-sur-le-Mein**, chez F. Esslinger. Varrentrapp et Wenner.

A **Tubingue**, chez J. G. Cotta.

A **Berlin**, chez Dunker et Humblot.

A **Leipsic**, chez Eurich.

A **Amsterdam**, au bureau d'Industrie et des Arts.

A **Koenigsberg**, chez Nicolovius.

A **Hambourg**, chez Hoffmann. Perthes.

A **Heidelberg**, chez Mohr et Zimmer.

A **Zurich**, chez Gessner.

A **Dusseldorf**, chez X. Levrault.

A **Vienne**, chez Ch. Schaumbourg et Cie.

A **B[illegible]**, chez G. Th. Korn.

DES EFFETS

DE

LA RELIGION DE MOHAMMED,

PENDANT LES TROIS PREMIERS SIECLES DE SA FONDATION,

SUR L'ESPRIT, LES MOEURS ET LE GOUVERNEMENT DES PEUPLES

CHEZ LESQUELS CETTE RELIGION S'EST ÉTABLIE.

MEMOIRE

Qui, sous l'épigraphe : FATIS ACCEDE DEISQUE, a remporté le prix d'Histoire et de Littérature anciennes de l'Institut de France, le 7 juillet 1809.

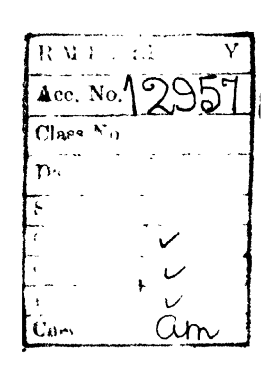
PAR M. OELSNER,

Ci-devant plénipotentiaire de la ville libre de Francfort, auprès du Directoire de la République françoise.

PARIS,

F. SCHOELL, RUE DES FOSSES S. G. L'AUXERROIS, N.° 29.

1810.



BITAUBÉ,

Cet ouvrage vous appartient; vous me l'avez fait entreprendre ; je le dédie à vos mânes chéris.

La mort vous a enlevé aux lettres et à vos amis pour réunir votre sort à celui de la compagne vertueuse de vos jours, à laquelle il vous a été doux de ne pas survivre.

Un esprit formé à l'école des anciens et nourri de toutes les productions les plus parfaites des modernes, un goût exquis, une philosophie saine, des principes fermes, la dignité de caractère, une âme candide, sensible et bienfaisante, des mœurs douces et pures, une vie entière sans reproche et des travaux qui ne sont pas restés sans gloire, entouroient votre vieillesse de vénération et d'amour.

Vous nous avez laissé le souvenir ineffaçable de cette belle existence ; souvenir

plein de charmes, mais que la douleur de notre perte a mêlé d'amertume : qui pourroit la sentir plus vivement que moi ! Le plus ancien de mes amis de France, vous m'avez accueilli quand, bien jeune encore, je vins pour la première fois dans ce pays que j'admirois et que vous m'apprîtes à chérir. Je fus reçu dans votre cœur. Vos affections pour moi se communiquèrent à tous ces êtres estimables qui vous étoient attachés ; vous étiez heureux de la bienveillance qu'on me témoignoit : comment n'eussiez-vous pas éprouvé avec moi les sentimens de gratitude que m'inspirent les littérateurs illustres qui ont bien voulu faciliter les recherches dont j'offre aujourd'hui le résultat au public ?

Avec cette libéralité qui lui est propre, M. Langlès, célèbre par ses talens et l'éclatant mérite de ses écrits, m'a distribué les trésors de sa riche bibliothèque particulière, sans jamais se lasser de mes im-

portunités. Sa complaisance a été d'autant plus généreuse, qu'il ne m'a toujours supposé qu'un goût passager et volage pour la littérature orientale dont il est un des plus beaux ornemens.

M. Beigel (conseiller de cabinet de la cour de Saxe), qui brille dans la même carrière, s'est intéressé à mes progrès, pendant les courts instans que j'ai eu l'avantage de fréquenter à Dresde ce diplomate distingué par l'étendue de son savoir et par la profondeur de son esprit.

L'immense mémoire de M. le baron d'Arétin et la bibliothèque royale de Munich, à qui cette mémoire sert souvent de catalogue, m'ont valu une foule de secours littéraires.

On sait quelle vive lumière les veilles de M. Silvestre de Sacy jettent sur l'Orient. Ce littérateur illustre m'a éclairé sur différens points de mon travail en me communiquant, au nom de sa classe, des

observations que je me suis empressé de mettre à profit.

Tous les genres de connoissances savantes sont du domaine de M. de Fortia d'Urban. J'ai à me féliciter extrêmement de l'obligeante prévenance de ce noble Français. Il m'a fait l'honneur de revoir mon manuscrit, d'en surveiller l'impression et de l'enrichir de plusieurs notes.

Si je ne nomme pas d'autres personnes dont l'instruction et le goût ont contribué à diminuer les défauts de cet ouvrage, elles n'en seront pas moins persuadées de ma vive et sincère reconnoissance.

AVIS PRÉLIMINAIRE

ADRESSÉ A MES JUGES.

LA classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France ayant proposé, pour sujet d'un prix, d'examiner quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire (1), l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le

(1) L'ère musulmane. Elle date de la nuit du 16 juillet 622 de l'ère chrétienne. Cette nuit, Mohammed partit de Mekka pour se retirer à Yatrib. La ville de Yatrib est plus connue sous le nom de Medinah ou Medyne, Medinat el Nabi (Médynetunnebi), la cité du prophète; Médinah, la ville par excellence. Mohammed, né vers l'an 572 de l'ère chrétienne, ne commença sa mission qu'à l'âge de quarante ans. Les auteurs arabes le font vivre soixante-trois ans lunaires. On place sa mort dans l'année 632 de notre calendrier.

gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi, le premier essai de ce Mémoire fut envoyé au concours de l'an 1807. Il obtint la mention honorable. Ce témoignage d'estime et les observations qui l'accompagnèrent ont dû m'engager à retoucher mon travail. J'y ai mis le plus grand soin. Mais si l'ouvrage a gagné sous quelques rapports, je ne puis cependant me faire illusion sur les défauts qui lui restent. Ceux du style proviennent de l'immense désavantage où se trouve un étranger, relativement à la langue française, de tous les idiomes modernes le plus élégant et le plus difficile. Mes juges voudront bien à cet égard écouter leur équité naturelle plutôt que la délicatesse de leur goût, qui, je le crains, porteroit un jugement trop sévère. Quant au sujet que je traite, je les prie de considérer l'extrême étendue de la question qu'ils ont proposée, et ils seront disposés à l'indulgence. Pour rendre un compte

exact des effets de l'Islamisme (1) pendant les trois premiers siècles de l'hégire sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi, il faudroit tracer le tableau détaillé de la situation de ces peuples avant cette époque, travail qui, sans parler des difficultés qu'il présente, passeroit de beaucoup les bornes d'un Mémoire. On a présumé que la classe n'avoit demandé que l'exposé des résultats généraux ; en voici l'esquisse :

L'islamisme dégagea les peuples chez lesquels il s'établit d'une foule de superstitions grossières. L'idée abstraite qu'il donne de la Divinité et l'observation de la prière les attachent fortement aux sen-

(1) Nom propre de la religion prêchée par Mohammed. Eslâm, Islâm, résignation en Dieu, dévouement. Pokocke, *spec. hist. arab.*, p. 52, 53, 54 ; Maracci, *refut. Alcorani*, p. 107 ; *Surata* 3, v. 19, 20 ; ainsi que M. Langlès, dans ses notes au sixième volume du Voyage de Chardin, p. 164, 65, 66.

timens religieux. N'accordant rien aux sens, mais beaucoup à l'imagination, il rend le génie musulman sombre et fanatique. L'austérité morale, l'ardeur à propager la foi et l'enthousiasme guerrier qui les anime en sont des conséquences d'autant plus universelles que la religion de Mohammed, cadre plus étendu que celui même des formes politiques, assimile les vaincus aux vainqueurs, et les met en communauté de sentimens, d'opinions et d'usages. L'esprit militaire, bien plus que l'art, leur fait faire des conquêtes. Elles amènent l'établissement des colonies, dont l'esprit agricole est protégé par la législation antiféodale du Koran (1). Les Musulmans (2) prospèrent sous un régime populaire; mais leur gouverne-

(1) C'est ainsi qu'on appelle le livre des révélations musulmanes. Koran, lecture. Le Koran se trouve partagé en cent quatorze chapitres, autrement surates, du mot soura, pas, degré.

(2) Moslem au pluriel, Moslemyne, les sectateurs de l'islamisme, les fidèles. Hotting., hist. orient., p. 4, 5.

ment, qui n'a d'autre frein que les mœurs, change par la même cause qui fait évanouir l'antique frugalité arabe. Cette révolution n'attaque ni la religion, ni les bienfaits de la loi civile; mais elle influe sur l'esprit général des Sarrazins (1), qui

(1) Nom synonyme d'Arabes. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce nom. Voyez Hotting. (*Hist. orient.*, p. 9, 11). L'étymologie qu'en donne Scaliger, dérivant le mot sarrazin de *sarak*, qui signifie voler, ne convient pas aux Bédouins, dont les brigandages n'ont rien de caché. Pokocke (*Spec. hist. Arabum*, p. 34, 35), dérive le nom de Sarrazin du mot *charkiin*, qui veut dire Orientaux, ce que les Arabes étoient par rapport à la Palestine, et bien plus généralement par rapport aux pays compris par eux sous le nom de *Moghreb*, Occident. Il n'est pas rare que des termes relatifs se changent en dénominations positives, comme dans Normand (*Nordmann*), Autrichien, (*Oestreicher*), Westphalien, Neederlaender, Highlander, etc. Suivant M. de Volney, le mot de sarrazin vient de *sarrâg*, au pluriel *sarrâgin* (*sarrâguin*), qu'il explique par homme de selle, cavalier. Il observe que les Bédouins sont essentiellement hommes de cheval; et dans une notice sur les Sarrazins avant l'époque de l'islamisme, qui se trouve à la fin de cet ouvrage, M. de Fortia fait voir qu'anciennement on n'appliquoit le nom de Sarrazin qu'aux Arabes scénites.

désormais rassasiés de conquêtes territoriales, portent leur attention sur les arts de la paix. Ils font de l'avancement des connoissances une affaire de gouvernement. L'intervention du despotisme accélère chez eux le mouvement des lumières. Cependant les résultats ne paroissent pas proportionnés aux efforts, parce que la sévérité presbytérienne des Musulmans n'est pas favorable à tous les beaux-arts, parce que la liberté civile, suffisante peut-être aux progrès des arts mécaniques, ne suffit pas également à un ordre de connoissances qui ne sauroient se passer de la liberté politique. Mais ils se montrent avec assez de gloire dans la carrière de l'imagination et dans quelques-unes des sciences d'observation et de raisonnement, où il ne s'agit pas de philosophie morale.

SUR L'ORTHOGRAPHE

DES NOMS ARABES.

Il faut écrire les noms étrangers comme on les écrit dans la langue à laquelle ils appartiennent, autrement ces noms deviendroient méconnoissables ; mais il n'est pas aisé de représenter avec les alphabets d'Europe la valeur de tous les caractères orientaux; et comme en même temps la prononciation de nos lettres varie d'une langue à l'autre, notre manière d'orthographier les noms arabes se ressent nécessairement de ce double embarras. Deux grands orientalistes d'Allemagne, MM. Michaëlis et Reiske, se sont à ce sujet fait une guerre très-vive. M. Wahl a adopté une orthographe qui, aux accens près, répond à celle adoptée

par M. Langlès. J'ai suivi dans les notes l'orthographe des éditions et des auteurs que je cite. Dans le texte, j'ai tâché d'écrire le même nom toujours de la même manière, en me conformant pour les noms les plus usités à ce que j'ai cru l'usage en France, et pour ceux qui le sont moins à l'orthographe qui m'a semblé la plus exacte.

TABLE
DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE. *Epoque depuis Mohammed jusqu'à la chute des Ommiyades.* Page 1

CHAPITRE PREMIER. *De l'Arabie, de la disposition des esprits et de la doctrine enseignée par Mohammed.* Ibid.

CHAP. II. *De la Guerre de Prosélytisme, et du Génie militaire des Sarrazins.* 42

CHAP. III. *De leurs conquêtes, de l'établissement des colonies et de l'esprit agricole des Sarrazins.* 66

CHAP. IV. *Du Gouvernement et des Mœurs.* 90

CHAP. V. *Parallèle entre les Ommiyades et les Abbassides* (1). 109

---

(1) Ce chapitre étoit destiné à comprendre l'histoire

SECONDE PARTIE. *Epoque des Abbassides.* Page 123

CHAPITRE PREMIER. *De la Littérature des Sarrazins, de leur Jurisprudence et de leurs connoissances en général.* Ibid.

CHAP. II. *Coup d'œil sur l'activité mercantile des Sarrazins.* 215

---

politique des khalyfes, ce qui lui auroit donné une très-forte dimension. On a jugé nécessaire de s'en tenir à une simple ébauche.

DES EFFETS

DE

LA RELIGION DE MOHAMMED,

MÉMOIRE COURONNÉ A L'INSTITUT DE FRANCE
LE 7 JUILLET 1809.

PREMIÈRE PARTIE.

oque depuis Mohammed jusqu'à la chute des Ommiyades.

CHAPITRE PREMIER.

l'Arabie, de la disposition des esprits et de la doctrine enseignée par Mohammed.

MMENÇONS par un coup d'œil sur les pays itrophes de la péninsule qui vit naître l'isla-me dans la première moitié du septième cle de l'ère chretienne.

Parviz régnoit en Perse. On célébroit ses exploits. Bientôt les victoires d'Héraclius et un complot domestique mettent un terme à la carrière de ce conquérant. L'anarchie lui succède dans une suite de rois éphémères. Des femmes, des enfans occupent le trône de Medâïn (1). La guerre civile ravage les cités et les campagnes (2). Moins violente, la situation de l'empire de Byzance n'en est pas plus heureuse. L'intolérance du clergé, les excès du régime mi-

---

(1) Ctésiphon.

(2) Elmacini (El Makyn), hist. Sarac., p. 12. *Gregorii Abulpharagii* (Aboûl-Faradje) *sive Bar-Hebræi: Chronicon syriacum*, p. 96. Hist. Dynast., p. 96, 97, 98, 99, 112. *Tarich. h. e. s. r. g. ab Ardeschir* (Ard-Chyr) *Babekan usque ad Jezdegerdum* (1628), p. 171. *Bizare rerum pers. hist.* (1581), p. 200. *Hermanni Contracti chronicon*, p. 195, *apud Struvium. The Jehan Ara, by Ously. Nikbi ben Massoud*, par Silvestre de Sacy: Notices et extraits de la bibliothèque du roi, t. II. La liste des rois de Perse n'est pas la même dans ces différens auteurs; mais l'incertitude de l'histoire démontre quelquefois mieux que les faits qu'on demande à connoître, l'anarchie d'une époque. Le Tarich, publié par Schukard, et le Jehan Ara, ne se piquent pas d'une grande exactitude. D'après ce dernier ouvrage, Scander (Alexandre) étoit le fils de Darab,

litaire et la corruption des employés civils, tous ces désordres, réunis aux catastrophes du palais, dégradent les Grecs. Tel étoit l'état des deux grandes monarchies qui avoisinoient la presqu'île des Sarrasins quand cette contrée, peu connue jusqu'alors ou passive dans l'histoire, murissoit un événement qui devoit donner un nouveau caractère au siècle et changer le sort de bien des nations.

Une multitude de tribus, la plupart errantes comme elles le sont encore, se partageoient l'Arabie. Des usages leur tenoient lieu de lois. Leur gouvernement, quelquefois electif, étoit en général celui où l'autorité, toujours paternelle, réside dans le droit d'aînesse. Quelques-unes de ces peuplades reconnoissoient le protectorat de la Perse, d'autres etoient alliées aux Grecs, le plus grand nombre se maintenoient indépendantes. Des conventions verbales, l'intérêt ou le danger du jour n'établissoient entre

marié à une fille de Philip, roi de la Grèce; il donne à Cai-Kobad, fils de Zab, cent ans de regne. On peut consulter la liste des rois sassanides dans l'Art de verifier les Dates. Paris, 1783, tome I, page 374 et suivantes.

elles que des rapports passagers ; elles n'avoient pas même de religion en commun. L'identité seule de langage les unissoit.

Libre, généreux et fier, mais irascible, pauvre, avide et plein d'audace, le pasteur nomade étoit le type des vertus et des vices de sa nation (1). Une origine indienne (2) et la vie agricole adoucissoient les mœurs des peuples du Yémen (3). Le commerce distribuoit des richesses et quelques lumières au Hedjâz (4); mais les bords de l'Euphrate (5) présentent ce qu'il y avoit de plus policé parmi les habitans de la péninsule. Dans l'ensemble de leur civilisation, on voit l'état sédentaire lutter contre le vagabondage, et les notions de propriété se prêter au caprice des hasards. Ainsi, quand un chef puissant jugeoit à propos de dresser ses tentes dans quelque gras pâturage, il n'employoit d'autre

---

(1) Sur les Arabes bédouins, *Prosperi Alpini rer. Ægypt.*, *lib. I*, *cap. XX*, *pars. I*, p. 78 et suiv.

(2) Cantémir, hist. othom., tome II, p. 404.

(3) Yémen, Arabie heureuse.

(4) Hhedjâz, partie de l'Arabie où sont les villes de Mekka, Tajef, Yatrib, etc.

(5) Anbar, Hhira.

formalité, pour en prendre possession, que de faire aboyer sa meute. Le rayon sonore de cette proclamation étrange traçoit aussitôt celui d'un domaine interdit aux troupeaux d'alentour (1). Et comme toutes les relations que l'ordre social tend à garantir restoient ici commises à la générosité et au pouvoir de chacun, les usurpations du plus fort ne se bornoient pas à ces envahissemens de territoire ; elles mettoient les personnes, leur liberté, aussi-bien que leur fortune, en péril.

L'analogie de situation et de besoin donnoit aux Arabes les mêmes points d'honneur : l'épée, l'hospitalité, l'éloquence faisoient la gloire de tous (2).

L'épée étoit l'unique garantie de leurs droits. En repoussant la servitude, elle rendoit le défenseur d'une tribu cher à ce sexe, dont l'estime est souvent le présage d'une affection plus tendre. Le désir de plaire dut naturellement s'associer à la bravoure. Il étoit de l'honneur des Arabes de périr pour mettre les femmes à

(1) Pokocke, sp. hist. arab., p. 81.

(2) *Arabes antiquitùs non habebant quo glorientur quàm gladio hospite et eloquentiâ.* Alb. Schultens : Mon. vetust. arab.

l'abri du danger ; il étoit de leur honneur de se dévouer pour tout homme placé sous la sauvegarde de leur courage et de leur bonne foi ; et voilà comment la galanterie s'elevoit jusqu'au caractère de l'hospitalité.

Loin d'être un pur luxe de procédés, l'hospitalité des Arabes embrassoit en quelque sorte le code de l'humanité ; c'étoit une morale pratique fondée non sur la religion ni sur l'idée de patrie, mais sur le sentiment d'honneur, sentiment qui commande le noble emploi de la force, la magnanimité envers le foible, la loyauté envers la confiance.

Quand il n'y a pas de loi qui prononce, les différends se vident par les armes ou ils se terminent par un compromis qui, au défaut d'écriture, est du ressort de l'éloquence. Nous la voyons fleurir chez des peuples qui n'ont encore aucun pressentiment des autres arts du goût. Les Arabes étoient plus avancés. Cela résulte des assauts de poésie (1) qui les assembloient tous les ans à Mekka et à Okkadh (2).

---

(1) Eichhorn, *de antiquiss. hist. arab. monumentis*, p. 9, 15. Assemani, *saggio sull' origine degli Arabi*, p. 45.

(2) Okkadh, ville du Tehama.

L'ivresse de ces fêtes nous montre l'extrême sensibilité et l'imagination vive d'un peuple porté à l'enthousiasme par l'ardeur naturelle de son génie. Mais il reçoit les empreintes mélancoliques des solitudes qui l'entourent, des solitudes du désert où il semble qu'il n'y a de bien apperçu que les abstractions de la durée et de l'étendue; abstractions qui s'animent par l'absence des objets sensibles. Le génie arabe se plaît dans le vague de la contemplation, et si quelques-unes de ses habitudes le disposent à s'exalter pour une existence chevaleresque et guerrière, le goût des spéculations sacrées l'entraîne avec bien plus d'empire vers l'enthousiasme de la piété. Cette double propension sert à expliquer l'essor et le succès de cette foule de prophètes dont l'Arabie fourmille (1). A la fois orateurs, politiques et guerriers, ils ont tous montré de l'intrépidité, du talent et des ressources; aucun d'eux cepen-

(1) Il est remarquable que l'Europe n'ait jamais produit un homme qui se soit élevé au crédit de prophète. Nous n'avons eu que des chefs d'opinions. Le plus distingué de tous par les effets qu'il a produits, c'est Martin Luther. Voyez l'immortel ouvrage de M. Charles Villers sur l'influence de la réformation.

dant n'a laissé de son passage une aussi grande trace que l'inspiré de Mekka.

Dans les temps antérieurs à Mohammed, la liberté qui régnoit parmi ses compatriotes et leur facilité à accueillir les novateurs faisoient affluer en Arabie les apôtres et les martyrs, que tantôt les dissensions religieuses, tantôt le zèle propagateur des opinions nouvelles y envoyoient des contrées voisines. C'est ainsi que le culte des mages (1) s'étoit introduit dans plusieurs tribus, et que les Chaldéens en avoient engagé d'autres, deux ou trois siècles avant Mohammed, à renoncer aux lumières d'Abraham pour embrasser le polythéisme sabéen. A une date plus ancienne, les rois Hemjares (2) avoient appelé le judaïsme dans la péninsule. Il s'y répandit, surtout par la destruction de la capitale et du royaume des Hébreux. Les fugitifs de la Palestine s'y réunirent aux sectateurs de leur religion, établis dans le Hedjâz et dans le Yémen, où (3) il en existe encore. Le long du golfe

---

(1) Brucker, hist. ph. cr., tome III, p. 155.

(2) Notices et extraits, tome II, p. 367. Homéjrytes arabes autochthones.

(3) D'après Niebuhr.

Persique et dans toute la partie nord-est de l'Arabie, on trouvoit la religion chrétienne, non-seulement dans les villes, mais même parmi les Bédouins. La tribu de Gassan, les rois de Hira (1), les Bahrites, les Taunchites, les Taglébites étoient Chrétiens.

Au milieu de tant de sectes et de leurs sous-divisions, le projet de les accorder et de les unir, quoique chimérique peut-être, pouvoit flatter les espérances d'un ambitieux. Si elles refusent de se convertir, on peut, avec quelque probabilité de succès, employer les voies de rigueur. L'état politique des tribus, leur défaut d'union, leurs méfiances et leurs haines les empêchent d'opposer un concert solide à un plan d'attaque bien combiné et bien soutenu; ces mêmes raisons, par un effet contraire, permettent de les combattre et de les soumettre chacune séparément. Déjà les Taglébites avoient tiré parti de cet avantage. Leur tribu, très-puissante sur terre et sur mer, aspiroit à la suprématie (2). Tout l'ancien ordre de choses

---

(1) Les rois de Hhira embrassèrent le christianisme vers l'an 512 de l'ère chrétienne.

(2) « Nous remplirons la terre de nos tentes jusqu'à

changea. Ils furent enveloppés dans le sort commun des Arabes.

Avant d'effectuer cette révolution, Mohammed eut des obstacles à surmonter, mais sans lesquels son nom et sa fortune n'auroient apparemment jamais franchi l'enceinte de sa tribu natale. La plus forte opposition et la plus opiniâtre lui provenoit d'elle. Trois individus de sa maison (1) y avoient successivement exercé la magistrature suprême pendant de longues années et avec éclat. Les descendans de Fehr Koréich (2) étoient jaloux de conserver leurs droits; et à la crainte de voir l'émirat devenir héréditaire dans la famille des Hachem, se joignoit maintenant celle d'un plus grand sacrifice; car les opinions du novateur sapoient la religion et le temple (1),

---

ce qu'elle devienne trop étroite pour elles, et nous couvrirons l'Océan de nos vaisseaux», dit l'Emir des Taglébites. Voyez Moallacat d'Amrou ben Celthum, vers 108, tr. de William Jones.

(1) Hachem, Abdulmotaleb, Aboutaleb. Lorsque Abrah-al-Aschram, l'Abyssinien, s'avança du Yémen à la tête de quarante mille combattans pour soumettre les Beni-koréich, Abdulmotaleb, alors émir de Mekka, eut la gloire de soutenir l'indépendance de sa patrie.

(2) Koréich, le brave, le courageux.

dont les Koréichites étoient les gardiens et les bénéficiers. Ils se liguèrent contre le danger. Du vivant encore de l'émir, oncle de Mohammed et son protecteur, on passa un acte pour s'interdire les mariages avec les Hachémites. Après la mort d'Aboutaleb, la première magistrature fut donnée à l'aîné des Ommiyades (2), maison riche et puissante; on alloit employer la force ouverte contre Mohammed; il courut chercher asile à Tajef.

Les habitans de cette ville le repoussèrent; ils entretenoient avec Abousofian, le nouvel émir de Mekka, une correspondance d'hospitalité, et ils avoient avec les Mekkois des relations d'intérêt, Tajef étant l'entrepôt du commerce que Mekka faisoit avec l'Yémen et avec l'Inde; ils ne vouloient donc pas, pour une raison que tout Tajef trouvoit frivole, se compromettre et provoquer la ruine de leurs affaires.

---

(1) Il y avoit d'autres temples analogues, un entre autres à Sabatha. D'après quelques auteurs, le temple de Mekka fut édifié par Dieu lui-même avant la création. Notices et extraits, tome II, page 41.

(2) Les Machzumides seuls alloient de pair avec les Ommiyades.

Les habitans de Yatrib (1), au contraire, jugèrent convenable d'accueillir Mohammed, et de faire avec lui cause commune contre les Koréichites de Mekka. Un double motif y portoit ceux-là même qui n'avoient pas embrassé ses opinions.

Issus de Yoktan (2), les Médinois se croyoient de meilleure race que les descendans d'Ismaël, qui sont les mêmes que les Koréichites. En les détestant comme une espèce d'intrus parmi les Arabes, ils étoient en outre jaloux du commerce des Mekkois. La position de leur ville les invitoit à la guerre. Sur le chemin de la Syrie, les riches caravanes des Koréichites ne pouvoient pas toujours éviter Médinah, ni se soustraire à la rapacité de ses habitans. Ceux-ci se flattèrent qu'en s'unissant à une faction de Mekka, ils feroient non-seulement plus de mal à leurs ennemis, mais qu'ils le feroient avec une apparence de justice, puisqu'ils auroient l'air de porter secours à des amis opprimés; et c'étoient là les alliés que la Providence donna au prophète pour sa gloire.

---

(1) Médinah, Médyne.

(2) Yokdhan.

Une autre raison qu'ils avoient de s'intéresser à Mohammed résultoit de ce que du côté de sa mère il étoit leur parent. Les autres Koréichites, plus fiers que les enfans de Hachem, avoient dans tous les temps dédaigné de contracter des mariages avec les familles de Yatrib, regardées par eux comme un vil ramas de Juifs (1).

Les Juifs, en effet, composoient une bonne partie de la population de Yatrib, mais n'en étoient pas les seuls habitans. Cette cité admettoit, par rapport au culte, la plus grande diversité de sentimens (2). Ainsi la persécution qui avoit chassé Mohammed de Mekka, qui l'avoit repoussé de Tajef, et l'avoit obligé de se réfugier à Yatrib, devint une circonstance extrêmement favorable à ses projets. Dans une foule de tribus, il n'auroit eu à faire qu'aux Chrétiens, comme nous avons vu ; dans d'autres régnoit le judaïsme ; les enfans de Tamim suivoient la religion des Mages, et les Koréichites étoient

(1) *Jo. Jac. Reiskii adnotationes historicæ ad Abulf.* (Aboùl-Fedâ) *ann.* tom. I, p. 14, n°. 25, *ad* p. 49; p. 15, n°. 28, *ad* p. 59, *ed. Adler.*

(2) Histoire universelle, tome 19, §. 75 (Semler).

Sabéens. Aucune de ces différentes sectes ne prédominoit à Yatrib, et la tolérance exercée envers toutes rendoit cette cité le meilleur théâtre qu'un réformateur pût choisir pour son début. Il étoit ici placé comme au centre de toutes les opinions religieuses où une sorte d'indifférence, effet ordinaire du mélange des partis, rendoit les innovations faciles. Quant à la nécessité d'en faire, il n'y en eut d'autre que le besoin d'un changement ressenti par celui qui en devint l'auteur. C'est pourquoi on a pu douter de la pureté de ses motifs. Voyons quel étoit Mohammed, quelles étoient les opinions religieuses qu'il trouva et celles qu'il établit.

Il est aisé de confondre un fanatique avec un imposteur. Si des vues d'ambition ne l'inspirent pas d'abord, elles succèdent d'assez près à l'enthousiasme qui l'anime ; et à mesure que s'évanouit en lui le zèle pour la cause de Dieu ou pour la chose publique, son intérêt particulier se renforce de tous les moyens que lui a acquis sa ferveur passée. Ceci paroît incontestable ; mais il y auroit de la témérité de vouloir fixer le moment précis où, dans tel ou tel individu, les prestiges de l'illusion cessent, et où la fourberie commence. Puisque les hommes ne sont rien qu'à demi, il peut

rriver qu'il subsiste des accommodemens cons-
ans entre l'exaltation et la fraude.

Il y a de la fraude dans les extases de Mohammed, qui à coup sûr ne croyoit pas à toutes les visites de l'ange, cet important ressort qu'il fait jouer. S'ensuit-il qu'il faille sans exception attribuer ses mouvemens à la mauvaise foi d'un fourbe? Je ne saurois le penser (1).

L'idée sublime d'un seul Dieu, retrouvée au milieu d'un peuple d'idolâtre, étoit bien propre embraser une âme élevée et ardente. Moins esprit de Mohammed paroît susceptible à sou-

(1) On est fatigué à l'excès, en lisant nos auteurs hrétiens, de voir Mohammed traité d'instrument du able et d'imposteur à chaque phrase qu'il prononce ou u'on lui adresse. L'accusation d'imposture porte sount à faux. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Hottinr, hist. orient., p. 39 et 40, croit prouver la perverté de Mohammed en lui reprochant d'avoir à dessein, pour brouiller les idées des chrétiens, appelé *Hud* le atriarche que nous appelons Héber. Il est probable que ohammed a simplement suivi une tradition différente la nôtre; de ce genre est celle que les Sabéens entrenoient d'Adam. Ils le font venir de l'Inde, muni de nnoissances en histoire naturelle, débarquer à Aden finir par quitter ce séjour délicieux pour se retirer ans le désert. *Hotting., hist. orient.*, p. 483.

mettre cette idée à une analise philosophique, plus il doit recevoir d'impulsion de sa découverte. C'est là l'effet de toute formule simple, mais grande ou riche en développemens; c'est là l'effet de celle-ci surtout.

Pour répandre sa doctrine, deux moyens s'offroient à l'auteur du Koran : la prédication et le glaive, la persuasion ou la violence. N'importe dans laquelle de ces voies un chef d'opinion s'engage, il n'a jamais tort aux yeux de ses partisans : le sacré caractère qu'il semble imprimer à ses œuvres le justifie lors même qu'il s'égare. Long-temps Mohammed se contente de prêcher. La haine de ses antagonistes et l'intrépidité de son courage l'entraînent dans les combats. Il débute par un acte (1) qui est d'un brigand plutôt que d'un apôtre. S'il avoit échoué dans sa première expédition militaire, la nouvelle religion se seroit avec son auteur enfouie à jamais dans le puits de Bedr (2). Son étoile l'emporte. Dès-lors le succès et toutes les impressions qui accompagnent la victoire de-

---

(1) L'embuscade de Bedr.

(2) C'est dans le puits de ce nom qu'on jeta les cadavres des vaincus.

viennent

viennent les grands promoteurs de ses destinées. La gloire et le butin consolident la foi des vainqueurs, et la terreur réduit au silence l'incrédulité des vaincus. Nulle autre religion n'a, pour s'établir, pris des routes plus directes, et, après avoir levé le masque, dédaigné davantage le prosélytisme des insinuations secrètes.

Cependant elle s'étoit annoncée comme une religion de paix. D'abord Mohammed proscrit la guerre. Par son exemple et par ses discours, il invite ses disciples à endurer patiemment les injures de ses ennemis, et il aime mieux fuir que de résister. Il étoit foible alors; ses forces vont augmenter; et le Koran, révélé feuille par feuille, peut, comme le Testament de César, s'adapter aux circonstances. Il arrive donc qu'après la permission de se défendre on reçoit celle d'attaquer, les deux premiers et les deux derniers mois de l'année exceptés. Bientôt il n'y a plus de temps sacré, et la guerre doit se faire dans tous les temps.

Bayle (1) croit que la terreur des armes a été l'unique cause des progrès étonnans de l'islamisme. S'il la désignoit comme une des princi-

(1) Dict. crit., art. Mahomet.

pales, il auroit raison. D'autres écrivains ont prétendu que la pluralité des femmes avoit déterminé le succès du nouveau culte; d'autres l'ont attribué aux promesses du paradis. La pluralité des femmes a sans doute gagné des partisans à l'islamisme; mais un motif de sensualité ne sauroit jamais à lui seul faire la fortune d'une religion; et pour que les promesses du paradis soient efficaces, elles demandent le préalable d'un motif de foi et de conscience. Les raisons alléguées ne sont donc pas suffisantes pour expliquer le fait en question. L'on est obligé de recourir à une cause plus capitale, laquelle a excité les autres et les a soutenues de son poids; elle se présente dans le petit catéchisme qu'on va lire.

En quoi consiste l'islamisme? vint demander un ange déguisé en Bédouin. A professer, répond Mohammed, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que je suis son prophète; à observer strictement les heures de la prière; à donner l'aumône; à jeûner le mois de Ramadan, et à faire, si l'on peut, le pélerinage de Mekka. C'est cela même, dit Gabriel en se faisant connoître (1).

(1) Pokocke, sp. hist. arab. (1650), p. 52.

Son exposé renferme trois propositions distinctes : l'unité de Dieu, l'apostolat de Mohammed, et les institutions pratiques.

L'unité de Dieu peut fournir un sujet de dispute à l'esprit humain dans son enfance (1) ; le sentiment général qui rattache l'Univers à la croyance d'un principe divin, et qui sert de base à toute théologie quelconque, n'a été combattu que rarement ; car la vérité de ce sentiment n'a pas besoin de preuves pour être reconnue. Elle l'est de nécessité comme celle de la dépendance des causes qui semble la détruire. Mais tandis que notre entendement ne découvre que des effets, lorsqu'il tente à remonter aux causes, la raison morale, non moins absolue que l'entendement, oppose à cette progression sans bornes un terme infini d'un autre ordre, l'idée d'une intelligence, cause suffisante et souveraine de toutes les autres. L'islamisme se trouve à cet égard parfaitement d'accord avec

(1) Le polythéisme est plus ancien que le déisme, comme l'astrologie est plus ancienne que l'astronomie, et la magie plus ancienne que la physique. Partout l'erreur précède la verité. Il ne faut pas trop lui en vouloir. C'est par la superstition que les sauvages commencent à se civiliser.

les lumières de la religion naturelle (1). L'unité de l'Etre suprême, de sa providence, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, voilà le grand article de foi sur lequel Mohammed revient sans cesse dans son Koran, qui donne de la divinité des idées saines, très-élevées et bien dignes d'elle (2). Le déisme pur qui y respire, destiné à éloigner des peuples qui l'adoptèrent, une foule de superstitions grossières sur l'économie divine, tranchoit vivement avec la théologie embrouillée qu'enseignoient toutes les sectes alors existantes. Il a dû frapper les hommes de l'éclat de son évidence, puisqu'enfin ils sont susceptibles de comprendre ce qui est simple, et de révérer ce qui est juste. Mais si d'une part le dogme de l'unité porte le bon sens à venir au-devant du Koran, une disposition particulière de celui-ci affoiblit prodigieusement l'opposition des esprits prévenus : il est permis à ceux qui méconnoissent l'islamisme de garder leur

---

(1) Cotta, *Exercit. de rel. Muh.*, p. 39.

(2) Sur. IV, v. 169 (trad. de Maracci). *Deus est sufficiens procurator sibi* (sine ope filii), *est sciens, sapiens; ipsius est id, quod in cœlis, et id, quod in terrâ.*

ancienne religion, en se soumettant à payer une capitation très-modique (1).

Cette liberté d'opter ne fut cependant pas accordée à tous les cultes. Le Koran la refuse aux idolâtres, et nommément aux Sabéens. Adorateurs des astres, les Sabéens en croyoient fixer les vertus dans une espèce de fétiches faits à certaines heures et sous certaines influences (2). Leur polythéisme, aussi peu raisonné et aussi inconséquent que leur crédulité, se divisoit en plusieurs branches, parmi lesquelles on en distingue deux principales. Qu'ils aient eu des temples, des sacrifices, des cérémonies absurdes et quelquefois atroces, cela se conçoit d'après ce qu'on a vu dans d'autres lieux. Il est heureux que leur attachement pour des superstitions puériles et extravagantes ne les empêchât pas d'être tolérans et de vivre en paix avec les Parsis, les Juifs et les Chrétiens (3).

---

(1) Celle d'un simple dinar, monnoie d'or pesat 75 grains d'orge.

(2) Art. Sabi. Dict. d'Herbelot. Kæmpfer, *Amoen. exot.* p. 436. Hotting., Hist. orient., p. 255-56. Sur. VI, v, 101, VII, 190. Voyage d'A'bdoùl Kérym, traduit et enrichi de notes, par L. Langlès, p. 124.

(3) La sagesse des Sabéens provenoit de l'usage des

Bien que différente du culte sabéen, et par son ensemble systématique, et par la spiritualité de ses dogmes, la religion des Mages n'étoit pas exempte de discordances, soit qu'en distribuant quelques traits de sa doctrine aux Juifs et aux Chretiens, elle en eût pris d'autres en échange, soit qu'une théologie mystique, portant aux visions, enfante nécessairement des sectes. Deux de ces variétés existoient de fondation dans le culte établi par Zerdusht, savoir: le rit savant et le rit vulgaire (1). Celui-ci rapprochoit des sens les notions abstraites des sages.

anciens temples, qui n'étoient proprement que des places de commerce intéressées à attirer la foule par toutes sortes d'indulgences. Cela a changé. Depuis Omar, la tolérance ne règne plus à Mekka, dont aucun infidèle ne peut plus approcher sans encourir la peine capitale ou la circoncision; mais des fêtes religieuses continuent à y faire affluer les négocians comme jadis, et comme dans des temps plus reculés elles les appeloient à Siwah et à Axum, où des ruines attestent encore qu'il se tenoit des foires. Pour la sûreté de leurs comptoirs, des marchands étrangers prenoient la qualité de prêtres; et en officiant dans les cérémonies saintes, ils s'assuroient de leurs bénéfices, ainsi qu'ils le font aujourd'hui en administrant la justice au Bengale.

(1) Reland *diss.*, *pars II*, p. 191.

Ormuzd, Ahriman, les Ferners, les Jzed, les Dews étoient des êtres corporels pour le peuple, disposé surtout à célébrer comme des divinités réelles le soleil et le feu, qui proprement n'étoient que les symboles du Zervane ou de la lumière increéée. Dans l'attitude de l'adoration devant ses foyers, le Parsis devoit paroître aux yeux de l'islamite un homme réprouvé par le Koran. Comme tel il ne lui restoit d'autre alternative que d'embrasser l'islamisme, ou de se voir exterminer sans miséricorde. Son culte mieux combiné que celui des Sabéens, et appuyé sur des institutions politiques, résista à l'islamisme avec toute l'opiniâtreté d'une religion nationale. Ce n'est que lorsqu'il ne subsista plus que de foibles restes de Parsis qu'on s'aperçut de l'erreur de les avoir confondus avec les idolâtres, et qu'ils furent assimilés aux sectateurs d'une loi écrite, dénominaton koranique qui désigne les Juifs et les Chrétiens.

Dans son projet de réunion, Mohammed admit quelques cérémonies sabéennes (1); il avoit, pour plaire aux Parsis, accueilli différentes idées

(1) Le pélerinage de la Caaba (Ka'abah), p. e. Il rapportoit beaucoup d'argent aux Mekkois, qu'il ne falloit pas trop indisposer.

gnostiques (1), et il paroît s'adresser aux philosophes, en ne rejettant pas tout a fait le platonisme des Grecs. Mais il lui importoit surtout d'attirer au sein de son église les Juifs et les Chrétiens. Le prophète de Mekka se garde donc bien d'attaquer leurs révélations respectives ; mais il les juge authentiques, et ne donne la sienne que pour la continuation et l'achèvement de celles qui l'ont précédée (2).

Quant au rit extérieur, Mohammed semble se rapprocher plus des Juifs que des Chrétiens, car n'importe que la plupart des usages qu'on pourroit regarder comme des usages empruntés de la loi de Moïse n'aient été conservés que comme des usages très-anciens (3), leur effet est néanmoins tel que la religion islamite en acquiert une physionomie juive, mais d'un judaïsme épuré et annobli. Cette affinité entre les deux sectes devient plus forte quand on

---

(1) Celles des anges.

(2) Cotta, *de relig. Muh.*, p. 41. George Sale: *prel. disc.* et une infinité de passages du Koran.

(3) Le jeûne: chez un peuple naturellement sobre, habitant un pays stérile, un pareil usage ne sauroit être que le résultat de quelque ancienne calamité publique.

considère que les Juifs sont unitaires comme les Musulmans ; mais il y a de la différence. Le dieu du Koran a plus d'universalité que le Jéhovah des talmoudistes, qui n'appartient proprement qu'à un seul peuple ; je dis talmoudistes, puisque, pour avoir une idée entière et complète de la religion d'une secte, il en faut connoître la tradition ; elle en est souvent la partie principale. Nous voyons dans celle des Juifs quelles idées orgueilleuses ils entretiennent de leur mérite auprès de la divinité, et quelles idées ridicules ils ont de sa suprême providence (1). Mohammed s'apperçut bientôt qu'il n'y avoit rien à obtenir de l'entêtement des Hébreux. Dès-lors il les maltraita souvent par des faits et en paroles (2), et ses affections se portèrent

---

(1) Corradi, sur le Chiliasme, cinq volumes. Cet ouvrage donne des extraits extrêmement curieux de la tradition des Juifs. On y voit les rabbins inépuisables en historiettes. Bar Channa dit qu'il ne les croiroit pas, si autre que lui les racontoit. Il assure que Dieu passe régulièrement deux heures par jour à étudier le Talmud, qu'il se promène souvent seul sur les ruines de Jérusalem, heurlant comme un tigre, pour avoir consenti à la destruction de cette cité, et qu'il craint de s'être brouillé à jamais avec les Juifs.

(2) A Khaibar et S. III, XXIX, VII.

toutes sur les Chrétiens (1) qu'on trouva infiniment plus dociles.

Pour nous rendre raison de la disposition des esprits, examinons l'état de l'église chrétienne au moment où l'islamisme entreprit de se mesurer avec cette puissance.

Elle paroissoit alors partout triomphante ; l'Asie et l'Afrique étoient au nombre de ses domaines ; mais la grandeur d'un empire n'est pas toujours le garant de sa durée.

Celui-ci, depuis long-temps divisé sur la doctrine que le Christ est supposé avoir révélée, avoit souvent été agité par des discordes orageuses où le bon sens ne fut presque jamais appliqué à la solution des problèmes. On remarque au contraire que les questions s'obscurcissent en proportion des recherches.

L'antagonisme qui régnoit entre le patriarche de Constantinople, fort du voisinage de la cour, et celui d'Alexandrie, fort du crédit de la principale académie de l'Empire, est une des causes les plus actives des aberrations de la théologie chrétienne. A force d'arguties et de violences dogmatiques, l'Eglise se trouve enfin partagée en trois grandes sections qui, ne s'étant jamais entendues, ne voulant et ne pou-

(1) El Makyn.

vant pas s'entendre, devoient chaque jour se hair davantage (1).

Accablés de persécutions, les nestoriens, avec une foule de personnes étrangères à leurs opinions, mais que la faction dominante enveloppoit dans les mêmes anathèmes, se retirent en Perse où, par les soins d'un jeune ecclésiastique (2), ils se voient bientôt en état d'user de représailles.

Les vainqueurs des Nestoriens sont excommuniés à leur tour par le concile de Chalcédoine qui, doublant la nature du Christ, place la doctrine des Monophysites au rang des plus graves hérésies, et pour comble de disgrâce ces malheureux se désunissent. Groupés en une infinité de petites factions discordantes, ils alloient être anéantis sous les coups de l'autorité impériale ; car ils n'avoient pas la ressource de se réfugier derrière l'Euphrate où ils auroient rencontré d'anciens ennemis autrefois leurs victimes. Un moine les sauva de la destruction. Avec cette activité inépuisable qu'un pieux zèle inspire, le frère Jacques ou Jacob (3) par-

(1) *Spitler's Kirchen geschichte.*
(2) Barsumas.
(3) Bardæus.

courut les provinces, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie, l'Egypte, pour rallier les opprimés contre la faction byzantine. Dès-lors ils furent en état de lui résister; mais leur position ne cessa pas d'être encore très-fâcheuse. Les Jacobites, c'est le nom qu'ils prirent, étoient préparés à recevoir comme un messie l'homme qui leur apporteroit le bienfait de la tolérance. Ils ne s'attendoient pas de le voir arriver du fond de l'Arabie, ni qu'il leur offriroit une religion plus simple, plus claire, plus raisonnable que tout l'échafaudage des dogmes qui composoient la confession chrétienne d'alors (1). Aux premières lueurs du nouveau jour qu'ils croient voir paroître, beaucoup de ces religionnaires, fatigués des questions oiseuses de leur théologie, s'empressent de se ranger sous les drapeaux de l'islamisme. Ils ne sont pas les seuls transfuges. L'Eglise orthodoxe en fournit une foule. Les Nestoriens en font autant; mais le troupeau des fidèles se renforce particulièrement par les prosélites tirés de cette multitude de sectes que les conciles, dans le cours desix siècles, avoient successivement frappés

---

(1) *Spitler's Kirchengeschichte. Theod. Hartmann: Aufkl. über Asien*, p. 393—95.

'excommunication, et dont il subsistoit partout es restes dispersés.

Le Koran rejette le mystère de la trinité (1); proteste contre l'essence divine de Jésus (2); déclare en propres termes que l'Etre surême n'admet point d'associé, et que ceux qui ii donnent un compagnon, une épouse ou un ls (3), sont des idolâtres.

Ces traits, dirigés contre les doctrines du sepme siècle, auroient indisposé tous les Chréns, si Mohammed ne se fût pas appliqué en ême temps à leur donner de grandes satisctions. Le Koran proclame les honneurs de Vierge (4), parle d'elle avec le plus prod respect, la nomme pure et immaculée, reconnoissant la mission du fils qu'il place

(1) Sur. V, v. 82.

(2) Sur. V, v. 19.

(3) Sur. VI, v. 19. Le formulaire des Lettres musulnes : *Gloria sit Deo, qui neque habet comitem, ue uxorem, neque filios.*

(4) Sur. III, v. 36. Hotting. (Hist. orient., p. 140), use les moines franciscains d'avoir puisé dans le ran leur opinion sur la Vierge.

au premier rang des prophètes, il professe que cette mission vient d'en haut, qu'elle est sacrée, qu'elle est divine (1).

L'unité de Dieu et l'apostolat de Jésus sont les bases de la religion de l'Evangile. Sur ces deux points essentiels, le monde chrétien étoit d'accord, quoique d'ailleurs très-partagé d'opinions. Il n'est donc pas étonnant que la nouvelle religion se soit présentée à l'esprit d'un grand nombre de convertis comme la simple réforme de leur ancienne foi (2). Mais leur conscience pouvoit-elle également bien avouer la morale du Koran?

L'Evangile nous dit : Aimez votre prochain comme vous-même (3). Il enseigne encore d'autres préceptes également sublimes. Des exemples à imiter, une sensibilité touchante, des traits

(1) Sur. IV, v. 169.

(2) Toland essaya de prouver que les Turcs étoient au fond meilleurs Chrétiens que nous. Hotting. (Hist. orient., p. 361—96), donne aux Musulmans la préférence sur les Sociniens. Un protestant, Mathieu Schnee, der, et le jésuite Dominicus à Colonna, ont trouvé dans le Koran la preuve de la vérité du christianisme.

(3) Evangile selon saint Mathieu, chap. XXII, v. 36, 37, 38, 39.

l'une finesse d'esprit admirable et d'une haute délicatesse nous font chérir ses auteurs. Il y respire cette résignation angélique, si utile dans les angoisses de la vie, un peu trop passive seulement, et en cela analogue aux humbles commencemens d'une secte qui s'est traînée lentement vers son apothéose. C'est en vain qu'on chercheroit ces mêmes caractères de douceur dans les prononcés du Koran qui, plus fier que l'Evangile, paroît dès son début pressentir les approches de son triomphe. On le blâme avec raison de ne pas réprimer assez l'esprit de vengeance et de le favoriser même, puisque Mohammed permet expressément de rendre le mal pour le mal, comme si les hommes n'y étoient pas déjà trop disposés! Lui qui n'a rien négligé pour abolir l'exécrable usage des vendictes en vogue parmi les Arabes, ainsi que les duels le sont en Europe, comment a-t-il admis une maxime aussi contraire au bon ordre de la société? Il portoit le joug des préjugés de son temps et de sa nation. Jamais on ne secoue entièrement de pareilles entraves. Il y a plus: toute législation qui repose sur une autre base que celle de la raison universelle, entraîne nécessairement des inconséquences. Bornée dans ses vues, elle le seroit encore

davantage, si l'intérêt des partis et la morale des sectes ne nous obligeoient pas d'emprunter de temps en temps à la raison quelques-unes de ses richesses. C'est ainsi que le Koran s'est muni d'un ample fonds de ces maximes de bon sens et de justice (1) dont aucune association honnête, politique ou religieuse ne sauroit se passer. S'il ne prescrit pas autant qu'il le devroit le pardon des injures, il insiste davantage sur la nécessité de secourir les foibles et les opprimés, et la bienfaisance qu'il commande semble compenser le mal qu'il n'a pas interdit. Essayons de continuer le parallèle. Les aumônes musulmanes sont de rigueur; la charité chrétienne ne consiste pas dans les actes, mais dans l'amour d'où ils proviennent. Le Koran tonne, frappe, il inflige à la désobéissance jusqu'à des peines corporelles (2); l'Evangile invite à l'obéissance par la perspective des rémunérations (3). L'un provoque l'action avec plus de vigueur que l'autre.

---

(1) Cotta, *Exercit. de rel. Muh.*, p. 51. Pastoret: Zoroastre, Confucius et Mahomet, sec. ed., p. 318, 34.

(2) Sur. XXIV, v. 1, 2, 3.

(3) Evangile selon saint Mathieu, chap. XXV, v. 34.

Cette

Cette vigueur se faisoit remarquer dans les premiers temps de l'islamisme, où elle semble lui assurer un grand avantage sur l'Évangile. L'avantage étoit plus apparent que peut-être il n'est réel : car si les commandemens du Koran s'exécutent avec promptitude, la morale chrétienne, plus calme, persuade le cœur et s'insinue dans l'âme avec l'accent suave du platonisme. L'intensité du sentiment qu'elle excite est attestée par les fondations pieuses des temps passés qui, monumens de bienfaisance et de charité, n'appartiennent pas toutes à la superstition et à la terreur.

On doit encore savoir gré au Koran de consacrer, quoique à sa manière, la croyance de l'immortalité de l'âme. Peu d'hommes sont ap-

---

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon pere, possédez le royaume qui vous a été preparé dès le commencement du monde ». 35 : « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ». 36 : « J'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'étois en prison, et vous m'êtes venu voir ». Tr. sur la Vulgate, par M. le Maître de Sacy. Paris, 1759.

pelés à vivre dans la mémoire de l'univers. Notre existence paroît bien méprisable lorsqu'elle ne se rattache pas à quelque grande idee d'avenir. Nous connoissons l'abus qu'on peut faire de la croyance de l'immortalité, et on a raison de chasser les vaines terreurs dont la superstition voudroit frapper nos esprits; mais on nous rendroit un mauvais service en démontrant que le principe qui sent, qui veut et qui pense est dissoluble comme la substance de nos organes. Le spiritualiste peut ne pas mieux prouver la thèse qu'il soutient; mais l'instinct secret de l'humanité plaide en sa faveur. Quand nous voyons legénie n aître avec le sentiment confus de ses destinées particulières, qui souvent tardent à s'accomplir, mais qui s'accomplissent à la fin, pourquoi regarder le pressentiment, en quelque sorte universel, d'une prolongation d'existence comme absolument trompeur? Gardons-nous de le combattre. L'idée de l'avenir est une des plus puissantes en morale, et il est glorieux pour Mohammed de l'avoir mise en activité avec plus de force qu'aucun autre législateur.

Néanmoins il ne faut pas se faire illusion sur le véritable rôle de cet homme extraordinaire. L'établissement d'un système de morale n'est pas ce qui l'occupe le plus. Il ressemble

à tous les autres fondateurs de religions et d'empires, celui du christianisme excepté, dont le royaume entièrement spirituel n'est pas de ce monde. Comme ces prophètes n'ont d'abord en vue que leur propre grandeur, il leur importe avant tout d'établir leur crédit, et de l'établir auprès de leurs sectateurs sur des institutions qui en fassent des sujets obéissans et soumis. C'est là leur but principal. La morale n'est pour eux que d'un intérêt secondaire (1). Ils ont besoin de morale et surtout de théologie ; mais ils n'emploient les maximes de l'une et les dogmes de l'autre qu'autant que ces ressources servent de préliminaires ou d'appuis à leurs institutions. En conséquence, ils s'inquiètent fort peu de la nouveauté, de la liaison ou de la démonstration des principes qu'ils émettent ; ils les prennent selon que le moment ou l'imagination les leur fournit, et les font adopter sur parole.

La meilleure preuve qu'un prophète puisse donner de l'authenticité de sa mission, c'est d'y faire croire. Reconnoître le titre qui cons-

(1) *Paulus : Memorabilien 8. Stueck, uber klimatische verschiedenheit, u. s. w. Heaim u die Drusen*, S. 129—57.

titue l'autorité des commandemens de Mohammed, de ses menaces et de ses promesses, a dû former le point essentiel de la profession de foi musulmane. Cet acte n'a pas toujours été facile à obtenir; mais il a été plus difficile encore de faire recevoir les différentes parties de la discipline religieuse parmi lesquelles celle du retour continuel de la prière a éprouvé les plus grandes résistances. Cette institution pénible, mais infiniment importante, puisque jour et nuit, et sans relâche, elle ramène le Musulman dans l'orbite de sa religion, a excité quelques rebellions très-violentes. On s'est pourtant fait à ce régime; on s'est fait aux prières comme le soldat s'habitue aux détails de son service. Il faut des pratiques journalières au commun des hommes, autrement il y auroit du vide dans leur existence. Ces exercices réitérés, devenus involontaires, rendent les actes du devoir d'une nécessite physique; ils représentent au moral les fonctions d'organes qui entretiennent le mouvement et la vie.

Établissant un rapport soutenu avec une divinité abstraite et sévère qui n'accorde rien aux sens, mais beaucoup à l'imagination, la prière a imprimé à l'islamisme l'ardeur fanatique, l'austérité sombre et la morgue religieuse qui en

distinguent les sectateurs; c'est encore elle qui lui a inspiré l'invincible tenacité qui forme un de ses traits caractéristiques. Cette institution le maintient sans autels et le dispense de prêtres pour garantir sa durée; mais dans le cours de ses progrès, différens auxiliaires ont prêté à l'islamisme l'assistance des miracles. Tel a été l'effet de la liaison intime entre l'obligation de combattre les infidèles, le dogme du destin (1) et les séductions du paradis.

Il est des idées qui, réfléchies par la raison, renverseroient le système qui les adopte. Une fois reçues, leur activité se modifie d'après l'énergie des passions qui s'en emparent. Le dogme du destin doit influer bien différemment sur un siècle dégradé par la servitude (2) ou sur des hommes qui, tous en armes, ne respirent que guerres et conquêtes.

Vrais chevaliers de la foi qu'un devoir sacré met en campagne, les premiers Musulmans s'avancent contre les adversaires du Koran avec une confiance d'autant plus grande qu'il n'y a pas de danger là où il n'y a pas de chance de

(1) *De Fato muh. Diss. hist. critica. Lipsiæ*, 1750, p. 7, 10.

(2) *Voyez* l'ouvrage du chr. d'Ohsson.

peur ou d'espoir. L'arrêt est porté. Ils sont destinés à périr dans leur lit, ou à rester saufs et invulnérables au milieu des flèches ennemies. Le principe qui les domine n'est pas le *fatum* des anciens, ni la prédestination de quelques sectes modernes. L'un n'hésite pas de plonger la vertu arbitrairement dans l'abîme, l'autre ne tient compte d'aucun mérite humain. Le destin du Musulman d'alors n'a rien qui puisse amortir ou glacer son courage; car ce n'est simplement que cette loi universelle qui plane sur toutes les têtes, et qui met un terme à nos travaux. Mais lorsque la mort vient frapper le croyant, elle le précipite dans le sein des voluptés que le monde connoît, que tout le monde désire et que la religion musulmane, au lieu de condamner, recommande et relève en les prolongeant à l'infini. Le Chrétien n'a qu'une idée très-obscure et nébuleuse du paradis qui l'attend; humble pêcheur, il n'y entre jamais que par grâce: le Musulman s'établit dans le sien comme un jeune seigneur dans le domaine de ses aïeux.

Là, quatre-vingt mille esclaves attendent ses ordres. Il y dispose de richesses et de possessions immenses. Un printemps éternel anime la verdure de ses jardins dont les arbres don-

nent au gré du maître la fraîcheur des ombrages et toutes sortes de fruits exquis. On les cueille droit, assis ou couché. Des bosquets odoriférans vous invitent à rêver au bruit d'une fontaine, si l'on n'aime mieux se reposer dans un pavillon de nacre, de rubis et d'hyacinthes, garnis de couches voluptueuses et de tous les raffinemens de la mollesse. Soit qu'on se promène, soit qu'on s'étende négligemment au bord d'un ruisseau qui roule ses ondes sur un lit d'ambre jaune, de diamans et d'émeraudes, ni la chaleur du jour, ni les vapeurs de la nuit ne sauroient vous importuner. Couvert de soie et les jambes croisées sur un beau tapis au milieu des fleurs, le serviteur de Dieu commande. A l'instant on lui apporte un repas splendide dans des plats d'or massif, trois cents plats à chaque service. Le dîner fini, il l'exhale en parfum par ses pores, pour en prendre un autre avec plus d'appétit. Trois cents jeunes pages qui en défilant semblent un collier de perles fines, portent des tasses et des vases de cristal de roche, et lui versent les breuvages du paradis, liqueurs délicieuses qui réjouissent l'âme sans égarer la raison. Soixante-douze nymphes immortelles, ayant les yeux très-noirs et le corps très-blanc,

fraîches comme la rosée du matin, pures et brillantes comme la lumière du midi, ne jettent la vue que sur le bienheureux. Ni homme, ni ange ne les touchera, hors leur mari, dont les forces s'accroîtront à chaque foiblesse.

Mais j'aurois tort d'entrer dans le détail de ces folies dejà assez connues. Quelques docteurs musulmans y attachent un sens allégorique ou les regardent comme un acheminement vers le bonheur suprême (1). Il paroît que le prophète ne copia les tableaux des rabbins et des mages, en les embellissant beaucoup, que pour la satisfaction de la populace des bienheureux; car il admet aussi des jouissances spirituelles puisqu'il dit que le plus favorisé de Dieu sera celui qui verra sa face soir et matin; félicité qui surpassera tous les plaisirs du corps, comme l'Océan l'emporte sur une larme de sueur.

Voilà d'éblouissantes perspectives! avec plus de magnificence, elles ont autant de réalité que les promesses dont les Alexandre et les César enivroient les soldats qui combattoient

(1) Sale *prel. discourse*. Thophail, p. 133. Reland *de rel. m.* 199 — 205. Maracc. *in notis ad Alkoranum*.

pour eux. Tout ce que l'immense paradis de Mohammed offre de charmes et de délices, appartient aux croyans qui savent vaincre ou mourir pour la foi. Le paradis est leur infaillible conquête. Oseroient-ils balancer sur un prix pareil ? Oseroient-ils craindre la mort ou les blessures lorsque Gabriel leur proteste : « Que l'épée est la clef du ciel ; qu'une goutte de sang versé pour la cause de Dieu ; qu'une nuit passée sous les armes ont plus de mérite que deux mois de jeûnes et de prières ». Heureux, s'écrie-t-il, heureux celui qui tombe dans la bataille ! ses péchés lui sont pardonnés ; le jour du jugement ses plaies seront resplendissantes comme du vermeil et odoriférantes comme le musc, et la perte de ses membres sera suppléée par les ailes des anges et des chérubins (1).

S'il est vrai que l'homme, dans cette existence passagère qu'il trouve sur la terre, est appelé à l'activité plutôt qu'au bonheur vers lequel il aspire, nulle religion n'a mieux rempli que l'islamisme les intentions de la destinée.

---

(1) *Simon Ockley's history of the Sarrazins*, en trois vol.

CHAPITRE II.

Du Génie militaire des Sarrazins.

MOHAMMED vint réunir en corps de nation les peuplades diverses de l'Arabie par un code à la fois religieux, civil, politique et guerrier. Il leur inspira en même temps le besoin fanatique de convertir les autres peuples. Cette passion a rendu l'islamisme l'un des centres de mouvement du moyen âge.

Le projet de transmettre sa croyance à l'Univers, fut annoncé de bonne heure par les lettres pastorales que le prophète adressa aux rois ses contemporains (1). Ces invitations ne furent pas toutes également bien reçues. A Emessa, on se moqua du visionnaire; la cour de Ctésiphon (2)

(1) Aux tobba du Yémen, du Bahrein, au roi de Gassan, au nadjadj des Ethiopiens, à l'intendant presque maître de l'Egypte.

(2) Héraclius résidoit alors à Emessa; le khosrou de Perse, Parviz, résidoit à (Ctésiphon) Medâın. Sur Medâın, consultez le Voyage d'A'bdoùl Kérym, par Langlès, p. 103.

menaça de se venger de l'audace d'un homme de néant. Lui, de son côté, excommunia les rebelles, prédisant leur ruine et les vouant à la destruction. Lorsqu'il les traita de la sorte, il étoit loin de pouvoir donner suite à ses menaces. Plusieurs années s'écoulèrent avant qu'il pût y penser sérieusement. Mais aussitôt que l'Arabie eut reconnu son empire, il rassembla avec bruit une armée nombreuse, publiant, non sans affectation, lui qui jusqu'alors avoit toujours gardé le plus profond secret sur le but de ses expéditions, qu'il alloit marcher contre l'autocrate des Grecs. Les Musulmans s'avancent vers la Syrie; tout à coup le prophète reçoit du ciel l'ordre de faire halte. Il revient à Medinah, et la raison de ce mouvement rétrograde n'a jamais été bien expliquée. Si les troubles excités dans l'intérieur ne furent pas le motif véritable, quoique non avoué, de la réunion des forces musulmanes, ils furent, selon toutes les apparences, la cause de leur retour.

Une foule de novateurs, l'un prêchant la communauté des biens, l'autre accordant aux femmes la pluralité des maris (1), chacun cou-

(1) La prophétesse Thégiaz, fille de Hareth. Les

vrant son ambition du voile d'une mission divine, venoient d'être accueillis comme prophètes par les peuples du Yémen, du Tehama, de l'Oman et par les tribus de l'Arabie déserte, dégoûtés de l'islamisme à cause des taxes qu'il exigeoit sous le nom d'aumônes, au point que, lorsque Mohammed mourut, sa doctrine se voyoit menacée d'une défection générale.

Maître de Saana (1), de Nazran et du district de Tajef, Asouad (2), l'un de ces novateurs, avoit péri par la trahison d'une de ses épouses; mais son parti lui survivoit tout entier. Talyha (3) étoit à la tête d'un autre, et Mosseïlemah (4), le plus redoutable des rivaux de Mohammed, commandoit à quarante mille fanatiques prêts à soumettre le Koran à de terribles épreuves.

Par la vigueur avec laquelle Aboubekr terrassa ces insurrections (5), l'ébranlement ne

---

femmes aussi se mêlèrent de révélations. Hist. orient., p. 426.

(1) Sâna'a, dans le Yémen.

(2) Abulf. Ann., t. I, p. 203. Hist. orient., p. 426.

(3) El Makyn, p. 16. Hist. orient., p. 427.

(4) Abulf. ann., t. I, p. 213.

(5) *Tutti li profeti armati vinsono* (*Opere di Nicolò Machiavelli*, t. III, p. 415, Firenze, 1772), est une erreur.

fut pas seulement arrêté; mais il tourna au profit de la religion musulmane; car cette agitation des esprits ayant rendu guerrière toute l'Arabie, mit un monde de soldats à la disposition du Khalyfe (1), qui, pour ne pas donner au courage des Sarrazins le temps de se refroidir, les fait deborder sur les contrées voisines. L'une des armees qui viennent de raffermir l'islamisme parmi les Arabes, est chargée d'en jeter les fondemens dans l'Irak; une autre part bientôt après pour la Syrie, et il semble qu'une troisième expédition conduisit les Sarrazins sur la côte orientale de l'Afrique.

« Le Khalyfe enjoignit à ses troupes d'inviter les peuples à la foi avant de leur faire la » guerre; de n'exiger de profession que des » hommes faits; de respecter les envoyés de » paix; de ne jamais exercer de cruauté sur » l'ennemi; de ne pas employer le poison pour » vaincre; de ne pas tuer de vieillards, de » femmes, ni d'enfans; de ne pas couper d'ar- » bres fruitiers; de ne point dévaster de champs » en culture; de n'arracher les fruits d'un pal-

---

(1) Titre des successeurs de Mohammed : Khalyfah Ressoul Allah, Vicaire de l'Envoyé de Dieu. V. *Dict. d'Herbelot.*

» mier ; de n'égorger d'agneaux, de bœufs ou de
» chèvres que pour s'en nourrir ; de ne pas
» maltraiter le chameau ; d'en répartir la charge
» sur d'autres si elle étoit trop pesante, et de ne
» pas le laisser estropié en route ». C'est sous les heureux auspices de cette instruction où respire l'âme d'un peuple pasteur, que de tous côtés commença la guerre pour propager la foi.

Les Romains firent leurs conquêtes, en ne combattant jamais qu'un peuple à la fois ; les Sarrazins suivirent une marche toute opposée. Les guerres de Rome naissante étoient sollicitées par le développement successif des besoins qui la pressoient ; elles ne naissoient d'aucune prétention générale qui eût pu effaroucher et soulever contre la république des Sept-Collines tous les peuples d'Italie à la fois, comme lorsqu'à la suite de ses constans succès Rome eût érigé la conquête du monde en système de politique extérieure. Sa conduite d'abord, conforme à la foiblesse de ses commencemens, ne s'éleva que successivement à la hauteur de sa fortune. Les Sarrazins, au contraire, venoient d'émettre une profession de foi qui attaquoit l'autorité de toutes les institutions reçues, tant religieuses que politiques. En vain auroient-ils voulu vivre en paix avec le reste du monde et laisser au

temps le soin de répandre le jour de la nouvelle doctrine, on ne l'auroit pas souffert. Les puissances en opposition prétendant découvrir, sous cette apparente inertie, des desseins plus éloignés, leur auroient trouvé des torts; de la calomnie on auroit passé aux insultes, et des insultes on en seroit venu aux coups. Il est vrai que la situation politique de ces puissances et le mépris que leur inspiroit d'abord le prétendu prophète de Mekka pouvoient, pendant quelque temps encore, dérober l'Arabie à l'attention de ses voisins; mais ces circonstances devoient cesser tôt ou tard, et alors on n'échapperoit plus à la guerre. Un salutaire instinct poussa les Arabes à attaquer tous ceux qui alloient infailliblement se liguer contre eux. Ils firent bien; dans les savannes, pour empêcher que le feu ne vous devance, il faut y porter l'incendie. Mais avoient-ils des moyens proportionnés à une pareille entreprise?

Comme l'empire de Byzance leur résista mieux que la Perse, nous jugerons des moyens des Sarrazins, relativement à ceux des Grecs qui, avertis à la fin d'un danger qu'ils avoient négligé d'abord, leur opposèrent toutes les ressources de la monarchie.

Depuis long-temps l'esprit militaire s'éteignoit

chez les Grecs. Cette décadence ne les empêchoit pas de conserver de très-grands avantages par le nombre des troupes, l'expérience des officiers, la qualité des armes, la richesse des arsenaux, la force des places; par la facilité des communications et des approvisionnemens: ils connoissoient le pays, tenoient la mer et avoient à leur disposition des provinces peuplées et fertiles. Les Sarrazins étoient ignorans, pauvres, dénués de tout, ne sachant faire la guerre qu'en Bédouins et en fuyant. Au premier coup d'œil leur armée offroit le spectacle d'un ramas de gens attroupés pêle-mêle, les cavaliers au milieu des fantassins; les uns mal couverts, les autres nus (1), armés, chacun à sa fantaisie, d'un arc, d'une pique, d'une pertuisane ou d'une massue, tirant le sabre ou brandissant la lance. Le spectateur qui ne voyoit pas d'ensemble étoit frappé du désordre d'une foule qui s'avançoit sans précaution, n'ayant pas de corps détachés pour lui servir d'avant ni d'arrière-gardes, ce qui leur coûta plus d'une défaite. Il n'y avoit pas long-temps qu'un déserteur persan leur avoit indi-

(1) On voyoit Damès, à la tête de sa cohorte, tout nu, une énorme massue sur l'épaule.

qué

qué la ressource de fortifier un camp par un fossé; rarement en faisoient-ils usage. Aux approches de l'ennemi, on se formoit en ligne; mais d'un côté les hommes étoient entassés, de l'autre les rangs étoient dégarnis. Les armées des Sarrazins ne présentoient donc nullement la masse compacte de l'infanterie grecque. Leur force militaire se composoit essentiellement de cavalerie et d'archers exercés à harceler long-temps l'ennemi avant d'arriver à un engagement décisif. Il n'y a rien de si homérique que les premières guerres de l'islamisme (1). A Bedr, trois Koréichites sortent des rangs. Le prophète envoie autant de Musulmans à leur rencontre. Obéid et son adversaire réciproquement épuisés laissoient la victoire incertaine, quand Hamza et Ali, après avoir chacun triomphé du sien, viennent au secours de leur camarade. Dans ce moment, les deux armees s'ébranlent.

(1) L'usage établi chez les Arabes vouloit qu'avant le combat, soit dans la mêlee, soit en champ clos, les deux antagonistes se declarassent mutuellement leurs noms, ceux de leurs peres et de leurs tribus, afin que chacun sût à qui il avoit à faire. En consequence l'Israélite, gouverneur de Khaiber, remarquable par sa prestance guerriere et par le casque brillant dont il est couvert, s'ecrie, lorsqu'il peut se faire entendre : « Khaiber

On croit assister au combat d'Achille et d'Hector, quand, devant le fossé de Médinah, deux guerriers, après avoir coupé les jarrets de leurs chevaux pour s'enlever la possibilité de fuir, parcourent mille détours afin de se fatiguer, s'attaquent, se poursuivent jusqu'à ce que la poussière les dérobe aux regards des armées; après un long silence, le cri de guerre du musulman frappe les airs, le nuage se disperse, et l'on voit le Sofianite (1) expirant sous les coups du vainqueur. Des défis particuliers et des escarmouches en parade suspendoient et renouveloient l'action pendant plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'enfin l'acharnement de ces sortes de combats ayant attisé la colère de tous, la bataille devenoit générale. Alors les armées fondoient avec furie l'une sur l'autre, se poussoient et se repoussoient comme le flux et le reflux de la mer irritée, et ne se séparoient qu'après un long et terrible

---

» me connoît; je suis Marhab le bien armé, vaillant » guerrier, plein d'expérience ». — « Et moi, réplique » Ali, je suis celui que sa nourrice appela le jeune lion : » de mon épée je moissonne les têtes ennemies ». Au troisième coup il fendit le casque et la tête de Marhab. Abulf. ann., t. I, p. 131.

(1) Partisan d'Abousofian.

carnage (1). Tels étoient les Sarrazins en rase campagne. Dans l'attaque des places ils étoient bien plus novices. Les murailles des misérables citadelles du Hedjâz, voilà les seuls remparts qu'ils eussent appris à renverser. Ils manquoient d'expérience, de munitions et de machines pour prendre les forteresses des Grecs, autrement que par famine ou par assaut. Tout l'appareil des avantages reconnus étoit du côté des Grecs; et pourtant les Grecs virent tomber leurs places et leurs armées. Quelle en fut la cause ?

A moins d'avoir recours à l'intervention du prophète, les Sarrazins eux-mêmes auroient été fort embarrassés de nous rendre raison de leurs succès dont une bonne partie provenoit de la faute des Grecs.

Du côté des Musulmans, il s'agissoit d'une guerre de devoir, dont le but unique et précis restoit invariablement le même; et les Grecs l'attribuant à la misère des Arabes ou à l'avidité de quelques chefs, la prirent pour une de ces guerres ordinaires, où, en dernière analise, il y a moyen de s'entendre et de s'accorder. Ils perdirent donc un temps précieux

(1) Voyez son Ibrahim Effendi, Traité de Tactique.

en s'avisant de négocier avec des gens qu'il ne falloit penser qu'à détruire; avec lesquels il n'y avoit pas de mesure à garder, ni d'arrangement à conclure; qui, vainqueurs ou vaincus, répétoient sans se déconcerter : devenez Musulmans, ou soyez tributaires; qui rejettoient les biens qu'on leur offroit, prétendant qu'il n'y avoit qu'eux en droit d'en disposer! Dieu, disoient-ils, nous a donné votre pays, vos personnes, vos femmes, vos enfans, vos robes, vos richesses; tout cela nous appartient: rendez-le et on vous laissera quelque chose.

La persuasion intime que Dieu avoit donné aux fidèles le monde en partage, opinion qui a été également en différens temps celle de toutes les sectes juives et chrétiennes, mais qu'aucune n'a exprimé avec plus de force que les Musulmans (1), fit naître des entreprises de détail de la plus grande audace.

A la suite des guerres civiles, un chef de parti, Katris, est obligé de fuir devant les armes de la faction victorieuse. Avec une poignée de monde il se retire dans le Màzendràn. Les

(1) Elle appartient surtout aux Arabes : « Le monde » est à nous, dit l'émir des Taglébytes, avec tout ce qui » paroît à la surface du globe ». Moallakat d'Amrou ben Celthum (W. Jones, vers 103).

Mages leur donnent asile. A peine Katris s'est-il refait de ses fatigues, qu'il envoie un message au roi protecteur lui signifier qu'il faut, ou embrasser l'Islamisme ou payer tribut. Achid s'y refuse. On lui fait la guerre. Le prince est forcé d'abandonner ses Etats. Il va s'en plaindre aux Musulmans ennemis de Katris. Ceux-ci lui prêtent secours. Avec ses nouveaux alliés Achid se met en campagne. Katris les prévient, les enveloppe; mais au moment de les faire tous prisonniers il est tué dans une escarmouche; sa troupe se disperse. Le lendemain, les auxiliaires tiennent au roi le même langage qui l'avoit indigné dans Katris, et dès ce jour le Mâzendrân fait partie de l'empire des Arabes (1).

Cette conduite appartient à un état de choses où chacun a le droit de posséder tout ce dont il peut s'emparer, état sauvage qui reparoît de

(1) El Makyn, *hist. sarac.*, p. 64. La prise de Crète est un événement analogue, mais encore avec plus d'audace : vingt corsaires sarrazins s'établissent à Frassinéti et y fondent une colonie qui, pendant de longues années, est le fléau de l'Italie supérieure. *Liutprandi rerum gest. per Europam*, l. VI, l. I, c. I. Fraxinetum, d'après d'Anville, est *la Garde-Frainet*, à deux lieues au nord et vis-à-vis de Saint-Tropez, situé sur une montagne de difficile accès.

temps en temps dans l'histoire. Dans la suite les Sarrazins adoptèrent quelques principes ; mais ce qu'on se plaît à appeler le droit des gens n'eut jamais chez eux l'étendue qu'il a parmi nous. En revanche, dès qu'ils ont contracté des engagemens ils les remplissent avec loyauté (1), tandis que la mauvaise foi des Grecs, l'indiscipline (2) et l'intempérance de leurs armées rendent celles-ci un objet de terreur pour leurs propres compatriotes. Tous les excès d'une soldatesque effrénée accabloient les provinces byzantines : les vices de l'administration militaire disposent les villes de la Syrie à faire chacune sa capitulation particulière avec un ennemi qui respecte la foi des traités, l'ordre public et les mœurs, et contre lequel les forces des Grecs viennent échouer.

Dans ces embarras, je vois le gouvernement de Constantinople s'en prendre à l'ineptie, à la lâcheté ou à la trahison de ses généraux, les punir de mort, et pour faire cesser le découragement des troupes, augmenter la paie du

(1) Le Koran le veut. Sur. IX, v. 5.

(2) Bélisaire déjà avoit été obligé de dire à ses troupes : « Les Perses ne vous surpassent pas en courage ; ils » n'ont sur vous que l'avantage de la discipline ».

soldat. On prononce des peines capitales contre l'ivrognerie, on institue des prières, on réduit les équipages, on réforme une foule d'abus, on imite les Sarrazins dans nombre de détails qui ont pu contribuer à leurs victoires. On a raison d'en user ainsi. Mais ces nouveautés qui mécontentent le soldat, aboutissent à de nouvelles défaites; c'est qu'on s'y étoit mal pris, c'est qu'on n'avoit pas deviné juste.

La supériorité des Musulmans provenoit de principes bien autrement féconds que toutes les minuties de discipline qui avoient frappé la vue des Grecs.

Elle provenoit de tout ce qui peut donner de la force morale aux armées, de l'idée et de la communauté d'un grand intérêt, de la persévérance qu'inspire le sentiment du devoir; elle provenoit en outre de cette poésie religieuse qui, s'étant emparée de toutes les imaginations, agrandissoit les âmes en les portant vers l'infini.

Le Musulman, soldat au service de Dieu, s'enrôle par conscience. Le maniement des armes est pour lui un acte de religion qu'il ne sauroit bien remplir sans s'y dévouer tout entier. Une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel, lorsque le

chef l'ordonne ; la désertion ou le refus de contribuer aux frais d'une guerre sainte (et toutes le sont dès qu'il s'agit de la faire à des infidèles) sont mis par le Koran au rang des crimes les plus odieux (1). En cas d'attaque de la part des infidèles, il est du devoir d'un Musulman de quitter à l'instant ses affaires particulières; et sans attendre les ordres du prince, de venir de la distance de trente lieues secourir le point menacé. Il n'y a que les enfans, les foux et les furieux qui soient dispensés de combattre. Tous les autres individus, libres ou esclaves, hommes ou femmes, sains ou malades, aveugles ou estropiés, sont obligés de concourir de leur mieux à la défense commune, et de résister individuellement jusqu'à la dernière extrémité à un ou plusieurs infidèles qui les attaquent. Une femme se rend coupable si elle ne préfère pas la mort au sacrifice de son honneur (2).

---

(1) Sur. IX, v. 35, 36.

(2) *Hadr. Reland. de jure militari moh.*, p. 7. Plusieurs lois musulmanes citées par Reland sont, comme M. Silvestre de Sacy l'a bien observé, d'une date moderne; mais elles sont conformes à l'esprit du Koran, à celui des premiers temps de l'islamisme et à la tradition. Dans un ouvrage anonyme, ***Posaune des***

La sévérité de cette ordonnance n'est adoucie par aucun privilége ; car, pour avoir le droit de joindre l'armée, il faut auparavant payer ses dettes, pourvoir au sort de sa famille, être approvisionné et équipé pour la campagne. Ce n'est qu'à la cinquième année du règne d'Omar qu'une solde fut allouée aux troupes. Quelques livres de dattes ou d'orge grillé suffisoient pour une campagne de deux mois. L'extrême frugalité des Sarrazins qui leur permet de subsister dans des contrées les plus dépourvues de provisions, est une des causes particulières de leurs progrès.

La vie des camps avoit un caractère grave et sérieux. Les jeux de hasard, les passetemps frivoles, les conversations oiseuses et profanes étoient défendus au soldat, le prophète ayant dit : « Lorsque vous êtes assemblés, que le sujet de vos conversations soit un sujet de morale : la probité, la piété, la crainte de Dieu ». Au milieu du fracas des armes on se livroit aux

---

heiligen Krieges, l'historien de la Suisse, Jean de Muller, a tâché de réunir toutes les maximes de guerre des Musulmans, prises dans le Koran et dans la Sunnah.

exercices du culte (1); les intervalles d'action étoient employés dans les prières, dans la méditation et les études du Koran. La dévotion armée de ces braves écartoit les excès de la sensualité. L'usage du vin étoit puni avec rigueur. Un jour, des soldats qui s'étoient enivrés en secret sollicitèrent eux-mêmes la correction que la loi leur infligeoit (2).

Aucune perspective de licence ne pouvoit donc attirer la jeunesse au camp, et cependant elle s'y portoit en foule. Le khalyfe n'avoit qu'à envoyer une lettre circulaire conçue en termes fort simples; cette invitation suffisoit pour rassembler plus de monde qu'il n'en falloit. On n'admettoit pas indistinctement tout volontaire. La conduite et les sentimens de chacun étoient scrutés, et sur ce point les khalyfes étoient d'une extrême sévérité. Quelle peine Abousofian se donne pour obtenir la faveur de marcher contre les Syriaques à la tête de deux mille Koréichites! Il déplore ses erreurs passées; la gloire qui s'attachoit constamment aux dra-

---

(1) *Gibbon's hist. of the Decline and Fall of the roman Empire* (Basil), V. IX, chap. 50, 51, 52.

(2) Quatre-vingts coups de bâton.

peaux musulmans convertissoit jusqu'aux incrédules les plus obstinés.

L'enthousiasme guerrier s'étoit même emparé des femmes. La religion musulmane eut ses Clorinde et ses Bradamante. On voit une troupe nombreuse de ces héroïnes accompagner les Arabes en Syrie. Kaulah, la sœur de Dérar, et Sophéirah se sont rendues célèbres par la victoire qu'elles remportèrent à la tête des captives dans le camp de Pierre de Damask, où leur honneur étoit menacé. A Ainznadin, Khaled plaça son régiment d'Amazones sur les derrières de sa ligne de bataille, en leur enjoignant d'atteindre de leurs flèches ou de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verroient fuir. Ces sortes de précautions, injurieuses sans doute, peuvent quelquefois n'être pas inutiles ; car il est des instans où l'enthousiasme se relâche et où la bravoure fléchit.

Pour faire avancer les troupes musulmanes, il suffisoit ordinairement de leur dire : Le paradis est devant vous ; l'enfer vous attend si vous reculez. Elles savoient d'ailleurs qu'on n'évite pas sa destinée ; et qu'on ne meurt pas pour la foi ; que c'est vivre dès qu'on périt pour elle ! A la journée de Yermuk, jaloux de s'ensevelir dans la noble poussière des combats,

un jeune guerrier de l'Arabie heureuse salua les houris célestes, que son imagination voyoit au haut du firmament lui jeter des baisers et la flamme des mouchoirs verts ; elles lui sembloient soupirer : je brûle pour toi ; dépêche-toi de venir. Il tombe après s'être illustré par mille exploits.

Ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action couvroient les Sarrazins de gloire à leurs yeux, et de ridicule aux yeux des Grecs. Une sorte de ridicule, en effet, paroît accompagner tous les genres d'exaltation. Souvent il nous empêche de remarquer dans celui qui a ce ridicule des qualités graves qui se déploient à la faveur du masque qui les couvre. Les forces intimes du sentiment savent de bien des manières se cacher à la pénétration de leurs ennemis. Félicitons-en l'espèce humaine, puisqu'en dernier résultat les destinées des peuples ne dépendent que de leur vigueur d'âme, et non de la multitude, ni des richesses, ni de tous les dons que distribue la fortune.

La haine, la vengeance et l'amour peuvent élever jusqu'au plus haut degré d'énergie les facultés morales d'un individu ; on les voit rarement mouvoir des masses entières, et jamais

pour long-temps. L'esprit de corps, patriotisme chez les anciens, honneur chez les modernes, fait des prodiges de valeur. Dans son action totale, il a plus de continuité que de force; il lui manque le je ne sais quoi de lyrique que l'enthousiasme religieux, ainsi que toute grande ambition de gloire, d'indépendance et de pouvoir communiquent au caractère de l'homme et à son intelligence. Avec cet essor on profite de tout : l'art vous manque; mais vous en avez le génie, coup d'œil supérieur à l'expérience, divination transcendante qui se joue de l'art en lui traçant une nouvelle série d'etudes. Distinguons la tactique du génie de la guerre. Manuel de ce qui s'est pratiqué, la tactique n'a de merite que jusqu'au jour où quelque élève hardi s'avise de refaire la leçon. Les règles restent, elles sont simples, le vulgaire les connoît; l'application seule varie : téméraire, heureuse, elle appartient au génie. C'est un jeune inventeur qui, poussé par un sentiment de nécessité, au lieu de s'engager dans le labyrinthe d'une antique machine, préfère courir les hasards de quelque moteur nouveau. Dans son impatience, il a ignoré, négligé ou sacrifié même des ressources utiles; ses rivaux sont plus savans que lui et plus méthodiques; mais il l'em-

porte sur eux par le vif élan d'une pénétration qui sait se passer du savoir et se jouer de l'habitude.

Etrangers à toute idée de tactique savante, les Sarrazins eurent recours à l'autorité du prophète, et ils en tirèrent un préjugé qui les servit bien. Mohammed, soit pour se couvrir de la nuit en cas d'une défaite, soit par d'autres raisons, avoit aimé à combattre vers le soir, et le succès s'étoit toujours déclaré pour les Musulmans. Ils jugèrent que cette partie du jour leur étoit favorable, et que la victoire ne descendoit sur eux qu'après la troisième prière. En conséquence, ils évitoient de commencer un engagement avant les prières de midi, et l'on tâchoit dans toutes les rencontres de maintenir l'équilibre de la bataille jusqu'au soir, pour renouveler le combat avec des troupes fraîches mises en réserve à cet effet. Ils saisissoient ainsi le moment de la fatigue de l'ennemi ou du vainqueur, qui, voyant tout plier devant soi, ne s'attendoit pas à une nouvelle attaque presque toujours décisive.

Dans peu, l'application de ce qu'ils avoient observé chez l'ennemi et sur eux-mêmes leur

fournit bien d'autres ressources. Ils apprirent à donner à leurs troupes une organisation régulière, et à tirer parti de leur cavalerie en la plaçant sur les ailes du grand oiseau de proie qu'on appelle armée. Quelques grands cependant qu'aient pu être leurs progrès, ce n'est pas leur tactique savante qui les a rendus la terreur des nations, mais bien l'esprit de guerre et de prosélytisme qui de proche en proche se communiqua aux néophites des pays conquis. Une simple profession de foi assimilant le vaincu au vainqueur, les forces des Sarrazins alloient toujours en augmentant, sans que leur domination en devînt oppressive; et l'esprit militaire, une fois né, s'alimente de ses propres succès. Quelques circonstances contribuèrent à le répandre et à le perpétuer.

C'est d'abord le butin dont il faut parler. Quatre cinquièmes de ce butin appartenant à l'armée, il n'y a là rien d'extraordinaire; mais une part est répartie de manière à intéresser à la guerre les individus d'ailleurs les plus pacifiques. Il en revient quelque chose aux juges, aux moralistes, aux poëtes, aux gens de lettres, aux maîtres d'école, aux veuves, aux orphelins et même aux étrangers manquant de moyens pour retourner dans leur pays, et qui

dès-lors n'y retournent que pour célébrer la gloire des Sarrazins (1).

La réclusion des femmes, dont l'usage s'établit chez tous les peuples qui embrassèrent l'islamisme, laissa plus de jeu aux passions brutales et guerrières. Le mariage, tel que nos lois l'ordonnent, paroît contraire à l'esprit militaire; la polygamie produisit des effets très-favorables aux dispositions belliqueuses du soldat qui, ayant la liberté de contracter plusieurs alliances

(1) Sur. VIII, v. 41. Sur. LIX, v. 7, 8, 9. *Et scitote, quòd, cùm depredati fueritis aliquid, sanè Deo quinta pars ejus, et legato, et habenti propinquitatem (cum eo) et orphanis, et pauperibus, et filio semitæ (id est) viatori, vel detento in itinere.* Reland, *de jure militari moh.*, p. 43. *Prima pars prædæ inserviet condendis arcibus, tutandis finibus, conficiendis pontibus, extruendis templis, xenodochiis, ducendis canalibus et similibus rebus : præterea hinc solventur principibus, judicibus, doctoribus publicis et viris eruditis honoraria, uti et salaria præconum qui populum quotidiè ad sacra vocant, et eorum qui conciones habent, uti et ludi magistrorum ; altera pars distribuenda est affinibus prophetæ ; tertia cedit orphanis et pupillis ; quarta pauperibus ; quinta pars deter peregrinis qui ad domum suam patriamve reverti nequeunt ni pecunia iis detur.*

légitimes,

légitimes, pouvoit partout s'agréger à plus d'une famille. Peut-être que cette circonstance doit aussi être regardée comme une des causes de la rapide fusion des peuples islamites en une grande communauté de sentimens, d'opinions et d'usages. Un devoir sacré les obligeoit d'apprendre la langue du Koran ; la politique des khalyfes concourut à la rendre habituelle à leurs sujets; et au bout d'un siècle, un vaste mélange de nations se trouva renfermé dans les bornes d'un même idiome, de toutes les limites dites naturelles, celle qui paroît devoir être la moins destructible.

Traçons la carte historique des pays qui successivement furent rangés sous les drapeaux de Mohammed.

CHAPITRE III.

Des conquêtes, de l'établissement des colonies et de l'esprit agricole des Sarrazins.

L'ARABIE étant soumise, la première conquête des Sarrazins est celle des villes d'Anbar et d'Hira. Des bords de l'Euphrate volant en Syrie, Khaled s'empare de Bostra ; il met le siége devant Damask. La bataille d'Ainznadin décide du sort de la capitale ; celle d'Yermuk assure l'entière possession de la province. L'an 16 de l'hégire le Koran règne sur Césarée, Alep, Emessa, Antioche.

Après avoir réduit la Palestine et donné Jérusalem aux Musulmans, Amrou-Aaz (1) à la tête de quatre mille chevaux, attaque l'Egypte, pays aussi facile à envahir qu'à inonder. Cependant pour réussir dans une grande entreprise, et c'en est une, avec des moyens au-

(1) A'mroù ben êl A'ss.

dessous de toute proportion, il faut le secours de quelque circonstance particulière. La trahison de l'intendant grec ouvre aux Sarrazins les portes de Metsra (1) la résidence du gouvernement; mais ce n'est qu'après une lutte très-opiniâtre que la prise d'Alexandrie les établit depuis le Delta jusqu'aux cataractes, d'où ils s'élancent en Nubie (2). En même temps, il part des bords du Nil, pour la partie occidentale de l'Afrique, une armée sous les ordres d'Okba-Nafe. Ce lieutenant d'Amrou soumet à l'islamisme tout le pays situé entre Barka et Zaveïlah.

Les Perses succombent l'an 14 de l'hégire à la bataille de Kadessia. Sayd prend Medâïn, et l'Irak-Arabi devient une province musulmane. Entre le Djala et l'Odorneh, les Ignicoles tentent de nouveau le sort des armes. Leurs forces sont détruites par la victoire que les

---

(1) Aboulfar. hist. dynast., p. 112, 114, 170, 185. Voyage de Norden, t. III. Notes et éclaircissemens de M. Langlès, p. 240. D'Herbelot, art. Mesr. ou Misr.

(2) Eutych., tom. II, p. 318. El Makyn, hist. sarac., t. I, p. 23.

Sarrazins remportent à Gjalulah (1). Jezdégird, tout jeune qu'il est, se montre digne de ses aïeux ; il revient avec une armée imposante disputer au vainqueur le passage des montagnes qui semblent devoir servir de rempart à la Perse proprement dite, contre tout ennemi qui s'avance de l'occident. La perte de la bataille de Nehawend livre aux vainqueurs l'Irak-Adjémi, les villes d'Hamadan, d'Ispahan et de Ray.

Ayant occupé Kazwyn, l'armée islamite se replie sur sa gauche, subjugue l'Aderbidjan et repasse le Tigris, pour appuyer la possession de la Syrie par l'occupation du Dsesiré (2).

Vers le sud-est de Medâïn, ses progrès sont moins rapides. Les Sarrazins arrivent lentement sur le golfe Persique, par la conquête de l'Istakhar et du Khouzstan (3). Ce sont là les provinces que le vainqueur de Darius soumit aussitôt après la victoire d'Arbéla. Observant une conduite plus circonspecte que les Sarra-

---

(1) *Gunther Wahl Altes, neues Vorder u Mittel-Asien*, S. 725.

(2) Par Mogaïrah, l'an 21 de l'hégire.

(3) *Gunther Wahl*, p. 597-606, de même que la carte attachée à cet ouvrage.

zins, qui, sans bagages, vivant partout de peu et aux dépens de l'ennemi, ne s'inquiètent jamais de ce qu'ils laissent derrière eux, Alexandre, du point de départ de Babylone, marche sur Susa, soumet les Uxiens, force les Pyles persides et s'empare de Pasargad ; il se porte ensuite sur Hamadan, franchit les Pyles caspiennes, et entre par l'Hyrcanie dans le pays des Parthes (1).

La Perse orientale est entamée sous le khalifat d'Othman (2) par Ahnaf. Il part de Koufa avec une armée de douze mille hommes, laquelle s'étant accrue en route jusqu'au nombre de vingt mille, fait la conquête de Hérat, Méru (3), Balkh. Tait-Song, premier empereur de la dynastie des Tang, régnoit alors en Chine. Il étoit reconnu par les hordes du Tockharestan. Tait-Song leur permet de prêter un dernier secours aux mages, et cinquante mille Tartares vont dans le voisinage de Meru el roud

(1) Examen crit. des anc. hist. d'Alexandre, par M. de Sainte-Croix, p. 310—14, p. 373.

(2) Gibbon, *hist. of the D. and F. of the R. E.* Nikbi ben Massoud, par M Silvestre de Sacy, notices et extraits, t. II, p. 360—65, nomme Omar ; mais ce khalyfe n'existoit plus l'an 27 de l'hegire.

(3) Mârou.

s'opposer aux Sarrazins. Une lutte de deux mois, où les alliés du Sassanide se laissent corrompre et battre, achève la ruine de l'ancienne religion et de l'Empire des Perses (1).

En Afrique, les Musulmans remportent sur les Grecs la victoire de Jakoubeh. Elle n'amène point de résultat politique, la disette et les maladies forçant Abdallah d'abandonner ses conquêtes.

Ce sacrifice est racheté par les succès des Sarrazins dans la Méditerranée. Ils ont créé une marine; ils ont anéanti celle de l'empereur Constans par la victoire navale de Phoinika; Moaviah s'est emparé de Chypre, de l'île de Rhodes, et a dévasté la Sicile (2). Ne faut-il pas s'étonner quand, quelques années après, ce même capitaine, devenu khalyfe, s'abaisse

(1) C'est avec Jezdejird que s'anéantit la dynastie des Sassanides (652 de J. C.). Elle avoit commencé avec Ardeshir, fils de Babek, qui détrôna Ardevan, dernier roi des Parthes ou Arsacides, l'an 223 de J. C. Fr. Wilken: *Ann. Assem. Kufens. auct. ad Christ. s.* p. 31, et l'Art de vérifier les Dates.

(2) Theoph., p. 285, estime la flotte de Moaviah à mille soixante-dix navires. Bizara, Pers. reg. hist., p. 207.

deux fois à payer un subside annuel aux Grecs qu'il a fait fuir étant gouverneur de Syrie, et qui, dans ce temps sont tributaires des Bulgares? C'est qu'usurpateur il lui importe de disposer de tous ses moyens pour affermir sa puissance; c'est qu'il veut assurer à son fils une succession tranquille. Le tribut fut payé pendant toute la durée des guerres civiles qui accompagnèrent et suivirent le règne de Jazid.

Dans ce long espace de trente ans, le Djorgian et le Mâzendrân sont les seules acquisitions ajoutées à l'Empire; mais aussitôt que la tourmente intestine a cessé, l'esprit de conquête se réveille chez les Musulmans avec une nouvelle vigueur.

L'an 41 de l'hégire ils avoient été appelés en Afrique par la haine que les procédés tyranniques des gouverneurs grecs inspiroient aux habitans de cette contrée. On se fait une idée des mauvais traitemens auxquels les provinces byzantines ont dû être exposées, quand on lit dans l'histoire secrète de Procope que Bélisaire, envoyé pour la seconde fois en Italie, n'obtint ce commandement qu'à la condition qu'il ne demanderoit pas de subside à l'empereur, mais qu'il feroit tous les frais de la guerre à ses dépens. Sous les successeurs de

Justinien, l'insouciance pour le sort des provinces, prévalut encore davantage. Les Grecs exigèrent de l'Afrique le double des contributions que les Sarrazins y avoient levées.

Rendu maître de Wélila, Akbah pénètre dans le désert de Lemtouna et jusqu'au pays d'Asfi (1). Là, arrivé sur les bords de l'Océan atlantique, il pousse son cheval dans la mer, déplorant l'impossibilité d'aller conquérir, à la connoissance du vrai Dieu, les peuples inconnus de l'occident. Il périt victime de la trahison d'un de ses officiers, et les Musulmans perdent une seconde fois le prix de leurs travaux. Ils reprennent la même tâche sous le khalyfat d'Abdolmalek (2), où Hassan, plus heureux qu'Akbah, arrache aux Byzantins la possession de Carthage; mais ils ne s'établissent qu'après beaucoup d'efforts dans la Numidie et dans la Tingitane. La conquête de l'Afrique ne fut consommée que vers l'an 87 de l'hégire.

Ce n'étoient pas les Goths, ni les Vandales dégénérés, ni les Grecs qui leur oppo-

---

(1) Kitab Aldjuman, par M. Silvestre de Sacy. Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, t. II, p. 158.

(2) A'bdoûl-Mélek.

sèrent une longue et sanglante résistance. C'étoient les Berbers qui, errans dans les déserts, n'avoient jamais été entièrement soumis aux différens maîtres de l'Afrique ni à leur religion. Ces hommes étoient de même origine, ils étoient indépendans, pasteurs, nomades et fanatiques comme eux. Une fois que les Berbers (1) ont embrassé l'islamisme, l'analogie de leurs passions et de leurs mœurs les unit intimement aux Sarrazins et en fait les plus grands appuis pour d'autres conquêtes, pour celle surtout de la péninsule des Pyrénées.

Appelée par l'ambition ou la vengeance d'un seigneur espagnol, gouverneur de Ceuta, soutenue par l'esprit de faction des archevêques Oppas et Torriso, elle fut entreprise par Tarik sous les ordres de Mousa (2) et achevée par son fils Abdalaziz. Les Sarrazins n'employèrent pas tout à fait trois ans à soumettre la Vandalousie, comprenant l'Espagne, le Portugal et une grande partie de la France méridionale. Du sommet des Pyrénées, Mousa, suspendu sur l'Europe,

(1) Not. et ext., p. 152—154.

(2) D'après M. de Murr, Mousa Ebn Okair, non pas Ebn Nasir, comme le dit Cardonne.

se prépare à subjuguer ce qui reste de peuples entre la Gaule narbonnaise et le Bosphore, lorsqu'une intrigue de cour vient renverser le héros et ses projets (1).

La même disgrâce de la part du successeur de Valid atteignit Kotaïbah, qui, à l'extrémité orientale de l'empire, à cent trente degrés de longitude de distance de l'embouchure du Tage, venoit d'ajouter d'immenses conquêtes à la monarchie des Khalyfes. Gouverneur du Khorasan (2), il avoit triomphé de Khowarêsm et de tout le Mavaralnahr, où Salem ben Ziad et Mohalleb n'avoient fait que des incursions passa-

(1) Les Sarrazins prennent Avignon l'an 730. Herm. Contr. Chr., p. 213—14. L'an 737 de l'ère chrétienne Mauronte, gouverneur de Marseille, appelle les Sarrazins dans la Provence. Jusep, gouverneur de Narbonne, assiége et prend Arles; il ravage toute la Provence. Charles Martel se réunit à Luitprand, roi des Lombards, pour chasser les Maures. Mauronte abandonne Marseille pour se retirer à Narbonne. La Provence resta alors au pouvoir des Français. On sait comment Charles Martel, lorsque les Sarrazins, maîtres de Bordeaux, s'avancèrent jusqu'à Tours, mit un terme à leurs entreprises. *Pauli diaconi de gestis Longobard.* l. VI, chap. 14, t. II.

(2) Khoraçân.

gères. Mais non content de brûler les idoles à Bokhârâ, Fergana, Nakscheb, Baikend, Samarkand, il envoie Kasim déployer les drapeaux musulmans sur l'Indus, tandis que lui-même, se rendant maître de Kaschgar(1), Akzou, Jerkhen, Khoten, aborde les confins de la Chine. Le souverain de cet empire détourne l'orage par l'accueil qu'il fait à une ambassade composée de douze musulmans et par les présens qu'il adresse au gouverneur du Khorasan, lequel, bientôt après poussé à la révolte par Soliman, abandonne tout autre projet pour celui de se maintenir dans ses préfectures.

On se demande pourquoi les Sarrazins, irrésistibles sur leurs ailes, ne reculent pas leurs

---

(1) L'abbé Renaudot (Eclaircissemens touchant l'entrée des Mahométans dans la Chine) dit, page 275, que les conquêtes de Kotaibah ne s'étendirent pas jusqu'à Kaschgar; que cette conquête se fit beaucoup plus tard. Mais les extraits de Nikbi ben Massoud, par M. Silvestre de Sacy, assurent que c'est bien Kotaibah qui soumit Kaschgar. Il est probable que la petite Bucharie ayant profité de la foiblesse des khalyfes pour se rendre indépendante, n'ait été que reconquise par les Seljukides. Aboulfar. hist. dynast., p. 129, parle de la conquête de Kaschgar qui, comme celle de l'Inde, eut lieu sous le khalyfat de Valid.

limites du côté du centre; car ce n'est qu'au bout de cinquante ans de guerre et de négociations qu'ils gagnent de nouveau quelque terrain sur les Grecs.

Aussi long-temps que les Mardaïtes, peuple très-belliqueux et fortement attaché à l'empire de Byzance, restèrent en possession des hauteurs du Liban, il fut impossible aux Arabes de s'avancer de la Syrie vers le Pont-Euxin. Par un arrangement passé avec Abdolmalek, Justinien II eut l'impolitique d'exiger des Mardaïtes qu'ils quittassent leurs positions fortifiées qui se prolongeoient sur une ligne de douze lieues de pays entre Mopsvestum et la quatrième Arménie (1). Dès-lors il n'y eut plus de barrière contre les Sarrazins qui s'emparèrent de tout le domaine du Caucase. L'entière réduction de ces contrées par Moslemah, après que l'habileté des meilleurs généraux y eut échoué, est la dernière des grandes conquêtes dont nous venons de tracer l'ébauche, et qui, à quelques années près, remplissent le premier siècle de l'hégire. Dans celui qui suit, les Sarrazins s'é-

(1) *Theoph. Chronogr. ed. Paris.*, 1655, p. 303. *Bar-Hebræi Chr. Syr.*, p. 117, 18, 20.

tendent encore beaucoup; mais ne partant plus d'un centre commun, leurs entreprises n'offrent plus de concert et n'ont plus d'ensemble.

Ceux de l'Espagne ont probablement quelquefois inquiété la Manche et les côtes de la Belgique; mais c'est à tort que Sismondi leur attribue une expédition sur l'île de Walcheren (1). Des aventuriers de la même nation, écumant la Méditerranée, soumettent la Crète (2). Les Musulmans d'Afrique arrachent aux Grecs la Sicile et les Cyclades (3); ils s'établissent dans la Sardaigne, en Corse, dans la Calabre et à Bénévent. On les voit sur le territoire de Gênes assiéger cette ville, traverser le Piémont, et pousser leurs brigandages jusque dans les Alpes du Valais (4). Le patrimoine de Saint-

---

(1) L'an 837 de J. C. Hermanni Contract. Chr., p. 229 qu'il cite, dit expressément : *Nordmani in walcrâ insulâ commissâ pugnâ (15 Calend. Junii) multos interimunt itemque Dorestatum devastantes tributum a Fresonibus accipiunt.*

(2) *Script. post. Theoph. (ed Paris.*, 1655*)*, p. 413.

(3) *Leonis Grammatici Chronogr.*, p. 449.

(4) Jusqu'à Saint-Maurice. Sismonde Sismondi, histoire des républiques d'Italie, première partie.

Pierre est envahi, et le Vatican touche au moment de reconnoître l'apostolat de Mohammed. — Les Sarrazins de Carthage font des conquêtes sur les côtes de la Dalmatie (1) ; ils prennent Butoma et mettent le siége devant Raguse. De l'Adriatique, repassant en Italie, ils parcourent en tous sens et désolent cette contrée, où Bari (2) et cent cinquante autres places fortifiées leur servent de repaire et d'asile. Pendant deux siècles, les Sarrazins tiennent le sceptre de la Méditerranée ; mais vers la fin de cette époque leurs courses ne ressemblent plus qu'à des expéditions de pirates. Dans leurs beaux temps, au contraire, ils ne font jamais de conquêtes, sans y jeter aussitôt les fondemens de quelque cité.

L'attrait qu'un sol fertile exerce sur les naturels d'une contrée sèche et aride, les détermina d'abord à former ces établissemens. Des champs bien arrosés et l'aspect d'une rivière étoient pour eux le paradis. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir de l'importance politique et militaire de ces colonies, et qu'en les

(1) *Script. p. Theoph.*, p. 179.

(2) *Idem*, p. 181.

fondant ils avoient choisi le meilleur moyen de s'assurer leurs nouvelles acquisitions, plus solide pour le conquérant et moins incommode pour la conquête, moins dispendieux pour l'un et pour l'autre que les garnisons (1).

Pour se maintenir dans la possession de la rive occidentale de l'Euphrate, ils bâtissent Koufa, ville qui s'accrut rapidement, mais que les richesses de Perse corrompirent de bonne heure. Mélange bizarre de soldats et de théologiens, elle est remarquable par son esprit de mutinerie et par le rôle qu'elle joue dans les guerres civiles. Basra (2), plus intéressante à cause de son utilité commerciale, s'élève en peu de temps d'un premier établissement de huit cents habitans à la population d'une grande cité.

Si c'est un pur hasard qui détermina l'emplacement de Fosthâth (3), il n'en fut pas de même des autres colonies arabes, dont la situation est toujours choisie et bien calculée.

---

(1) *Opere di Nicolo Macchiavelli*, t. III, p. 403.

(2) Bassorah.

(3) Abdalatif (A'bdôl-tathyf) Denkw. v. *Egypten ubr.* v. G. Wahl. S. 26. *Edrisi Africa auct. Hartm.*, p. 255. Abulf. ann., t. I. Not. et extr., t. II, p. 157.

Kairouan, il est vrai, naît dans une des contrées stériles de l'Afrique, mais pour servir de place d'armes au milieu d'un pays où l'on avoit souvent éprouvé des défaites et où les retraites étoient toujours difficiles.

Du reste, ce seroit s'engager dans un travail non moins long qu'inutile que de passer en revue toutes les villes bâties par les Sarrazins, les cités élevées par leur dévotion et les résidences créées par les différentes dynasties (1). Leur nombre est infiniment considérable. Il ne sera cependant pas hors de propos de nous arrêter un moment à l'établissement des islamites dans la presqu'île des Pyrénées; car elle commande une attention particulière.

Cette contrée avoit été profondément malheureuse sous les Barbares, qui, chassés des Gaules par d'autres brigands, ne savoient que guerroyer et détruire. Leurs sujets étoient accablés de charges féodales. Tout change à l'arrivée des Sarrazins. Les hommes et les terres redeviennent libres par l'introduction du code

(1) Mesdjed Ali-Hosein-Senabad; Baghdâd, Waset, Hachemie, Massissa, Refaca, Mansurie, Harounie, Mohamedie, Mahdie, Fez, Marokkos, Kahirah.

musulman;

musulman ; mais les campagnes se trouvent désertes par la mort ou par la fuite d'une grande partie de sa population. Les Sarrazins en profitent pour faire la part du vainqueur. Ils distribuent des domaines à leurs troupes ; et comme il faut aussi des femmes à ces nouveaux colons, tous jeunes et robustes, prétendant chacun en obtenir plusieurs, on publie que les chrétiennes d'origine quelconque, Suève, Gothique, Vandale, Romaine ou autre, qui voudront se marier aux conquérans, conserveront les mêmes droits dont elles ont joui auparavant. Il paroît que cette mesure sage produisit son effet, puisque des dames d'un rang très-élevé, la sœur de Pélage et la fille de Rodrigue, contractèrent des mariages avec ces infidèles (1).

Le bon esprit des Sarrazins paroît encore avec plus d'éclat lorsqu'ils invitent les anciens propriétaires à abandonner leurs retraites et à venir reprendre, sinon l'ensemble, du moins

---

(1) *Hist. verdadera por el sabio Alcayde Abucacim Tarif traducida di lengua arabiga*, 1676, p. 71. *Joh. Marianæ hist. de rebus hisp.*, l. XXX. Moguntiæ, 1605, p. 266, 267, 269.

la moitié de leurs biens. Malheureusement la dépopulation étoit telle, que le retour des anciens propriétaires ne fut pas suffisant pour mettre toutes les terres en valeur. En conséquence, on promet de grands avantages aux cultivateurs étrangers qui voudront s'établir en Espagne. Ces offres et la renommée d'un sol fertile et d'un climat doux et bienfaisant décidèrent une foule d'Africains à passer la mer. La transmigration ne se borna pas aux sectateurs de Mohammed. Cinquante mille Juifs viennent se fixer dans la péninsule avec leurs femmes et leurs enfans. En même temps il arrive de la Syrie nombre de familles très-distinguées (1).

La plus importante de toutes les mesures pour relever l'Espagne fut prise par Al Hasan ben d'harar, qui, sous le khalyfat de Hécham, obtint la préfecture de l'Afrique, dont les Pyrénées n'étoient qu'une dépendance. Il distribue les légions sarrazines, très-nombreuses alors en Espagne, en différentes colonies. Une légion de Damask s'établit à Cordoue; une autre de Kinnisrin à Jaen; celle de Hems (2) à Séville et

(1) Casiri, t. II, p. 252.

(2) Hhemss, Emessa.

à Niebla; celle de la Palestine à Médina-Sidonia et à Algésiras; les Perses se fixent à Xérés; les natifs du Yémen se répandent autour de Tolède et de Huette; les contrées les plus fertiles de l'intérieur sont données à dix mille hommes de cavalerie, le plus noble sang du Hedjâz; les Irakiens obtiennent Elvira; on accorde Murcie et Lisbonne aux Egyptiens (1).

Dans le cours des siècles, ce partage par corps de nation a fait la ruine de l'empire musulman en Espagne; mais aussi long-temps qu'un gouvernement fort a su contenir l'esprit de parti, il en est résulté de grands biens dont nous parlerons dans un autre endroit.

Dès l'an 138 de l'hégire, où Abd-ur-rhaman, échappé au massacre de sa famille, se rend maître de Cordoue pour soumettre successivement toute la presqu'île des Pyrénées, celle-ci ne dépend plus du centre asiatique des Musulmans; elle forme un Etat souverain dont la prospérité ne fait qu'augmenter par ce changement; elle arrive enfin à un degré de population et de richesses (2) où elle n'est jamais

(1) Biblioth. arab. hisp. (Casiri), t. II, p. 32.

(2) Les rois de Grenade entretenoient cent mille

parvenue sous ses despotes chrétiens, prospérité qu'on auroit peine à concevoir, si dans d'autres contrées le génie et la législation des Sarrazins n'eussent produit des résultats semblables.

Quels étoient le génie et la législation des Sarrazins ? Ce qui se fit dans la presqu'île des Pyrénées répondra à cette question. Les colonies musulmanes qu'elle renferme paroissent toutes foncièrement agricoles; et lorsqu'on remonte à la source de leurs connoissances agronomiques, « on voit, dit M. Corréa de Serra, par les différentes cultures étrangères à l'Europe et à ses goûts, et par les procédés que les Sarrazins-Espagnols suivent dans d'autres, que leurs connoissances sont d'origine orientale, nabathéenne, kopte ».

Des pays que l'on peut regarder comme le berceau de l'économie rurale, la Babylonie, où la facilité des arrosemens garantit la prospérité des récoltes, la Perse dont la religion recommandoit comme une action pieuse de cultiver la terre, de planter un arbre, de dé-

---

chevaux; ils ont mis plus d'une fois deux cent mille hommes en campagne. M. de Lasteyrie, dont toutes les

fricher un champ, ou de faire produire quelque fruit à un sol stérile, l'Egypte enfin, ce grenier de l'ancien monde, furent les premières conquêtes des Sarrazins. Ils y passèrent comme ces courans qui se chargent des germes de la végétation pour les répandre sur d'autres contrées.

Les peuples arabes étoient naturellement plus disposés que les Tartares à renoncer à la vie nomade pour s'adonner à l'agriculture. Quelques-unes de leurs tribus l'avoient fait; d'autres n'en avoient été empêchées que par la crainte de sacrifier leur indépendance en s'attachant au sol; c'est cette crainte qui leur avoit dicté l'ancienne défense de cultiver la vigne. Mais les progrès de leurs armes les ayant placés dans des circonstances nouvelles, ils n'hésitèrent plus à se livrer à une occupation solide qui leur offroit des charmes. D'ailleurs tout peuple guerrier, mais de mœurs simples, devient agricole dès qu'il se rend sédentaire. C'est au grand air et sous la voûte des cieux, c'est dans

---

recherches ont un but d'utilité publique, a porté plus d'attention qu'aucun autre voyageur sur ce que le midi de l'Espagne conserve de la civilisation et de l'industrie musulmane.

les champs qu'il a combattu et qu'il a existé; c'est vers les champs qu'il porte ses regards comme le marin fatigué s'étend sur le rivage et se fait pêcheur.

Ces observations sont confirmées par l'exemple des tribus germaniques qui jadis soumirent le midi de l'Europe. Victorieuses, elles fuyoient les cités pour habiter les campagnes, mais avec des préjugés et en dédaignant le travail comme une occupation servile. Il n'en étoit pas ainsi des Sarrazins.

Comme la guerre n'étoit pas le privilége d'une caste ou la corvée d'une autre, mais que tous la faisoient d'obligation et d'enthousiasme, l'esprit agricole eut chez eux la même universalité que l'esprit militaire. La facilité de nourrir plus de femmes à la campagne que dans les villes, l'affranchissement de toute servitude, soit pour l'homme, soit pour la terre, voilà de grands motifs de prédilection pour la vie des champs, et voilà encore un des effets que l'islamisme a produit sur les nations chez lesquelles il s'est établi; il les a rendues agricoles: ceci nous conduit à l'examen de leur gouvernement et de leurs mœurs.

OBSERVATION.

Pour combattre ce qu'on vient de lire concernant l'esprit agricole des Sarrazins, il ne faut pas nous opposer l'état actuel de la plupart des nations musulmanes. Par une suite d'événemens politiques, ces peuples sont tombés dans la grossièreté et dans l'ignorance: cependant, et même de nos jours, l'agriculture est encore très-florissante dans les deux Bucharies. Les canaux d'arrosement tirés de l'Oxus, et qui empêchent ce fleuve de porter ses eaux dans la Caspienne (1), attestent la grande industrie de ces contrées, comme l'exportation des blés de la Barbarie prouve que les Maures de l'Afrique n'ont pas cessé d'être de bons cultivateurs. L'agriculture faisoit sous les sophis (2) la prospérité de la Perse; du temps des croisades, elle donnoit de la force à la Syrie et à l'Egypte, où précédemment elle avoit été protégée par les Tholonides. C'est sous Ahmed Tholon que le canal de Cléopâtre, conduisant les eaux du Nil à

---

(1) Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoûl-Kérym, traduit par L. Langlès, p. 55 et 56.

(2) Kœmpfer *Amoen. exot.*

Alexandrie, fut rétabli (1). A cette époque l'Egypte rapportoit en impositions annuelles 4,300,000 dinars d'or, d'après l'estimation de Renaudot (2); d'après Makrisi (3), la somme qu'elle payoit étoit considérablement plus forte. Comme le commerce de transit qui, jusqu'à l'arrivée des Sarrazins, avoit enrichi l'Egypte, étoit presque anéanti par la fondation de Basra (4) et par l'interruption de toute espèce de rapport avec Constantinople, cette province n'a pu faire face aux charges qui lui étoient imposées que par le produit de son sol et de son industrie particulière. La quantité de froment qu'elle fournit à l'Arabie pétrée dans un temps de disette démontre que la culture des champs n'étoit pas abandonnée sous Amrou-Aaz, qui en prend soin jusque dans ses moindres détails. C'est sous (5) l'administration de cet officier que, par ordre du khalyfe Omar, le canal de Kolzoum fit communiquer le Nil avec le golfe Arabique.

---

(1) Voyage de Norden, notes et observ. de Langlès, t. III, p. 176, 177.

(2) Hist. patr. Alex., p. 334.

(3) Makrisi, traduit par M. Silvestre de Sacy.

(4) Bassorah.

(5) Voyage de Norden, notes de M. Langlès, t. III, p. 187—93.

Plus de la moitié des écrivains géoponiques dont le catalogue se trouve à la tête de l'ouvrage d'Abu-Zacharia (1), sont des auteurs musulmans. Cette fécondité fait voir combien l'économie rurale étoit du goût des Sarrazins. Mais les circonstances particulières des temps et des lieux ne lui ont pas été également favorables partout. Des guerres civiles ravagèrent plus d'une fois la Perse, la Syrie, l'Egypte. L'Egypte, pour avoir été du parti du fils de Zobéir, fut pendant quarante sept ans livrée à toutes sortes d'oppressions. Le régime des passe-ports, poussé à l'excès, y mit des entraves aux communications les plus indispensables (2), et la tyrannie des gouverneurs ne laissa souvent aux habitans de cette contrée que le choix entre le désespoir et la révolte.

---

(1) *Libro de Agricultura su Autor et Doctor exc. Abu-Zacharia, Jahja Aben Mohammed, ben Ahmed Ebn al Awan, traducido al castelano y anotado por D. Josef Antonio Banquieri. Madrid, en la imprenta real.*, *anno* 1802.

(2) El Makyn, hist. sarac. p. 69.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement et des mœurs.

Aucune classification politique n'épuise les formes dont la société est susceptible. En examinant l'état des Sarrazins sous les khalyfes rachédis (les quatre premiers successeurs de Mohammed), on y voit un code d'institution divine servir de base à un gouvernement populaire, administré par un monarque électif et limité dans ses pouvoirs (1). La prérogative du prince se réduit à des ordonnances concernant la police, les charges, les emplois de l'Etat, et à des réglemens pour les milices; jamais il ne fait de lois, et comme le Koran met l'ordre social dans un rapport intime avec la religion, les chefs de l'Etat se trouvent beaucoup plus soumis aux censures de l'opinion que ne le sont des gouvernemens dont la religion n'est qu'un hors-

(1) *Anc. rel.*, p. 152.

d'œuvre d'organisation sociale. Avec le temps tout système se relâche. Les souverains musulmans ont secoué le joug de la rigueur des formes; mais quoiqu'ils passent aujourd'hui pour les rois les plus absolus de la terre, ces princes ne sauroient impunément manquer aux observances dictées par la religion. Souvent, lorsqu'ils tentent de dépasser les limites de l'autorité, déjà trop grande, qui leur a été confiée, ils se sentent arrêtés par le corps des jurisconsultes qui, dans les États islamites, constitue une sorte de clergé ; car il paroît que chez toutes les nations civilisées il existe un ordre de lettrés dont les lumières influent sur les générations et en règlent tôt ou tard les destinées. Dans les premiers temps, c'étoient les compagnons du prophète qui exerçoient un droit de censure sur celui qu'ils avoient élevé à la dignité de khalyfe.

La considération attachée au titre de compagnon du prophète étoit également grande dans les camps et dans la cité; la puissante autorité qu'ils avoient s'accrut avec les conquêtes des Musulmans. Elles faisoient remarquer au peuple que la foi émise par Mohammed, nourrie et propagée par ses premiers disciples, étoit l'unique source de tant d'immenses progrès.

Alors la qualité de compagnon portoit avec soi un caractère de sainteté et de noblesse. Quand un personnage revêtu de ce titre étoit présent dans une action, la foule se pressoit à ses côtés et combattoit à son exemple. D'abord on ne regarda comme vrais compagnons que les émigrés de Mekka et leurs confédérés qui s'étoient trouvés aux affaires de Bedr et d'Ohod, ensuite ceux qui avoient été chargés de quelque mission par Mohammed, et successivement ceux qui lui avoient parlé, qui l'avoient vu ou entendu ; en dernier lieu ceux aussi qui avoient servi sous un de ses compagnons en usurpèrent le titre ; tout le monde enfin se fit honneur d'une révolution qui avoit réussi, qui donnoit du crédit et conduisoit à des bénéfices.

Les premiers compagnons de Mohammed, tous dévoués à sa religion, et d'une piété sincère, s'occupoient sans relâche à méditer et à développer les grands corollaires de la foi. Le prophète même les consultoit. La belle institution des appels à la prière, si imposante quand, à l'aube du jour, la voix pénétrante et sonore des Mouezzyns retentit du haut des Minarets (1),

(1) Ou *minareh*, tours annexées aux mosquées sur

est le produit d'une de ces délibérations avec ses disciples.

Après la mort du maître, ils avoient des traditions orales à rapporter et à scruter, leur témoignage et leur avis étant partout du plus grand poids. S'agissoit-il d'expliquer quelque passage difficile de la loi, ou d'appliquer aux faits un prononcé obscur, chacun avoit le droit d'y apporter ses lumières, puisque le code de lois étoit confié à la garde de tous. Il vient du ciel; ses dispositions doivent rester inaltérables; il n'appartient pas à l'homme d'y toucher; tous les Musulmans lui sont également sujets, le gouvernant comme le gouverné.

L'empereur des vrais croyans (c'est le titre que prenoient les khalyfes depuis Omar (1), étoit responsable de sa conduite. Othman est

---

lesquelles montent cinq fois par jour les mouezzyn ou crieurs sacrés pour inviter les Musulmans à la prière. M. Langlès, V. de Hodges, t. II, p. 183.

(1) On trouva incommode de dire khalyfe du khalyfe, lieutenant du lieutenant, et on y substitua le titre d'émir al mumenin, prince des fidèles, commandant, souverain, empereur des croyans.

obligé de rendre compte de l'emploi des deniers publics. On pouvoit l'appeler en justice. Ali ne dédaigna pas de comparoître devant les tribunaux, comme accusateur, contre un chrétien soupçonné de lui avoir volé son armure. L'accusé ayant les formes de son côté, gagna le procès, et traita ensuite de gré à gré avec le maître des Musulmans.

Les tribunaux ne dépendoient pas de l'influence du gouvernement ; leurs décisions étoient souveraines ; et Omar comprit très-bien qu'une fois qu'ils auroient prononcé dans l'affaire de Mogaïrah (1), il lui seroit impossible de modifier leur arrêt pour sauver le coupable. Jusqu'au règne des Ommiyades, aucun des Khalyfes n'osa faire grâce à ceux que les juges ordinaires avoient condamnés.

Le droit étoit le même pour le pauvre et pour

---

(1) Abulf. ann., t. I, p. 330, 331. Un auteur, cité par Ockley, remarque qu'un voleur arabe ayant été condamné à avoir la main coupée, obtint son pardon de Moaviah, à cause de quatre vers pleins d'esprit que le coupable composa et récita sur-le-champ, et que ce fut la première sentence rendue par les tribunaux musulmans qui n'eût point d'exécution.

le riche, pour l'homme en place et pour le simple particulier. Voici à cet égard un fait que les historiens ont jugé digne d'être transmis à la postérité. Ayant renoncé à la religion chrétienne pour l'islamisme, Djabalah, roi de l'illustre race des Gassanides, se rendit auprès d'Omar l'an 16 de l'hégire. Le peuple musulman se porte à sa rencontre, et Djabalah (1), précédé de la pompe de ses plus nobles chevaux de main et suivi d'une cour brillante, fait avec magnificence son entrée dans Médinah. Mais c'est à Omar de continuer ce récit :

« Djabalah (2) exécute avec moi le pélerinage de Mekka ; et en tournant sept fois autour » du temple, il arrive qu'un homme de la » tribu Fezarah engage par mégarde son pied » dans l'ihrâm (3), qui tombe des épaules du » Gassanide. Djabalah se retourne et s'écrie :

(1) Abulf. ann. M. Eichhorn, *Antiquis. hist. arab. mon.*, page 171, l'appelle Dschalabah, d'après Ibn Kothaiba, qui raconte le même fait avec d'autres circonstances, qui n'y changent rien pour le fond.

(2) Extr. d'Almakidi, par Ockley.

(3) Linge sacré dont se couvrent les pélerins.

» Malheur à toi qui me mets à nu dans le temple
» de Dieu.—L'homme jure qu'il l'a fait par inad-
» vertance; mais le fils d'Ayham lui écrase le
» nez d'un coup de poing et lui fait sauter
» quatre dents de la bouche. Le pauvre homme
» accourt à moi, se plaignant et demandant
» mon assistance. Je donne ordre d'amener
» Djabalah devant moi; il paroît. Je l'interroge
» sur ce qui a pu le porter à maltraiter un de
» ses frères musulmans au point de l'estropier.
» Il répond que l'Arabe l'a choqué de son pied,
» et que, sans le respect pour la maison sainte,
» il l'auroit tué roide. Je lui dis qu'il vient de
» faire là une confession fort à son désavan-
» tage, et que, s'il ne réussit pas à se faire par-
» donner l'outrage par l'offensé, je serai forcé
» d'employer la voie du talion. Il me répond
» qu'il est roi, et que l'autre n'est qu'un homme
» du peuple! Je lui dis: cela ne fait rien à la
» question; vous êtes l'un et l'autre Musulmans,
» et comme tels vous êtes égaux devant la loi.
» Sur cela il désire que sa punition soit ren-
» voyée jusqu'au lendemain. Je demande à l'of-
» fensé s'il veut accorder ce délai : celui-ci
» consent. Dans la nuit, Djabalah et ses amis se
» sont évadés, et il est allé joindre le grand
» chien

» chien grec (1); mais j'espère que Dieu te don-
» nera la victoire sur lui et ses pareils. Tu res-
» teras devant Emessa, qu'il faut serrer de bien
» près. N'oublie pas d'envoyer tes espions du
» côté d'Antioche pour te garantir contre les
» Arabes chrétiens. Salut et bonheur sur tous
» les Musulmans ».

Cette lettre envoyée à Abou Obéidah, commandant en Syrie, fut lue devant toute l'armée. Des communications semblables étoient fréquentes. Personne ni à la ville, ni dans les camps, ne restoit étranger aux affaires publiques.

Tous les vendredis, après avoir présidé au service divin, l'empereur des croyans rendoit compte à l'assemblée des faits les plus marquans du gouvernement, et des nominations les plus importantes. Les préfets des provinces en faisoient autant dans le lieu de leur résidence. Il paroît que les tribus de Medinah, de Mekka, de Coufa et de Basra prenoient le plus de part aux délibérations générales, soit parce qu'elles

(1) C'est ainsi qu'on désignoit l'empereur de Byzance.

étoient les plus à portée, soit parce qu'elles renfermoient un grand nombre de compagnons du prophète. Mais les hommes des autres tribus arabes n'étoient pas exclus de ces délibérations. Ziad ben Abihi (1), élevé parmi les arabes bédouins, très-jeune encore, se distingua par son éloquence dans une de ces assemblées tenue par Omar en personne (2).

On délibéroit à l'armée; Abou-Obéidah assemble ses troupes et leur adresse ces paroles :

« Le très-haut a dit à son prophète : consulte » les Musulmans lorsque les circonstances l'exi- » geront, et après que tu auras pris leur avis, » tu peux agir en confiance. Déclarez-moi donc » si vous pensez qu'il faille marcher sur Alep, » ou sur Antioche ».

Cette déférence pour l'opinion du soldat ne nuisit aucunement à la vigueur des opérations militaires; elle y contribua au contraire. Les chefs étoient respectés des troupes, comme le khalyfe l'étoit à son tour des chefs de l'armée.

---

(1) Ziad, le fils de son père.

(2) Abulf. ann., t. I, p. 331.

L'obéissance de Khaled (1) est un monument de discipline musulmane qui fait juger du reste.

En fait de bravoure, il n'avoit dans l'armée d'égal que Dérar; quant au génie militaire, il étoit sans contredit le plus grand capitaine des Sarrazins. Il est affligeant que l'éclat de ses hauts faits fut souvent terni par sa férocité. Le meurtre de l'émir des Jarbuites acheva de le rendre odieux à Omar et à tous les preux religionnaires dont il n'avoit jamais obtenu la confiance. On ne sauroit sans épouvante lire le détail de la cruauté commise sur un prince célèbre par la sensibilité de son âme et par ses poésies. Il s'offroit à professer l'islamisme; mais Khaled avoit trop d'envie d'hériter de la belle épouse de cette victime pour l'épargner. Sa conduite en cette occasion, offensant l'humanité et la religion, fut en même temps un outrage fait à l'honneur et à la liberté des Arabes (2). Lorsque la nouvelle en parvint à Medinah, Ali et Omar opinèrent à faire lapider le coupable selon

(1) Ebn Valid.

(2) L'affaire se passa sous le khalyfat d'Abou Bekr, et non pas sous celui d'Omar, comme Ockley semble le croire.

la rigueur des lois. Les circonstances qui accompagnent son crime, dit Omar, le rendent plus exécrable que s'il avoit tué un Musulman. Omar voulut que pour le moins on le destituât. Mais Abou-Bekr considéroit Khaled comme un homme nécessaire, et il n'osa pas ce que son successeur fit quelque temps après. Omar ôte à Khaled le commandement d'une armée victorieuse, dont ce général est adoré. — Khaled venoit de prendre Damask quand il reçut la nouvelle de sa destitution. — Omar résidoit à Medinah, sans armée et sans gardes, vivant comme un pauvre particulier. Il soumet le vainqueur des Grecs à l'autorité d'un officier de seconde ligne, homme à la vérité très-respectable par ses vertus, mais nullement distingué par ses talens militaires, et le khalyfe est obéi. Il n'est donc pas toujours nécessaire d'être soldat pour commander aux armées, et il existe un caractère supérieur aux armes; car l'empereur des croyans ressembloit plutôt à un ermite qu'à un monarque. Quoiqu'il n'y ait aucun objet sous le soleil qui m'inspire autant d'aversion qu'Omar, dit Khaled, cependant puisque Abou-Bekr, dont je chéris la mémoire, l'a désigné pour son successeur, je me soumets à Dieu et au khalyfe ; et si celui-ci donnoit le comman-

dement de l'armée à un enfant, je lui obéirois également; du reste Abou-Obéidah, plus ancien Musulman que moi, mérite mon estime.

Abou-Obéidah étoit une de ces belles âmes qui naissent d'un souffle divin et que l'éducation ne crée pas, un de ces individus rares chez lesquels la raison se déploie dans sa plus grande pureté. Abou-Obéidah auroit fait honneur au siècle le plus policé et à la nation la plus éclairée du globe. Se réservant la direction politique des affaires, il laissa sagement à son prédécesseur la conduite des opérations militaires. Cet accord produisit le plus grand bien. Khaled continua à faire des prodiges de valeur, mais il perdit le pouvoir d'égorger impunément et d'abuser de la victoire. La modération et la raison d'Abou-Obéidah lui soumirent sans coup-férir, Balbec, Emessa, Alep, enfin toute la Syrie; jamais le fils de Valid n'auroit gagné les cœurs à l'islamisme.

Naturellement il est difficile qu'un nouveau gouvernement, introduit par la force des armes, se concilie l'affection des peuples. Celui des Sarrazins leur offroit des motifs de confiance et d'attachement, et ceux que nous avons indiqués plus haut ne sont pas les seuls.

Le vainqueur sarrazin se recommande par la

sagesse qu'il a de laisser subsister dans les pays conquis toutes les bonnes institutions que, par rapport à ses principes religieux, il n'est pas obligé de changer (1). En conséquence, le passage d'un ordre de choses à l'autre s'effectue avec le moins de trouble et le plus de ménagement possible. Mais aux abus d'un gouvernement vicieux succèdent les soins actifs, l'équité, la douceur d'une administration probe qui associe l'affabilité d'un père à la juste fermeté du prince (2).

Il est des gouvernemens minutieux qui prétendent n'abandonner rien à ses propres lois; et par l'effet de leur police réglementaire, l'esprit de toute une nation se rétrécit comme le leur. Ce pédantisme monastique, incompatible avec la grandeur d'âme et la supériorité du coup d'œil, est étranger aux Sarrazins, qui laissent à leurs sujets la plus grande latitude d'activité particulière.

Leurs lois équitables, simples, précises, commandent une obéissance facile à obtenir; et si

(1) Makrisi, Traité des Monnoies, traduit par M. Silvestre de Sacy, p. 35.

(2) Ex. l'Egypte sous Amrou-Aaz, la Syrie sous Moaviah, la Perse sous Ziad, du temps d'Ali.

le dispositif qui fixe les droits de succession est un des plus importans pour la paix intérieure et le bien-être de la société, les Sarrazins ont le mérite d'avoir, dans cette partie si essentielle du code civil, surpassé toutes les législations anciennes. L'égalité des partages, qu'ils admettent à une très-légère nuance près, tend à multiplier le nombre des propriétaires et à fonder la prospérité de l'Etat sur la plus solide base possible.

Le régime du moyen âge de l'Europe, ce régime funeste qui fausse le droit de propriété en le morcelant, et qui attache au travail une marque de sujétion et d'infamie, nous l'avons déjà observé, est inconnu aux Sarrazins. Les pays où ils s'établissent restent exempts du code féodal (1) ou en sont débarrassés. N'admettant non plus ni priviléges, ni castes, leur législation produit partout le double effet d'affranchir le sol et d'assurer aux individus une parfaite égalité des droits. Il en naît dans l'âme des Musulmans un sentiment de dignité riche en

(1) Le système féodal n'a jamais pénétré en Corse, et seulement après l'expulsion des Maures il s'est introduit en Sardaigne, en Sicile et dans l'Italie inférieure.

conséquences morales et politiques; tout individu pouvant, sans déroger à l'honneur, se livrer à son industrie particulière, ou selon ses talens, sans être rebuté par aucun préjugé, parcourir la carrière des emplois publics, les Sarrazins se trouvent dans cette situation heureuse où il dépérit le moins de facultés utiles. C'est pourquoi ils produisent rapidement des hommes habiles dans tous les genres. Comment leurs établissemens ne prospéreroient-ils pas?

Une autre cause de bien-être pour les sujets des khalyfes se découvre dans leur système de finances qui ne souffre pas d'arbitraire et qui surprend par la modicité des impositions, suite immédiate de l'économie et de la frugalité, qui permettent aux Sarrazins d'exécuter à peu de frais les plus grandes entreprises. Ceci nous conduit à l'examen de leurs mœurs.

Un heureux mélange de simplicité et d'énergie, de désintéressement et de bonne foi, de modestie et de bravoure, de piété et d'amour pour la chose publique, fait le charme de ces mœurs. La médiocrité des besoins donnoit de l'indépendance personnelle, la sobriété garantissoit contre les écarts des passions, la sainteté du serment et le respect pour les droits et la

propriété de chacun mettoient tout le monde à l'abri de l'oppression et de la misère. Telle étoit la crainte de jouir d'un bien mal acquis que de grands personnages ne vouloient devoir leur subsistance qu'au travail de leurs mains. Le simulacre de cette délicatesse passa aux Abassides qui, entourés de la pompe d'une cour orientale, faisoient des paniers et des nattes que leurs courtisans s'empressoient d'acheter au poids de l'or. L'horreur pour l'injustice, le mépris des choses de ce monde, l'ardeur pour la propagation de la foi, un maintien grave, une conduite franche et loyale, forment les traits caractéristiques de la première époque de l'islamisme qui, à quelques anomalies près, s'étend même au-delà de l'usurpation des Ommiyades. La conscience qu'il n'y avoit de maître que Dieu rendoit les âmes fortes et fières en les remplissant en même temps de résignation pour les décrets du ciel. Les khalyfes prêchoient d'exemple, et plus leur position étoit éminente, plus ils devoient influer sur l'esprit du temps. Il est inutile de rappeler les cinq drachmes par jour qu'Abou Bekr s'étoit alloués sur le trésor public, ni Omar dormant sur les degrés du temple parmi les pauvres, ni la poignée de dattes d'Ali; ces traits

et bien d'autres semblables sont assez connus. Ils peuvent paroître méprisables dans un siècle accoutumé à d'autres vues, mais ils sont sublimes par la grandeur des sentimens qui s'allioit à cette abnégation et à cette sainte humilité. L'empereur des Musulmans, maître de toute l'Arabie, de l'Egypte, d'une partie de la Nubie et des côtes d'Afrique, régnant sur la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak, et nombre d'autres provinces de la Perse, vient une nuit trouver Abd-ur-rhaman pour aller faire avec lui la garde de Medinah, afin que la paix de quelques étrangers, arrivant avec des marchandises, ne soit pas troublée; et c'est ce même Omar qui, dans une autre occasion, avec une noble fierté, s'écrie : Moi, jadis pauvre berger, gardant les troupeaux de mon père, je ne reconnois aujourd'hui rien au-dessus de moi que le maître des cieux; ce même Omar qui, ayant entendu les plaintes d'un Juif contre un gouverneur de province, traça sur une brique grasse qui lui tomba sous la main : Faites cesser les plaintes qu'on me fait de vous ou quittez votre gouvernement.

C'est avec cette simplicité mâle et agreste que les Sarrazins triomphèrent des peuples et

des rois. Mais la vertu arabe devoit périr par la grandeur même de ses effets. Le poids des conquêtes l'écrase.

Les profusions d'Othman excitèrent encore la clameur publique. Ali, s'il avoit pu régner en paix, auroit, par sa fermeté et par l'ascendant de son exemple, prolongé l'empire des anciennes mœurs. Elles furent frappées d'une dépravation subite, renversant les obstacles comme un fleuve gonflé par les averses de la zone torride. Moaviah apparoît pour distribuer les richesses que les conquérans avoient accumulées et dont ils convoitoient la jouissance, mais que par un reste de honte ils n'osoient pas s'adjuger eux seuls. Dès-lors le régime populaire, qui n'avoit d'autre base que la simplicité patriarchale, s'évanouit avec elle pour ne plus reparoître chez aucun peuple musulman (1). Mais la jurisprudence et les usages qui dépendent du koran ont survécu à la chute du gouvernement électif, et quelque chose de

---

(1) Les républiques fondées par Barberousse sur les côtes d'Afrique ne connoissent que le despotisme militaire. Les Musulmans nomades ont conservé le gouvernement de famille.

ces passions républicaines qui donnent de la grandeur aux petits Etats et un excès de force aux grands s'est conservé dans la nation ainsi que dans les armées jusques sous l'empire des usurpateurs.

CHAPITRE V.

Parallèle entre les Ommiyades et les Abbassides.

L'HISTOIRE est remplie de la longue résistance que les Ommiyades, ces chefs des Koréichites, opposèrent à la mission de Mohammed qui, après vingt ans de lutte, devenu maître de leur sort, ne s'occupe qu'à les captiver par sa clémence.

Sa conduite provenoit de plus d'un motif. L'intérêt lui conseilloit d'être indulgent, mais on n'est jamais si bien conseillé en politique que lorsqu'on a quelque raison généreuse dans le cœur ; c'est elle qui donne à l'esprit l'indépendance qu'il faut pour voir juste. Si Mohammed avoit sévi contre les Koréichites, de nouveaux obstacles se seroient élevés contre sa doctrine. Il se trouva à leur égard dans une de ces situations délicates où le besoin du moment commande de risquer le salut futur. Ajoutons que les prejugés de naissance, pré-

jugés dont peut-être on ne se défait jamais, sont entrés dans les ménagemens de Mohammed envers les Koréichites. Aux yeux d'un Koréich, les hommes de la tribu dont il fait partie étoient d'une caste supérieure. Du vivant de Mohammed son autorité suffisoit pour maintenir tout dans l'obéissance; mais après la mort du prophète, les suites fatales du mélange des partis ne tardèrent pas à paroître.

Etrangère aux sentimens des émigrés et des auxiliaires que la foi seule avoit déterminés à partager la fortune de Mohammed, la noblesse de Mekka, arrivant après le succès, ne dut s'attacher à l'islamisme que par intérêt. Plus instruits d'ailleurs et plus d'accord entre eux que les autres Arabes, les Koréichites s'introduisirent aisément dans les emplois. Abousofian avoit eu l'esprit d'en préparer la voie en donnant son fils Mohaviah pour secrétaire à Mohammed. Abusée par sa confiance, la foule des vrais croyans n'étoit ni assez entreprenante, ni assez éclairée pour leur disputer le pas. Ainsi, il leur devint à tous égards facile d'avoir des missions importantes et le moyen de disposer de l'avenir. Le gouvernement sage et ferme d'Omar, de tous les khalyfes celui qui a montré le plus de capacité sut contenir leur ambition

dans de justes bornes. La nomination d'Othman fut en partie l'ouvrage de leurs intrigues. S'étant dégoûtés de ce monarque, ils lui suscitèrent des ennemis, et si le cadre de notre mémoire admettoit le détail des dissensions civiles, nous verrions à Koufa, à Basra et en Egypte des orateurs prêchant la révolte contre un prince indulgent et foible, et à leur signal des troupes de jeunes gens traverser sans obstacle le vaste empire des khalyfes, apporter l'anarchie à Medinah, et finir par renverser le vieillard de son trône. Les suites de cet événement ne répondant pas au voeu des ambitieux qui l'ont provoqué, la guerre civile s'allume de toutes parts contre le successeur légitime (1).

Les annales du monde présentent un seul spectacle qui, en grandeur et en intérêt, l'emporte sur celui qui maintenant se découvre sur le théâtre de l'Asie et dans les plaines de Basra et de Saféin ; elles ne mettent pas en scène de personnage plus pur, plus éleve, plus magnanime qu'Ali, ni de bravoure plus gigantesque, ni d'infortune plus désastreuse que la

(1) Eutych., t. II, p. 340.

sienne. Aux prises avec des factions qu'épouvante son austère vertu, mais fort de ses succès, de son plein droit, de l'opinion publique et de ses armées, il terrasse les unes, il pousse au désespoir la plus redoutable de toutes; il est vainqueur quand sur le champ de bataille l'artifice de la politique le dépouille du prix de sa victoire pour asseoir Moaviah dans la chaire de Mohammed.

L'Ommiyade, après avoir usurpé l'empire, se montre un excellent chef d'état; mais son frère adoptif fait planer la sombre terreur sur l'Orient. Associé au pouvoir souverain, Ziad s'opposa tant qu'il vécut au projet qu'affectionnoit Moaviah de transmettre le khalyfat à Jazid, son aîné. L'avénement de ce prince est pour les Sarrazins une des époques les plus fécondes en calamités. Les mœurs trop libres de Jazid, d'ailleurs clément et affable, effarouchent la religion des Musulmans. Les Irakiens sont jaloux de voir la Syrie devenir le siége de l'empire; Medinah et Mekka se voient à regret réduites au simple rôle de villes saintes; d'après la convention de Koufa, les Alides doivent à la mort de Moaviah rentrer dans leurs droits; ainsi la légitimité même du titre en vertu duquel Jazid succède à son père est contestée.

Toutes

Toutes ces causes réunies donnent lieu à des secousses également violentes et prolongées.

Hoséin (1), la première et la plus grande victime de ces nouvelles dissensions, tombe à Kerbélâ avec presque tous les rejetons mâles de sa famille.

Ce massacre des Alides fournit à cinq ou six partis des prétextes apparens pour déchirer en sens divers l'Irak, la Perse, le Khorasan, l'Arabie, l'Egypte. Le fils de Zobéir seul profite de ces mouvemens. Il s'établit maître de tous les pays qui, la Syrie exceptée, composent la monarchie musulmane et se maintient pendant neuf ans le souverain de ces royaumes. S'il avoit su tirer parti de la mort prématurée de Jazid, de l'abdication du jeune Mohaviah II, et d'un interrègne de cent dix-sept jours, la dynastie des Ommiyades n'auroit pas prolongé son existence au-delà de l'année 64 de l'hégire, et Hedjadj, le général d'Abdolmalek, ne se seroit pas rendu fameux par l'excès de ses cruautés (2).

Il est facile de concevoir quel a dû être l'état des provinces pendant et après ces troubles.

---

(1) Hhocéin.

(2) Not. et extr., par M. Silvestre de Sacy, t. II, p. 142, 43, 44.

Elles furent d'abord ravagées par la guerre et maltraitées ensuite pour avoir pris les couleurs de tel ou tel parti. On les livre à des généraux habitués au pillage, sûrs de leur crédit et de leur impunité.

Abdolmalek, surnageant aux guerres civiles, lègue à ses enfans une puissance moins contestée que celle dont il hérita de Mervan son père. Des conquêtes brillantes relèvent les règnes de Valid (1) et de Soliman. Sous Hecham, le gouvernement paroît avoir plus de stabilité. Sa consistance n'est pourtant qu'illusoire; les Ommiyades n'en ont point dans l'opinion. A peine les regarde-t-on comme des Musulmans, eux jadis les derniers à se convertir; et de semblables hérétiques profanent la royauté sacerdotale, cet apanage de la famille de Mohammed! Hors la Syrie leur séjour, et l'Espagne conquise sous leurs auspices, un sentiment universel maudissoit l'existence de la dynastie des Ommiyades, comme contraire au salut des vrais croyans. Les malheurs d'Ali, un nombre infini de proscriptions sanglantes crioient vengeance contre le trône de Damask, et l'intérêt qu'inspire

(1) El Ouâlyd.

la maison de Hachem, lorsqu'il ne lance pas les flammes de la discorde, couve sous des cendres fumantes; à chaque instant le souffle des factions pourroit incendier l'Empire.

Les Ommiyades n'ignoroient pas le danger de leur position, et quelques-uns d'entre eux désirant réparer les torts de leur race, non-seulement abolirent l'usage d'excommunier la memoire du fils d'Aboutaleb, mais tâchèrent d'adoucir le sort de ses descendans. Omar-Abdolaziz (1) parut disposé à nommer son successeur un prince de la famille d'Ali. Ce projet tomba avec lui sous le coup perfide de ses parens, qui sacrifièrent le plus vertueux des Ommiyades à la crainte de se voir victimes du réveil des peuples; mais ce spectre menaçant qui les épouvante et qui les pousse au crime tient plus souvent leurs passions en bride. Un autre motif de circonspection pour les Ommiyades se trouve dans leurs principaux partisans, leurs soutiens, leurs géneraux, leurs ministres, tous hommes nourris dans l'indépendance et la fierté du désert (2), connoissant parfaitement leur puis-

(1) Abdoùl-a'-zyz.

(2) Abou Bahr d'hahhak ben Cais surnommé Ahnaf, dit au khalyfe Moaviah : « Nos épées sont dans

sance et leur grandeur, et se regardant comme les compagnons d'armes et les égaux de leurs chefs (1). Les premiers Ommiyades aussi, élevés au milieu de la simplicité des mœurs arabes, conservoient des habitudes républicaines. Ces causes réunies modèrent leur despotisme. Violens contre les ennemis de leur ambition, ils sont d'ailleurs affables avec leurs sujets, modestes dans leur conduite, réservés dans leurs dépenses, fidèles observateurs de leurs engagemens et reconnoissans envers leurs amis. A l'époque surtout où la contrerévolution les renversa, il n'y eut de leur part ni excès, ni foiblesse qui les eussent condamnés à périr; mais rien n'avoit pu porter remède à l'opposition tantôt publique, tantôt cachée, toujours ar-

» nos fourreaux, nos haines sont dans nos cœurs; si tu » l'avances d'un pas vers la guerre, nous en ferons » deux ». La sœur du khalyfe ayant entendu ce propos, exprime son étonnement sur ce que le khalyfe souffre une pareille audace. Le khalyfe lui répond : « Cet » homme, s'il se met en colere, trouvera cent mille » Teminites qui feront comme lui, sans s'informer » pourquoi il est en colère ». Meidan. prov. ar. ver. et not. Schultens, p. 192

(1) Expr. de Timur. V. ses instructions, publiées par M. Langlès.

dente à les détruire. Cette opposition profita des troubles domestiques qui avoient précédé le règne de Mervan (1) pour écraser les enfans d'Ommiyah (de tout le poids d'une haine exaspérée par quatre-vingt-dix ans de contrainte) dans le moment où un prince fort de moyens, prudent, brave, sachant gouverner et à tous égards digne du sceptre, occupoit le trône de Moaviah, tant il est difficile d'échapper aux suites et à la vengeance d'un implacable souvenir public !

Tout conspira en faveur des Abbassides, qui ne firent proprement que céder à l'étoile qui s'étoit levée pour eux. La disposition profonde des esprits, la grandeur de l'Empire difficile à surveiller, un moment de relâche de la part du gouvernement, et le jeune homme (Abou-Moslem) qui avoit décidé dans son génie que les Ommiyades avoient assez régné, voilà ce qui fait la fortune des enfans d'Abbas.

Appelés à la souveraineté par le vœu unanime des nations, se regardant et étant regardés

(1) Merwan (Meroùân) eut le surnom de l'âne de l'île (l'âne de la Mesopotamie), un proverbe oriental disant : « L'âne de guerre ne sait pas fuir ».

comme les empereurs légitimes des Musulmans, les Abbassides eurent dès leur début une existence plus solide que la dynastie précédente ; ils eurent aussi moins de ménagemens à garder avec leurs sujets. La génération qui les entoure est façonnée à l'obéissance, et leurs propres idées sont puisées dans l'exemple du pouvoir absolu. Une seule considération pourroit les intimider, celle des Alides; ils ont des titres et des forces à opposer à ces rivaux. Aucun obstacle n'arrête donc le développement de leur puissance; mais si la vigueur de leur gouvernement fait du bien à l'Empire, le despotisme leur devient souvent funeste à eux-mêmes.

Abou Djaafar Mansour (1) fut le créateur du système politique des Abbassides. Son immense monarchie se composoit de vastes provinces où les préfets disposoient de la force militaire et des finances ; ils appliquoient le produit des impositions immédiatement aux besoins locaux, et n'en envoyoient que le surcroît aux khalyfes. Cet arrangement pouvoit porter ombrage à l'autorité centrale ; mais il étoit trop favorable aux administrés pour qu'on eût osé y toucher.

---

(1) Abou Dja'far âl Manssoûr.

Mansour jugea qu'il falloit fréquemment changer de gouverneurs pour les empêcher de se rendre indépendans. Un autre de ses principes fut d'écarter les familles distinguées du maniement des affaires. « Vous ferez bien, dit-il » à son fils Mohdi, de vous entourer d'affran- » chis et d'en multiplier le nombre; ces gens-là » vous seront dévoués, tandis que vous ne » pourrez jamais compter sur l'attachement » d'une noblesse qui a une existence indépen- » dante de la vôtre (1) ». La plus dangereuse de ses maximes, trop rigoureusement suivie par ses successeurs, fut celle de se jouer de la foi donnée, et de perdre, sans égard pour d'anciens services, tout homme dont la grandeur devenoit suspecte. Abdallah, le vainqueur de Mervan, le destructeur des Ommiyades, est le premier immolé à cette pernicieuse maxime; peu de temps après on lui sacrifie une autre victime, l'auteur de la vocation des Abbassides, Abou-Moslem (2), semblable à ces météores

(1) *Abulfaradsch Gschte der Dyn. von Bauer.*, *Th. II.*, *S.* 209.

(2) On n'a jamais bien connu l'origine de cet homme extraordinaire qui, à l'âge de dix-neuf ans, montra

soudains qui arrivent on ne sait d'où, surprennent, épouvantent les mortels, et disparoissent après un moment d'éclat.

La dynastie des Abbassides compte une longue succession de princes comparés à juste titre aux Antonins et aux Médicis; mais leurs plus beaux règnes ne sont pas exempts de taches sanglantes. Jetons le voile sur ces déplorables coups d'État en faveur de la situation des peuples, qui, pendant la brillante époque de cette dynastie, paroît généralement heureuse. A mesure que la ferveur du prosélytisme se calme chez les Sarrazins, la civilisation fait des progrès parmi eux; les guerres extérieures n'ont plus rien de particulier; mais les khalyfes se font respecter de leurs voisins, et ils savent dans l'interieur réprimer les troubles qu'excite de temps à autre le fanatisme de quelque visionnaire ou l'ambition des prétendans au trône. Une administration active et libérale veille à la justice et aux finances; les impôts se dépensent en entreprises grandes et utiles. La fondation de Bagdàd est un monument supérieur aux pyramides. D'autres cités s'élèvent; on construit des

---

toute l'audace, la ruse et la profondeur qu'il faut pour consommer un vaste bouleversement.

routes, des caravanserais (1), des marchés, des canaux, des fontaines; on creuse des puits; on forme nombre d'établissemens d'instruction et de bienfaisance; le gouvernement excite et protége l'étude des lettres, le commerce et tous les arts de la paix. Il nous tarde d'exposer le tableau de ces temps fortunés en traitant des lettres et du commerce.

---

(1) Kàravâuseràÿ.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Epoque des Abbassides.

CHAPITRE PREMIER.

De la litterature des Sarrazins, de leur jurisprudence et de leurs connoissances en général.

Dans les temps antérieurs à Mohammed on ne trouve que peu d'instruction parmi les Arabes, et nulle envie de profiter du voisinage des lettres grecques. Les écoles de Damask, de Djondisapour (1) et d'Alexandrie, ce riche entrepôt du

---

(1) Gschondi, Gohondi-Saburi v. *Reiskii et Fabri opusc. medica ex monumentis Arab.*, p. 17. Abulfar., hist. dyn., page 82, dit : *Aurelianus Cesar pacem iniit cum Sapore, Persarum rege, eique filiam suam nuptum dedit, cui extruxit Sapores in Perside urbem Byzantio similem quam Jondisabur appellavit. Misit autem Aurelianus qui inservirent filiae suae medicos graecos quosdam atque illi medicinam hippocraticam in Oriente docuerunt.* Voyez sur ce passage *Geschichte der Arzneikunde*, von Sprengel, *Th. II*, *S.* 253, 54.

savoir ancien, leur avoient bien accidentellement communiqué quelques notions de philosophie, mais très-altérées dans le passage ; et il n'est pas à présumer que l'émigration des Platoniciens d'Athènes qui cherchèrent asyle auprès du Khosrou Parviz, ait réagi sur l'Arabie d'une manière plus décidée, quoiqu'il subsistât des relations fréquentes entre la Perse et les Sarrazins.

Il n'y avoit peut-être alors parmi ces derniers qu'un seul homme en état d'apprécier le mérite des lettres grecques, c'étoit Al Hareth Ebn Kald, médecin célèbre par des connoissances inutiles à ses compatriotes : leur sobriété pastorale réduisant l'art de guérir à un petit nombre de préceptes (1).

L'observation du ciel, celle du lever et du coucher des étoiles (2) et de leurs oppositions étoient d'une plus haute importance pour des peuplades, la plupart errantes dans le désert,

---

(1) Hareth avoit pratiqué la médecine en Perse, Hist. dyn., p. 99. D'après une observation de M. le docteur Swediaur, les Arabes sont sujets aux maladies inflammatoires, soit à cause du climat, soit par ce qu'ils mangent peu de légumes.

(2) Spec. hist. arab., p. 163.

sans boussole pour diriger leur route, et sans aucun secours mécanique pour calculer le temps. L'astronomie leur fournissoit en outre, du moins se l'imaginoient-ils, le moyen de pressèntir les vents, les pluies et autres changemens de l'atmosphère.

Des recherches sur l'histoire des tribus arabes (1) intéressoient leur amour-propre; mais ils s'attachoient par excellence à l'étude de leur langue où il s'agissoit d'acquérir une grande fécondité d'èxpressions, étude qui comprenoit celle de toute la littérature nationale brillante de proverbes (2) et qui enseignoit aussi les règles et les modèles de l'éloquence et surtout de l'art des vers. La poésie leur servoit de répertoire universel. Ils y puisoient les principes de morale, les maximes de politique et la jurisprudence dont ils avoient besoin. Elle présidoit tour à tour à leurs plaisirs et à leurs affaires; elle étoit de leurs visites de cérémo-

(1) Eichhorn, *de antiquiss. historicis Arabum monumentis*, p. 9-13.

(2) La vivacité du génie arabe en a produit sans nombre et de très-heureux. On lit dans Meidan, par Schultens, pages 83 — 97, le récit d'un conseil d'état tenu en proverbes.

nie (1) ; se mêloit de leurs plaidoiries ; partageoit le triomphe du vainqueur dans les batailles ; et ne cessa pas d'être en honneur, même après que l'impulsion religieuse et guerrière, donnée par Mohammed les eut détournés pour long-temps de la culture des talens d'imagination. « Apprenez la poésie à vos enfans, dit le prophète ; elle ouvre l'esprit, elle embellit la sagesse, elle rend héréditaires les vertus héroïques (2) ». En même temps il prononça ses anathèmes contre les vaines sciences des Chaldéens.

Les Arabes ne s'appliquoient que trop sérieusement à l'astrologie judiciaire et à l'interprétation des songes (3).

Quant aux arts d'industrie, une vie nomade, la pauvreté naturelle du sol de l'Arabie, compensée par la modicité des besoins de ses habitans, ne permettent pas de leur supposer une éclatante richesse d'inventions usuelles. Lors donc que pauvres, ignorans et fanatiques, ils

---

(1) *Anc. rel.*, p. 391, 392.

(2) *Encyklopaedische Uebersicht der Wissenschaften des Orients* (M. de Hammer). *Leipzig* 1804 *Th. I*, *S.* 32.

(3) Lakemacher, *de fatis studiorum apud Arabes diss.* Prosper Alpin., *P. I*, p. 87.

s'élancent de leur berceau, on s'attend à les voir dévaster le globe comme cet ouragan du désert qui brûle les champs cultivés (1). Bientôt on sent se dissiper cette alarme. En moins d'un siècle, la barbarie s'enfuit devant eux; partout où ils portent leurs pas, ils protégent les lettres et rappellent la civilisation dans des contrées d'où les incursions des peuples germaniques l'avoient bannie. Mais les lumières qui à cette époque semblent jaillir de l'Arabie ne sont au juste, si l'on excepte différentes découvertes indiennes et chinoises ramassées dans le Mavaralnahr (2), que les derniers rayons du génie de la Grèce recueillis dans un nouveau foyer.

Quoique sur son déclin, le jour des lettres éclairoit encore assez la Syrie et l'Egypte lorsque les Sarrazins s'emparèrent de ces provinces bizantines, et la décadence des arts mécaniques n'y avoit suivi que de loin celle des beaux-arts.

Le conquérant dédaigna d'abord les connoissances qui lui tombèrent en partage, et ce mé-

---

(1) [illegible] *num, Smoum. Particula operis cosmographici Ibn el Vardi, arabice et latine, Lundæ*, p. 11.

(2) Mâ-ouâr-âl-nahâr (Transoxane).

pris des lettres étrangères et profanes n'avoit pas pour unique source la fierté nationale et l'ignorance des Sarrazins ; il provenoit en partie de ce sentiment de vanité propre à tout novateur qui se croit des lumières supérieures. Un autre motif de dédain pour le savoir des Grecs, c'étoit leurs défaites. Aux préventions se joignoit un obstacle physique : la langue grecque paroissoit dure et barbare aux organes des Sarrazins accoutumés à d'autres sons et à des articulations bien différentes (1) ; il n'y avoit donc pas d'espoir qu'ils apprissent le grec.

Cependant il importoit aux vaincus de se faire valoir auprès de leurs maîtres. Des sujets chrétiens et juifs, la plupart Syriens, entreprennent, peu de temps après la conquête de l'Egypte, d'inspirer aux Sarrazins le goût des connoissances grecques par des traductions

(1) De la manière dont ils estropient les noms grecs, ceux-ci deviennent souvent tout à fait méconnoissables; ils disent *Absiclaous* pour Hypsicles, *Aristhou* pour Aristoteles, qu'en France on appelle Aristote; *I[illegible]ton* pour Platon, *Abrachis* pour Hipparque. La traduction de l'Almageste faite sur l'arabe par Lichtenstein, publiée en 1515, a conservé plusieurs de ces mutilations.

faites

faites en syriaque et du syriaque en arabe (1). Ces versions très-imparfaites trouvent peu d'accueil. Le zèle des interprètes ne s'en refroidit pas, et avant la fin du premier siècle de l'hégire la littérature arabe possède déjà un bon nombre d'ouvrages dont les traductions devenoient d'autant plus précieuses que l'usage de la langue grecque devoit peu à peu diminuer par l'effet d'une ordonnance de Valid, portant que les registres publics, ainsi que tous les actes notariés, au lieu d'être tenus en grec, en kopte et en persan, seroient tenus en arabe (2).

Deux circonstances, l'une et l'autre due à la dévotion des Musulmans, promettoient aux lettres un meilleur avenir. L'art de tracer des caractères venoit d'être perfectionné par Mor-Amr qui passe pour avoir inventé l'écriture arabe, tandis que selon toutes les probabilités il est l'auteur d'une nouvelle méthode d'écrire moins pénible que celles qui existoient avant lui (3). Sa découverte avoit récemment précédé

(1) Brucker, hist. phil. cr., t. III. Kurt Sprengel *historia rei herbariae* (1807), t. I, p. 230.

(2) Abulfar., hist. dynast., p. 129.

(3) Des inscriptions trouvées dans les ruines de quel-

la naissance de l'Islamisme, et l'usage qu'on en faisoit étoit resserré dans des limites si étroites que, lorsque le Koran parut, il ne se trouva pas dans tout le Yémen un seul individu en état de copier ou de lire cet ouvrage. La nécessité de connoître et d'étudier le livre des révélations rendit en peu d'années l'art de lire et d'écrire très-commun parmi les Arabes. Souvent où il s'élevoit une mosquée, on fondoit aussi une école. Ces écoles n'étoient destinées qu'à l'enseignement du Koran, comme nous en avons qui n'ont pour but que l'instruction théologique. Mais on sait ce qu'il arrive quelquefois à de pareils établissemens, ils inspirent le goût des connoissances générales, souvent il s'y fait de bonnes études, et c'est l'autre circonstance dont j'ai voulu parler.

---

ques vieux châteaux dans le Hadramaut (près la ville d'Aden, par Abd-ur-rhaman, gouverneur du Yémen, sous Moaviah, vers l'an 50 de l'hégire attestent, ainsi que différens traits d'anciens auteurs où il est question d'écriture, que cet art a dû être très-ancien. M. de Murr dans le troisième volume de sa traduction de [illegible]donne a fait, pages 10, 11, des observations intéressantes concernant l'histoire des caractères arabes. On peut consulter également Langles, Voyage d'Abdoul Kérym, p. 125.

Les résultats utiles que ces deux circonstances devoient amener ne pouvoient pas devenir sensibles à l'instant, et les Sarrazins, quoique placés très-avantageusement pour s'instruire, ayant l'Egypte et la Syrie d'un côté, l'Inde et la Chine de l'autre et au centre la Perse, restent, à quelques exceptions près, étrangers aux connoissances savantes de leurs voisins et de leurs sujets, pendant tout le regne des khalyfes rachedis et des Ommiyades, princes occupés à étendre la religion et leur empire, ou absorbés dans des guerres civiles. Mais quand le gouvernement devient plus stable et plus pacifique, sous la maison de Hachem, les Arabes rassasiés d'exploits militaires, et « libres alors, dit Bailly, de se considérer eux-mêmes, s'apperçoivent de leur ignorance, et ils sentent qu'il peut manquer quelque chose aux maîtres de la terre ». Dès lors on les voit porter à l'étude des lettres toute l'activité d'esprit que le siècle précédent plein d'agitations avoit fait naître.

Il est impossible de traiter de la littérature arabe sans rappeler d'abord la gloire des Barmekides. Cette famille, d'origine persane, également célèbre par la longue faveur dont elle a joui auprès des khalyfes, et par l'horrible

catastrophe qui la fit périr, a brillé près d'un siècle entier. Leur bonté, leur innocence et leurs malheurs les ont rendus chers aux âmes sensibles; mais ils marquent dans l'histoire pour avoir attaché leur nom au siècle qui les a vu fleurir, d'abord comme précurseurs des Abbassides, ensuite comme ministres de la protection accordée aux lumières chez les Sarrazins.

Ayant remarqué le goût de ses sujets pour les lettres, le premier des Khalyfes qui prit à cœur de seconder un mouvement dont il pouvoit concevoir les plus belles espérances pour la tranquillité de son regne, fut le deuxieme des Abbassides, le meme Abou Djaafar Mansour dont il a éte question plus haut, et que son inclination particuliere y détermina aussi bien que la raison d'Etat. Dans une longue retraite les Abbassides avoient appris à connoître le charme de l'etude des lettres; Mansour cultivoit les sciences philosophiques, et de preference l'astronomie. Les ouvrages qu'alors on traduisit du grec concernent la philosophie, les mathematiques, l'astronomie, la médecine. On traduisit aussi quelques chants d'Homère (1).

---

(1) Théophile d'E[illegible], un Maronite, traduisit

Comment auroient-ils fait fortune? La poésie et l'histoire étrangères ne furent jamais du goût des Sarrazins.

La mythologie de l'Olympe, incompatible avec leurs sentimens religieux, devoit les éloigner de la lecture des poetes grecs (1); car ils avoient une telle horreur de l'idolâtrie qu'ils n'osoient pas même prononcer les noms des faux dieux.

L'histoire étrangère ne pouvoit pas davantage leur convenir. Ils etoient devenus indifférens même sur la leur. Les anciens faits d'armes de leurs tribus, ces exploits chevaleresques dont le merveilleux les enchantoit autrefois n'avoient plus d'attraits pour eux depuis qu'une nouvelle superstition faisoit regarder comme un temps de barbarie et d'ignorance les siècles qui avoient précédé la naissance de l'islamisme.

L'astronomie, au contraire, les intéressoit, et par elle-même, et comme auxiliaire de l'astrologie judiciaire (2); la dialectique comme fournis-

---

l'Iliade d'Homère en langue syriaque sous le règne de Mahadi vers l'an 770 de l'ere chretienne. Kehr, *monarchiae asiatico sarac. status*, p. 32.

(1) Observ. de M. Silvestre de Sacy.

(2) Les Orientaux sont encore aujourd'hui livrés

sant des armes pour toutes sortes d'escrime polémique, et l'augmentation du luxe leur rendit la médecine chaque jour plus nécessaire. C'est alors que les médecins juifs et chrétiens obtiennent de la vogue; on les recherche pour le traitement méthodique des maladies, et ils accumulent des richesses (1), soit en pratiquant l'art de guérir, soit en l'enseignant.

Déjà les lumières occupent un plus grand espace sous Mohdi, sous Hâdi; mais elles s'étendent bien davantage sous le regne de Hâroun, qui en favorise les progrès d'une manière encore plus prononcée que n'avoient fait ses prédécesseurs. Honorant les lettrés de toute sa confiance, il en fait sa société intime. Jamais il n'y eut à la cour d'aucun prince une pareille

aux astrologues. On peut voir là-dessus quelques anecdotes fort curieuses rapportées par Kæmpfer, *Amoen. exoticæ*, p. [illegible]—42.

(1) Mansour renvoya George, fils de Bachtichva, son médecin, avec un présent de dix mille pièces de monnoie d'or, et cette monnoie étoit à peu près de la valeur de l'écu d'or de France. Gabriel, son fils, reçut, pour la guérison d'une maîtresse de Hâroun, cinq cents mille drachmes d'argent, évaluées par Galland à 350,000 liv. de France. Suppl. à la Bibliothèque orientale d'Herbelot, p. 210.

affluence d'hommes à talens. Leur commerce étoit pour lui tellement nécessaire, que dans ses voyages ce fut toujours de savans qu'il composa sa suite (1).

Son attachement pour eux n'a été surpassé que par son fils, le septième des Abbassides, Abdollah - Mâmoun, celui de tous les khalyfes qui montra le plus de libéralité, et l'amour le plus éclairé des lettres. Avant d'occuper le trône et après y être monté, ce prince, toujours avide de connoissances, donne à ceux qui en ont, les encouragemens les plus flatteurs, les fréquente et assiste en personne aux cours publics des professeurs (2). « Sachant, dit Aboulfaradje, » que les savans sont ceux que Dieu a choisis » pour développer la raison de ses créatures, » et qui s'éloignent des choses que convoitent » les brutes, les Turcs et les Chinois (3) ».

(1) Asmai (Abou Said Abdolmalek, ben Koraib, surnommé Asmai), né en 122 de l'hégire, mort l'an 210, étoit le précepteur que Rachid (Hâroun-Arrachyd) avoit donné à ses fils, et il eut pour lui une si grande considération, qu'un jour il ordonna à un de ces princes de verser l'eau et de laver les pieds à Asmai.

(2) Mâmoun calcula lui-même des tables astronomiques.

(3) *Abulfaradsch Gscht. d. Dyn. von Bauer. Th. I S. 235.*

Du vivant de son père, chargé de l'administration du Khorasan où les lettres trouvoient un sol anciennement cultivé, Mâmoun y appelle une colonie de savans grecs, persans, koptes, caldéens, et les réunit en académie. Dans le choix des personnes qui composent cette académie, son esprit philosophique ne regarde pas aux différences religieuses, et quoique les vieux Musulmans s'en alarment, ses sentimens de tolérance le suivent sur le trône. Une loi de Mâmoun portoit que chaque fois qu'il y auroit dix chefs de famille, chrétiens, juifs ou mages (1), ils pourroient se constituer en eglise. Une autre de ses lois les déclaroit susceptibles d'exercer des fonctions publiques, et en abolissant les distinctions diffamantes que d'anciennes ordonnances leur imposoient, il affoiblit le plus possible les préjugés qui les repoussoient de la société des Musulmans. De ces innovations, infiniment justes en elles-mêmes, il naissoit des rapprochemens salutaires entre

(1) Kehr monarchie as. sar. stat., p. 17, 18. Sous Motawakkel, le sort des Chrétiens et des Juifs changea: on les soumit à une foule d'usages humilians; ils furent obligés de mettre au-dessus de leurs portes la figure du diable ou d'un cochon. Hist. patr. alex., p. 295, 296.

ceux qui devoient apprendre et ceux qui pouvoient enseigner; et après avoir ainsi levé les obstacles qui empêchoient la communication des lumières, le premier soin du jeune khalyfe est d'en assurer les progrès qui jusqu'alors ne dépendoient encore que du goût seul et de la munificence individuelle des monarques. Mâmoun sentit qu'une situation aussi précaire ne convenoit ni à la dignité des lettres, ni à l'intérêt public, et que l'instruction étant le vrai salut des peuples, il falloit la mettre à l'abri des événemens par des dotations permanentes, et en obligeant l'État d'en protéger l'avancement. En conséquence, on voit pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde un gouvernement religieux et despotique s'allier à la philosophie, préparer et partager ses triomphes.

Non content d'assigner des fonds pour acheter en Egypte, en Syrie et en Arménie tout ce qui pouvoit s'y trouver de manuscrits grecs, persans, caldéens, koptes, le khalyfe s'adressa aux empereurs de Byzance pour obtenir du consentement de ces princes les ouvrages qu'il étoit difficile de se procurer autrement (1). On pré-

(1) Co. . . . phyr. cont., p. 117, 118, cite la lettre

tend qu'un article relatif à cet objet fut inséré dans un traité de paix, fait avec Michael III. Mais il est sûr qu'un mouvement de jalousie ou de haine religieuse empêcha le gouvernement de Constantinople de seconder, autant qu'il auroit dû, les nobles vues de Mâmoun qui cherchoit également à attirer dans ses Etats des gens de lettres étrangers. Zonaras rapporte qu'un jeune Grec, prisonnier de guerre à Baghdâd, y donna lieu. Accompagnant son maître à une leçon de mathématiques, l'esclave demande la permission de rectifier quelques-unes des démonstrations des professeurs. On la lui accorde; il excite l'attention du khalyfe qui lui fait des questions et qui s'apperçoit par ses réponses qu'il reste encore de la supériorité aux Grecs, quoique, depuis l'époque de Philoponus et de Damascenus, les lettres eussent éprouvé une grande décadence dans tout l'empire Byzantin.

Pendant un siècle et demi, il ne s'y étoit trouvé personne pour combattre les ténèbres

---

de Mâmoun qui offre à Théophile la paix, l'alliance et une grande somme d'argent pour obtenir que Léon le philosophe lui soit envoyé pour peu de temps.

croissantes de l'ignorance. La raison ne se réveilla un peu que sous l'empereur Théophile et sous Bardas (le tuteur de Michael), qui encourageoit l'instruction. Parmi les gens de lettres qui se distinguèrent sous ces deux règnes, Léon le philosophe acquit le plus de réputation. Mâmoun lui écrivit pour l'engager à s'établir à Baghdâd. Les offres brillantes du monarque musulman ne séduisirent pas le philosophe, et la cour de Byzance le récompensa de son refus.. En attendant, beaucoup de ses disciples se rendirent dans les Etats du khalyfe pour enseigner la philosophie d'Aristote.

S'étant entouré de livres et de savans, Mâmoun forme deux commissions pour faire un choix d'ouvrages utiles, et pour en exécuter les traductions. Un médecin chrétien, de la Syrie, Jean Mesueh, surveille les versions grecques; Mahan, fils de Mesouach (1), préside à celles de la littérature persane.

---

(1) J'ai suivi Brucker; mais la ressemblance des noms de Mesueh et de Mesouah m'est suspecte. Abulfar., hist. dynast., page 163, ne cite Jean Mesueh que comme medecin, tandis qu'il donne à Jean Ebn Batrik la qualité d'interprète de Mâmoun. Il dit que ce savant étoit plus versé dans la philosophie que dans la médecine.

Le grand recueil astronomique de Claudius Ptolemée, connu sous le titre d'*Almugeste*, fut le premier ouvrage qui sortit en arabe de l'étude de la commission grecque. Une foule d'autres lui succédèrent; et si les recherches des savans se dirigeoient vers ce point, peut-être y trouveroit-on plus d'un auteur ancien dont nous regrettons la perte! Les livres d'Appollonius Pergaeus (1), rétablis à l'aide de la traduction qu'en avoient faite les Arabes, autorisent cette espérance. Et que sait-on si la même route ne conduiroit pas à quelques restes de littérature punique? Les citations d'auteurs latins et carthaginois qu'offre l'ouvrage d'Abu-Zacharia de Séville paroissent prouver que les translateurs arabes ne se sont pas renfermés uniquement dans les littératures persane et grecque (2).

---

(1) Appollonius Pergaeus sur les sections coniques, Eloge de Viviani, dans les éloges des académiciens, par Fontenelle, t. I, p. 32, 33, 34.

(2) Abu Zacharia Ebn al Awam s'est beaucoup servi d'un ouvrage d'Omar Aben Hajaj, intitulé *Al Mokna*, composé l'an 466 de l'hegire. *Banquieri* (*Discorso preliminar*, *p.* 6) dit de cet ouvrage : *De los autores cuyas maximas se citan in esta obra, unos son lati-*

Nous sommes redevables à ces savans d'une partie de nos progrès. Leurs veilles, dit Pokocke, ont essentiellement contribué à répandre parmi nous la connoissance des letres grecques; car jusqu'à la prise de Constantinople par Mahometh II, la plupart des auteurs grecs n'étoient lus en Europe que dans des versions latines, faites d'après l'arabe (1). Le reproche d'être imparfaites, et surtout très-inu-

---

nos como Varron, Columella, y Paladio: otros griegos como Democrito, Theodoro o Diodoro atico y Casiano-Baso escolastico: otros africanos y cartagineses como Annon, Leon el negro, y Anatolio, y algun otro persa como Sidagos el de Hispahan. Es verosimil que los libros de que se servió Aben Jatib Abu Omar Aben Hajaj para composition de su obra, como que son de autores de naciones e idiomas diferentes, estuviesen traducidos al arabe.

(1) On peut citer l'Almageste de Ptolemée traduit en une version arabe avant que le texte grec ait été publié. Wallis, dans l'edition grecque qu'il a donnée du traité d'Aristarque de Samos sur la distance de la terre et du soleil, convient d'avoir fait un grand usage de deux versions arabes. *Note de M. de Fortia d'Urban.* Le nombre d'auteurs à alleguer seroit très-grand. On reconnoît l'influence de la littérature arabe jusque dans la Somme de saint Thomas.

tiles depuis la reproduction des originaux, ne leur ôte rien de leur ancien mérite que nous ne pouvons rappeler qu'avec reconnoissance.

Faut-il qu'au plaisir qu'on éprouve en cette occasion, il se mêle un sentiment d'amertume, le souvenir de torts devenus irréparables. Ne reproduisons pas contre les Sarrazins l'accusation d'avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie. L'affirmation de ce fait, fondé sur les témoignages d'Abdallalif et d'Aboulfaradje (1), a été rejetée par Renaudot et par Gibbon. Un écrivain plus nouveau, très-versé dans les langues orientales (2), s'est élevé contre l'opinion de l'historien anglais. Il faudroit surtout être bien certain que la bibliothèque alexandrine n'eût pas été perdue, du moins en grande partie, avant

(1) Hist. dyn. p. 114.

(2) M. de Hammer. MM. Beck, de Villoison et de Sainte-Croix ont soutenu la même opinion que Renaudot expose Hist. patr. alex., p. 170. Voyez à ce sujet l'Examen critique des historiens d'Alexandre-le-Grand par M. de Sainte-Croix, p. 772 et 854. Une troisième opinion est celle que M. Langlès a développée. Voyage de Norden, t. III, p. 158, 167-74. V. également Sprengel, *Gscht. der Arzneik. Th.* 2, *S.* 25?.

l'invasion des Musulmans en Egypte. L'ancienne bibliothèque brûla dans la première guerre d'Alexandrie. Rétablie par Cléopâtre, elle fut transférée au temple de Sérapis, et l'on ignore s'il en est échappé quelque chose à la destruction de cet édifice (1), sous le patriarche Théophile. En présumant que les débris qui ont pu être sauvés fussent pour la plupart des ouvrages de théologie, on ne sera pas loin de la vérité. Dans leur fougue religieuse les Sarrazins auroient été bien capables d'anéantir ces restes-là; car, en général, ils ont détruit plus d'une collection littéraire (2).

Tout en reconnoissant l'origine divine du Pentateuque et de l'Evangile, ces bons Musulmans étoient persuadés, comme ils le sont peut-être encore, que Jésus a enlevé au ciel

(1) *Eunapius de vitis philosop. et sophist. (in vitâ AEsidii)*, p. 76-79. Le passage qui suit nous fait connoître le costume du fanatisme de ces temps : *Eâ tempestate quivis atram vestem indutus, quique in publico sordido habitu spectari non abnuebat, is tyrannicam obtinebat auctoritatem.*

(2) Ils se sont surtout rendus coupables de la destruction des livres écrits en langue pehlve.

le livre qui lui a été confié, et que ce qui en reste sur la terre se trouve renfermé dans le Koran. Ils avoient une opinion pareille relativement au Pentateuque. En conséquence, ils étoient portés à regarder comme falsifiés et comme apocryphes les livres des révélations juives et chrétiennes. Lorsqu'à la guerre ces livres leur tomboient sous la main, ils les abandonnoient aux flammes; et quoique les ouvrages de poésie, de mathématiques, de philosophie et de médecine ne fussent pas exposés aux mêmes préjugés, il n'est que trop avéré que ceux-ci ont souvent partagé la funeste destinée des autres. Il en périt beaucoup dans les premières incursions des Sarrazins en Afrique, l'Afrique proprement dite, et à mesure que les habitans de la Barbarie se convertirent, le zèle ardent de ces prosélytes acheva de detruire ce qui avoit survécu à la fureur de leurs aînés et aux ravages plus anciens des Vandales. Ce sont là de ces malheurs inséparables des grandes crises d'opinion qui jettent les hommes hors d'eux-mêmes et dans une sorte de délire. Mais que Mâmoun, après l'achèvement des traductions qu'il a ordonnées, fasse brûler les originaux, jugeant leur conservation inutile ou nuisible à la litterature arabe,

arabe, voilà le coup le moins attendu et le plus inexcusable qui ait frappé le génie de l'antiquite !

La lecture des traductions reçut tous les encouragemens possibles ; elle fut introduite dans les écoles, au grand scandale des zélateurs de la foi.

Pendant leurs entreprises guerrières et tant que l'esprit de propagande agite les Musulmans, ils n'ont pas le temps de s'occuper des disputes théologiques, et quoique le Koran contienne des preceptes d'une grande violence, on les trouve beaucoup moins intolerans que les Grecs ; mais aussitôt que leur religion devient sedentaire, ils se rapprochent de l'esprit de bigotterie et de persecution des Juifs et des Chretiens, à mesure qu'ils se familiarisent avec leurs spéculations.

Ali avoit voulu que la religion fût toujours d'accord avec la raison, et qu'elle s'appuyât de l'etude de la nature. Sa doctrine n'étoit pas réputée orthodoxe, et la secte des hanefites, la plus rigoriste de toutes, refusa toujours de transiger avec la raison. Elle soupçonnoit les lumières de corrompre la foi, et sur cette pre

K

somption elle jugeoit les philosophes dignes du carcan et des supplices (1).

Bascar (2), vieillard aveugle, est condamné à mort pour avoir dit : « Je ne crois que les choses que mes sens me font appercevoir ou qu'un autre a apperçu par ses sens ; et on ne voit pas quelle impiété il y a dans ce propos d'un autre qui demande : est-ce que le soleil vous éclaire davantage parce que vous êtes Musulmans plutôt que Juifs ou Chrétiens » ? Chalmagan, Housséin éprouvent le même sort que Bascar, et sans qu'il existe à Baghdàd un tribunal d'inquisition, on y voit des exécutions pour fait d'irréligion, ordonnées par des empereurs théologiens, et par le sanhédrin des docteurs musulmans.

L'accusation banale étoit le zendikisme qui, né dans le Khorasan, n'offroit d'abord qu'un amalgame d'idées mages et islamites. Dans la suite le nom de Zendick équivalut à celui d'Athée. Mansour s'en sert pour rendre odieuse

(1) Sp. hist. ar., p. 197.

(2) Abulf. ann., t. II, p. 51. Dict. d'Herbelot, art. Hallage.

la mémoire d'Abou-Moslem. On en vouloit beaucoup à cette secte. Hâdi fait supplicier une foule de Zenadaks pour s'être moqués de la superstition des pèlerins. On ne remarque nulle part qu'ils aient, comme les Karmathes, pillé la caravane de Mekka.

Les théologiens ne tardèrent donc pas à juger Mâmoun suspect de zendikisme (1). Pour se justifier et pour les réduire au silence, ce prince, si humain d'ailleurs, condescendit à aggraver les peines portées contre les Séparatistes, mesure qui heureusement n'eut d'autre effet que de rendre ceux-ci plus circonspects qu'ils ne l'avoient été. Quelquefois les docteurs musulmans devenoient très-redoutables aux Khalyfes. Le dogme de l'éternité du Koran (2), une de ces idées qu'ils avoient empruntées aux Juifs qui attribuent la même éternite aux livres de Mischna et de Gémara, fut long temps ce qu'ils défendirent avec le plus de jalousie. Le Khalyfe Wathek, prince rempli des plus nobles qualités, ayant eu le malheur d'em-

(1) Hottting., *Historia orient.*, p. 580.

(2) George Sale, *prel. discourse.* Maracci, *In not. ad Alk.* Cont. *de rel. muh.*, p. 25.

brasser à cet égard une opinion conforme au bon sens, voit tout son règne exposé à des troubles et à des émeutes, et dans un de ces mouvemens il faillit d'être détrôné et d'avoir pour successeur le docteur Ahmed ben Na-sar, le plus violent champion de l'éternité du Koran. L'aversion que les dévots avoient conçue pour ce prince ne s'est pas bornée à la durée de son règne. Plusieurs historiens ont adopté les préjugés établis contre Vathek, qu'ils représentent comme un monstre de folie et d'impiété. Aucun prince cependant, dit Carlyle, n'a encouragé l'industrie avec plus de jugement que lui. De son vivant, il n'y eut point de mendiant dans ses Etats. Les lettres se ressentirent de son affection pour elles; lui-même en cultivoit différentes branches; enfin il étoit brave, juste, généreux, et mourut avec la résignation pieuse d'un saint caractère.

L'idée orthodoxe qu'il y avoit trois sources pour compléter le dogme, le Koran, la tradition, et au défaut de ces deux premières les lumières de la raison, devoit naturellement donner lieu à beaucoup de variations de doctrine. Bientôt les orthodoxes s'apperçurent qu'eux-mêmes n'étoient pas d'accord sur une foule de points, et que l'islamisme en général

présentoit une autre physionomie que celle de son origine. Une société de docteurs musulmans assemblés à Basra (1) décida que la religion étant souillée d'erreurs, il n'y avoit pour l'épurer (qui se seroit jamais attendu au remède qu'on propose) que l'étude de la philosophie grecque; qu'en l'unissant sagement au dogme, on parviendroit à rendre la religion parfaite. Long-temps auparavant, les Motazalites avoient professé la même opinion, mais en s'exprimant d'une manière plus circonspecte. Mâmoun leur confia l'examen des auteurs qu'on venoit de traduire (2). Ils jugèrent la philosophie grecque si peu incompatible avec la religion, qu'ils associèrent l'une à l'autre tellement que l'amalgame qui en résulta, fort décrié chez les orthodoxes, fut accusé de christianisme.

Dans les disputes de religion, soit pour attaquer, soit pour défendre, les Juifs et les Chrétiens avoient, à l'égard des Musulmans montré beaucoup d'habileté et de ressources. Ils de-

(1) Hist. dyn., p. 228. Brucker, hist. ph. cr., t. III, p. 132.

(2) Spec. hist. arab., p. 195.

voient cette supériorité à leurs connoissances dans la philosophie et la dialectique grecque. Désormais les Musulmans ne leur seront plus long-temps inférieurs. On les voit sur les bancs des écoles grecques étudier la tactique de l'ennemi, et choisir des armes pour la défense de la foi dans l'arsenal même de la philosophie païenne (1).

Leur doctrine acquiert une forme plus systématique; lorsqu'un dogme choque un peu trop la saine raison, on lui substitue un sens plus admissible, et peu à peu la religion musulmane parvient à repousser les attaques des incrédules avec plus de succès qu'elle n'en avoit eu quand, pour en imposer, elle s'étoit enrichie d'une légende de trois mille prodiges, quoique le prophète eût déclaré hautement n'avoir pas le don des miracles.

Mais il n'entre pas dans mon plan de m'occuper des querelles doctorales des Musulmans, dont un grand nombre sont très-curieuses (2), ni de leurs divergences d'opinions religieuses, dont on compte soixante-treize principales pro-

---

(1) Brucker, hist. ph. cr., t. III, p. 29. Sprengel, *Gesch. d. Arzneik.*, *Th.* 2, *S.* 275.

(2) Celle, par exemple, de Beshr sous Mâmoun.

venant, quoi qu'en dise le docteur Ockley (1), de l'action naturelle de nos facultés sur un sujet aussi métaphysique que les attributs de Dieu, sa grâce, sa providence; je ne traiterai pas non plus de leurs cent treize sciences koraniques qui ne sauroient trouver place à côté de celles que Mâmoun a protégées (2).

Le règne de ce khalyfe est le point culminant d'une période à jamais illustre dans les annales de l'esprit humain, où une succession de monarques chérissant et cultivant les lettres sont soutenus dans leurs efforts par des ministres dignes de servir de tels princes et une si belle cause, et où les hommes à talent arrivant de tous les points de l'Empire paroissent avec confiance à la cour pour recevoir les récompenses (3) et les honneurs dus à leur

(1) Le docteur Ockley pense que c'est le démon qui les produit. Tophail app., p. 192.

(2) V. sur la littérature koranique le tableau de Hadschi Chalfa, ainsi que la Bibliothèque orientale de Hottinger, p. 1 6.

(3) Aboû Tamam est regardé comme le meilleur de tous les poètes arabes. Pour un simple poème présenté à un des Abbassides, il reçut cinquante mille pièces d'or, et on lui dit en même temps que cette récompense étoit infiniment au-dessous de l'obligation qu'on lui avoit.

mérite. L'Empire des khalyfes étoit alors le plus étendu qui eût jamais existé, et c'est dans cette vaste enceinte que leur grand exemple est imité par tous les gouverneurs des provinces, et dans la suite par les usurpateurs qui, se substituant au pouvoir légitime, cherchent à captiver l'opinion des peuples.

C'est ainsi que les despotes des petits États d'Afrique se montrent les amis actifs des lettres. Elles fleurirent, de même que le commerce et tous les genres d'industrie, à Tunis, sous Abdallah ben hadjeb. Dans la Tingitane, les sciences et les arts jouirent de la protection des Edrisites. Jahja (1), huitième prince de cette dynastie, changea sa cour presqu'en académie. Nous

---

Mohdi fit donner à un poete nommé Merwan mille drachmes pour chaque distique, et le poeme en contenoit soixante-dix. Le poëte Ebn Alkaajath reçut, pour une épigramme faite en l'honneur de ce prince, un present de 30 mille ecus. Bibl. arab. hisp., t. II, p. 19.

(1) Il fut forcé, l'an 305 de l'hegire, à reconnoître la suprematie des khalifes fathimites. On le regarde communément comme le dernier souverain de la maison d'Edris. Mais Ebul Hassan de Fez a conservé les noms et les faits de ses successeurs. La dynastie des Edrisites ne s'éteignit en effet que l'an 375 de l'hégire, après deux cent deux ans d'existence.

ferions également l'éloge des maîtres de l'Egypte, si l'histoire des Fatimites n'appartenoit pas à une époque postérieure.

Toutes les possessions arabes abondoient en institutions littéraires, en universités et en écoles de seconde ligne. L'académie alexandrine étoit une des plus célèbres. Modelée sur l'ancien musee d'Alexandrie, elle renfermoit, si l'on peut s'en rapporter à Benjamin de Tudèle (1), vingt écoles différentes. On avoit eu soin d'y former une bibliothèque considérable. Les restes de cette bibliothèque musulmane existent encore, dit-on, à Kahirah (2).

Baghdàd, siége de tous les arts de la paix, offroit une autre académie principale (3). Là, il y avoit des hôpitaux (4) pour l'instruction des médecins qui, avant d'exercer leur profession,

---

(1) Itinerarium Benjaminis (par l'Emp.). *Lugd. Batav.*, 1633, p. 214.

(2) Au Jame-alazhar du Caire, *Prosp. Alp.*, *pars I*, p. 86.

(3) Le sultan Gelal-e'ddaülah, le Seldjoukide, et son ministre Nesam-el-moulk elevèrent à Baghdâd les gymnases appelés, l'un Madrasat-al-hanifiat, l'autre Madrasat-an-nesamiat.

(4) Benj. Tudel., p. 122.

devoient subir des examens publics ; il y avoit également des laboratoires pour les pharmaciens et des observatoires pour les astronomes munis d'instrumens dont la grandeur a lieu de surprendre. On cite un sextant de métal avec lequel l'obliquité de l'écliptique fut observée, et qui avoit quarante coudées de rayon évaluées par Bailly à cinquante-sept pieds neuf pouces.

Les villes d'Ispahan, de Firuzabad et de Samarkand étoient renommées pour leurs institutions savantes ; il y en avoit de très-bien organisées à Damask, à Koufa, à Basra ; et dans les moindres cités on voyoit des bibliothèques publiques : mais pendant long-temps l'université et la bibliothèque de Cordoue ont été ce qu'on a vu de plus magnifique en ce genre (1).

Ces établissemens furent agrandis de siècle en siècle par des princes dont quelques-uns, à l'exemple de Mâmoun, assistèrent aux cours publics des professeurs.

Libres de s'abandonner à leurs études, les Chrétiens et les Juifs avoient des instituts ana-

(1) Casiri, t. II, p. 202.

logues (1). D'ailleurs il leur étoit permis de fréquenter les écoles musulmanes. Comment n'auroient-ils pas participé aux concours sur des questions scientifiques? Seulement ils devoient s'en voir exclus lorsqu'il s'agissoit de célébrer en beaux vers les exploits du prophète, sujet fréquemment proposé.

Des institutions académiques semblables aux jeux floraux assembloient les poètes au nombre desquels on voit briller des femmes (2). Le vainqueur dans ces sortes de combats étoit décoré du titre de prince pour toute l'année. On le gratifioit de cent pièces d'or, d'un cafetan brodé, d'un beau cheval et d'une belle esclave, digne sujet d'un nouveau poëme. On savoit gré de leur bonne volonté aux autres concurrens. Chacun recevoit cinquante pièces d'or. Il pouvoit rester quelque mécontent; mais personne ne se retiroit sans avoir éprouvé la libéralité du monarque.

Rien n'avance la civilisation des peuples autant que les voyages dont le goût, lorsqu'il devient général, prouve qu'elle a déjà fait

---

(1) Benj. Tudel., p. 130. A cette époque, beaucoup de Juifs se sont illustrés dans les lettres.

(2) Valadat de Cordoue et plusieurs autres.

fait de grands progrès. L'usage de visiter les différentes contrées du globe (1), de fréquenter et de consulter les hommes célèbres parmi les étrangers, de s'enrichir de leurs lumières et de leurs écrits, et de les communiquer aux académies, étoit très en vogue parmi les savans, et les élevoit, selon l'expression de Renaudot, à une manière de doctorat. On voyoit ces pélérins, avides de connoissances, se transporter de l'Espagne ou de l'Afrique, d'abord à Mekka, de là à Baghdâd, et ensuite à Balkh, à Samarkand, à Nisapour (2). Leurs voyages se faisoient avec assez de facilité. Ils étoient accueillis par la bienfaisance des particuliers et des mosquées; les gens de lettres se faisoient honneur de les traiter; plusieurs princes avoient fondé des hospices pour leur entretien; très-souvent ils les recevoient dans leurs maisons. Le palais de Saïfe'ddaûlah est appelé le Caravanserai des savans et des poetes. La science du Koran, l'his-

(1) Voilà pourquoi on trouve beaucoup de journaux de voyage dans les bibliothèques arabes. Casiri, t. II, p. 151. Renaudot, *anc. rel.*, p. 280.

(2) Pour se perfectionner dans la langue, les savans arabes alloient de préférence à Basra (Bassora).

toire de Mohammed, un peu de jurisprudence et quelques beaux vers qu'ils savoient par cœur leur assuroient partout une réception digne des anciens Troubadours de l'Europe.

L'instruction répandue dans toutes les classes rendoit les conteurs, les lecteurs, les musiciens et les improvisateurs nécessaires dans la société. Ici on ne trouvera pas déplacé peut-être le récit assez caractéristique donné par Abou-Akramah, auteur qui vivoit de sa plume à Baghdâd. Il peut servir d'esquisse aux mœurs qui régnoient alors dans cette capitale.

« Je m'acheminois, dit-il, vers la mosquée, pour voir si je recueillerois quelque fait qui pût me servir de base pour un conte. En passant devant la maison d'Abou-Eissa (1) (l'un des fils du khalyfe Motavakkl) (2), j'apperçois Machdoud, l'improvisateur, prêt à y entrer. Il me reconnoît et me demande de mes nouvelles. Je lui dis naivement ce qui m'occupe. Il me presse de l'accompagner chez le prince. Comme il me semble peu convenable de me présenter sans autre invitation devant un si grand personnage, je refuse. Machdoud insiste. Une personne au

---

(1) Aiçâ. Jetus.
(2) El-Motouèkkel.

service d'Abou-Eissa nous attend ; elle court m'annoncer à son maître. A l'instant paroissent deux officiers qui s'emparent de moi avec politesse et me conduisent dans un appartement magnifique. Jugez de ma confusion. Le prince s'y trouve ! Il me met tout de suite à mon aise par ces mots : Hé pourquoi rougir ? Faites comme si vous étiez chez vous. Asseyez-vous. J'obéis. On sert aussitôt une collation somptueuse. J'en pris ma part. Le jus de la grappe ne fut pas oublié. Un échanson brillant comme l'étoile du matin en versoit d'aussi vermeil que l'aurore. Le déjeuner fini, je me lève, et après avoir invoqué les bénédictions du ciel sur la tête d'un prince qui traite ses hôtes avec tant de libéralité, je veux me retirer. Abou-Eissa s'y oppose. Il m'engage à partager encore d'autres jouissances. On attendoit deux musiciens aussi célèbres que Mokhdoud ; ils arrivent, la société se place, et chacun de ces virtuoses nous chante un morceau de sa composition ».

Tel étoit l'esprit de la bonne compagnie de Baghdâd à une époque où l'Europe, livrée encore à des plaisirs grossiers, proscrivoit les lettres et les arts dont le charme embellissoit l'existence des Arabes. Les grands recherchoient les lumières, et les gens de lettres chérissoient

le bon goût des grands. L'attrait mutuel que ces deux classes supérieures avoient l'une pour l'autre, donnoit de l'elégance aux rapports de la société, et la politesse exquise des Sarrazins n'est pas le moins intéressant effet du commerce des grands avec les gens de lettres. Cette politesse, leur galanterie, leur magnificence, leurs joûtes, leurs tournois faisoient accourir dans les capitales musulmanes les plus illustres chevaliers de tous les pays. La noblesse même d'Europe y parut. Elle ne dédaigna pas de briguer des places de pages auprès des princes sarrazins, leurs cours étant regardées comme les meilleures écoles pour former un chevalier et un gentilhomme ; mais ce fut surtout l'Espagne que l'Europe fréquenta (1).

De toutes les possessions musulmanes, aucune n'a brillé d'autant d'éclat que la péninsule des Pyrénées, qui, servant de modèle aux Etats voisins, leur enseignoit à connoître et à s'approprier la culture, le goût et l'industrie des

(1) C'est en Espagne que le moine Gerbert, depuis pape, a puisé les élémens de l'arithmétique indienne employée aujourd'hui dans toute l'Europe. *Note de M. de Fortia d'Urban.*

Arabes. Les Ommiyades qui y régnèrent placés entre la rivalité des Khalyfes de Baghdâd et la haine de l'Europe, ne pouvoient se livrer à l'oisiveté, ni rendre leur pouvoir oppressif. Cette situation explique assez la bonté de leur gouvernement ; mais elle ne suffit pas pour rendre raison de l'essor supérieur que le génie musulman prit en Espagne.

Nous rejetons ici la chimère de l'influence absolue des climats, soutenue par quelques auteurs d'ailleurs très-estimables, comme si la température de l'Egypte, celle de la Syrie ou celle de la Perse n'étoient pas aussi bienfaisantes que celle de la presqu'île des Pyrénées. La pesanteur, l'humidité, la sécheresse de l'atmosphère, la durée des pluies sous les tropiques, les hivers du nord, des besoins physiques plus ou moins faciles à satisfaire peuvent bien exercer leur influence sur le berceau de la civilisation d'un peuple, avancer ou retarder les premiers pas de son enfance; mais dès qu'il s'est réuni en grandes cités, l'action réciproque des individus devient plus forte que l'action de l'atmosphère, et à mesure que la société s'enrichit de lumières et de découvertes, les progrès de l'intelligence échappent à l'empire des saisons. Les classes supérieures s'affranchissent

franchissent d'abord, bientôt la foule les imite.

Je vois deux causes principales contribuer au développement extraordinaire des Musulmans espagnols. Aucune des conquêtes islamites n'avoit reçu un si grand nombre de colons que la péninsule des Pyrénées. Ces colons étoient, comme nous avons vu, un mélange de nations différentes, dont chacune, y apportant un fonds particulier d'industrie, le fait valoir dans la direction qui lui étoit propre. Il en arrive non-seulement que la première mise de lumières, si j'ose m'exprimer ainsi, est plus forte en Espagne que partout ailleurs; mais aussi qu'il s'élève entre les divers établissemens une émulation active que la présence du gouvernement central empêche de dégénérer en rivalité dangereuse.

L'autre source de prospérité pour les Sarrazins d'Espagne, c'est que le sort des femmes n'y est pas le même que dans les pays orientaux. Pour la plupart indigènes et chrétiennes d'origine, elles avoient, malgré le changement de religion, conservé leurs droits et leurs usages, et quoique musulmanes, elles occupoient un rang dans la société.

On ne considère ordinairement l'état de ré-

clusion des femmes de l'Orient que sous le point de vue qui s'offre au premier coup d'oeil. Ceux qui font l'éloge de cet asservissement prétendent qu'il n'y a nulle part plus de bonheur domestique, et que celui des femmes est dans la dependance. C'est un blasphème. La satisfaction du maître n'assure aucunement le bonheur de l'esclave, et la situation des femmes musulmanes ne fait nulle envie au beau sexe d'Europe.

Elles n'ont ni spectacles, ni bals, ni promenades publiques; et leurs soirées, où elles n'admettent pas d'hommes, seroient à peine du goût d'une jeune fille de pension (1). Cependant, on ne peut pas les plaindre de l'absence d'un charme qu'elles ignorent, puisqu'elles paroissent contentes des amusemens que leur permet l'usage.

Le goût des plaisirs s'use avec la jeunesse qui ne passe que trop rapidement. La véritable destinee d'une femme, c'est d'être mère. Les Musulmanes le deviennent communément. Voila de quoi placer leur affection. Dès l'instant qu'elles ont fait preuve de fecondité, elles se

(1) Niebuhr. Voy. t. I, p. 147.

trouvent honorées par toute la maison, et servies par celles qui attendent le même bonheur ; il est rare qu'il leur échappe.

Leur sort est assuré par la dot que leur apporte le mari, et par les lois protectrices de Mohammed qui les rendent beaucoup plus maîtresses de leur patrimoine que ne le sont la plupart des femmes d'Europe.

L'épouse peut divorcer lorsque le mari refuse de subvenir convenablement aux frais de son entretien, ou lorsqu'il prononce une malédiction sur elle, ou qu'il lui a menti trois fois. En conséquence, on prévoit la possibilité du divorce dans chaque contrat de mariage. Une certaine somme est stipulée à cet effet, et le mari qui donne lieu aux plaintes la paie inévitablement.

Les Musulmanes ne sont donc pas aussi dépendantes que nous l'imaginons ; et comme elles-mêmes reconnoissent la loi d'opinion qui les sépare de la société des hommes, cette loi leur paroît moins dure ; peut-être y trouvent-elles un avantage, celui de mettre leur honneur à l'abri des attaques et de la calomnie, et de conserver intact ce caractère de pureté qui les fait regarder comme des objets sacrés et les entoure de respects. Rarement elles se plaignent

de la réclusion, mais bien souvent de la polygamie qui leur donne des rivales; à cet égard la Loi ne les a pas supposées assez sensibles.

Il existe une classe dont le bonheur et la fortune ne dépendent que de l'attachement qu'elles inspirent, et de leur fécondité. Leurs enfans n'obtiennent que la demi-part de la somme allouée aux enfans des femmes légitimes.

Le voile est favorable aux femmes galantes : il masque leurs defauts s'il leur arrive d'en avoir; il protége la fraîcheur de leurs attraits, et prête une sorte de garantie à leurs intrigues.

Du reste il ne sagit pas de décider ici si les Musulmanes sont plus ou moins heureuses de leur état de réclusion. Ce qu'il y a de certain, c'est que toute la société en souffre, que l'Orient s'en ressent fortement, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cause qui, depuis des siècles, au milieu d'une civilisation très-profonde sous beaucoup de rapports, y perpétue une sorte de barbarie, laquelle ne disparoîtra que quand une révolution, la plus grande qu'il y ait à faire pour ces contrées, aura accordé aux femmes un juste empire sur l'opinion. C'est l'effet de cette libérale influence qui fait faire aux Sarrazins espagnols des progrès dans les

lettres plus proportionnés à leurs efforts que ceux des autres Musulmans. Ceux-ci paroissent comparativement rester au-dessous des immenses ressources que la munificence des Khalifes leur avoit fournies.

Leurs instituts littéraires, la faveur attachée au titre de savant, titre recherché à la cour et qui conduisoit aux emplois les plus éminens de l'Etat, l'impossibilité de rester ignoré avec du génie ou de demeurer sans récompense avec du mérite, multiplièrent extrêmement le nombre des écrivains. Examinons quels avantages l'humanité a retiré de leurs travaux.

Ce n'est pas rendre un foible service aux hommes que d'émousser leur instinct sauvage en leur inspirant le goût des plaisirs honnêtes, et le besoin de cultiver leur raison. Les Sarrazins mériteroient des éloges de notre reconnoissance, se fussent-ils bornés à ne répéter absolument que les leçons anciennes. Leur génie, au contraire, y a joint des lumières nouvelles.

Si on les chargeoit d'en présenter eux-mêmes le tableau, ils prétendroient se faire honneur d'avoir traité méthodiquement des connoissances pour lesquelles nous n'avons pas de noms scientifiques. A moins que le traducteur allemand de

Hadji-Khalfa ne se trompe quelquefois : ils ont mis en doctrine le talent d'enchanter les cœurs, celui d'amuser les rois, celui de démasquer les fourbes, ainsi que celui par lequel le Zadig de Voltaire se fait remarquer. Ces sciences-là sont trop incertaines pour s'asseoir jamais sur une base solide. Il y a plus de raison chez un peuple qui n'a pas adopté l'imprimerie, de regarder la calligraphie comme un objet très-important d'étude, et d'assigner à celui qui la possède bien un rang parmi les littérateurs. Cet art utile procure à la plupart des savans orientaux de l'aisance et le moyen de continuer leurs études sans se rendre dépendans par l'exercice d'un emploi. Il est probable que quelques-unes de leurs connoissances étrangères à notre encyclopédie sont encore pour eux d'une application effective; mais arrivons à celles qui intéressent l'Europe, et que d'abord il soit question des beaux-arts.

Celui où les Arabes se distinguent essentiellement, c'est l'architecture. Peut-être la doivent-ils en grande partie au voisinage de l'Inde. Mais ils lui ont imprimé un caractère distinctif qui n'est ni la beauté attique des Grecs, ni la sévérité normale des Égyptiens; c'est l'élégance alliée à l'audace.

Il n'est pas également facile de donner une idée de leur musique. Cet art les a occupés. Ils ont laissé différens traités sur la musique; on cite des airs qu'ils nous ont transmis, et je suis bien éloigné de leur contester tout succès dans ce genre (1). Seulement je doute que leur musique ait pris un grand essor, les institutions publiques et l'opinion ne la favorisant pas. Chez un peuple révolté contre un de ses meilleurs khalyfes, parce qu'il aimoit la voix enchanteresse de Habybah, et sous des princes qui, à l'exemple de Mansour, font briser la guitare à grands coups sur la tête du virtuose qui en joue, l'art du musicien n'avoit qu'une existence précaire. La peinture et la sculpture n'en avoient pas du tout dans une religion qui

(1) Alfarabi, *traité de Musique*; Alkindi *de musicæ compositione*; Mohammed, ben Ahmad de Cadix *de musices disciplina*, Abulfaraj Ali ben Alhassan *magna tonorum collectio* Cas., t. I, p. 191, 347, 354; t. II, p. 73. M. Silvestre de Sacy recommande le Kitab al agani comme donnant des idées très-favorables de la musique des Arabes. Cet ouvrage contient d'anciennes chansons. On nous en promet la publication.

V. sur les chansons arabes et persanes, Voyage de Waring, t. I, ch. 13.

proscrit jusqu'à l'apparence la plus éloignée des images : de tels arts ne prospèrent que chez les idolâtres.

Il est un art sublime qui n'a été damné que par le rigorisme presbytérien (1). Les islamites au contraire tenoient la poésie en honneur, et le nombre immense de leurs poètes prouve avec combien d'enthousiasme ils la cultivoient. Mais ce premier des beaux-arts ne brille de tout son éclat que lorsqu'il se joue sur des fictions comme le rayon du jour sur les vagues de l'Océan, et ils le restreignirent à la modeste licence des allégories. La poésie se ressentit de ce régime, et n'étala jamais pour eux tous les charmes divins de la muse d'Ionie. On reproche à ces inspirations arabes de manquer assez généralement d'étendue, de variété et de plan ; d'être déclamatoires et d'un style porté à l'hyperbole.

Le premier chef d'accusation paroît sans réplique; car à moins d'admettre au nombre des poèmes, différens contes de Mille et une

(1) Haller et Gesner se virent l'un et l'autre obligés de faire l'apologie d'un talent, contre lequel s'éleva chez les Grecs l'éloquent et souvent paradoxal Platon.

nuits, écrits moitié en prose, moitié en vers; ou de regarder comme épopées quelques versifications d'histoires (1); ou comme drame tout ouvrage où il se présente des interlocuteurs (2), les Arabes n'ont point de poèmes à grandes dimensions; et leurs morceaux les plus étendus, très-admirables par la beauté des détails, sont presque sans exception calqués sur un plan uniforme, très-deconnu, et qui n'a rien d'ingénieux. Le reproche de bouffissure fait à leur style est moins fondé. Bien que l'expression outrée et l'exagération des images, les sentimens alambiqués et les concettis sont regardés comme la marque distinctive des compositions orientales, ces défauts sont assez étran-

(1) Abou Tamam habib ben Avas Althu a décrit en vers les exploits de Motassem et de Vhatek. Il a donné la description de la prise de Gommorra, ville située près de Mekka. Un autre a mis en vers l'histoire des khalyfes d'Espagne; Gemaleddin a consacré sa muse aux rois d'Egypte. Cas. Biblioth., t. I, p. 85, 121.

(2) Le Babillard, Cas., t. I, p. 136: l'Homme qui élève trop et l'Homme qui baisse trop la voix, par Abou Jali ben al Hobirin, Cas., t. I, p. 162. Dialogues de Mohammed ben Mohamad mettant en scène cinquante professions dont chacune parle son langage. Cas., t. I, p. 144.

gers aux écrivains des beaux siècles de la littérature arabe. On pourroit la soupçonner d'un excès contraire, de trop de sobriété, si elle possédoit beaucoup de productions dans le genre des litanies d'Ali. Ce seroit à tort; elle aime naturellement la pompe des expressions et la recherche des images; cependant il règne dans les Moallakat, dans le panégyrique de Caab, dans la ballade de Maisounah (1), ainsi que dans une foule d'autres morceaux déjà antérieurs à l'époque classique où les lettres fleurissent avec les Abbassides, un langage chaste et de bon goût. La fausse grandeur, plus commune à leur prose (2) qu'à leurs vers, ne s'introduit dans le style qu'à mesure que le khalyfat s'avance vers sa décadence; preuve qu'il subsiste un rapport intime, souvent inexplicable, entre la corruption dans l'ordre politique et la corruption dans l'ordre litteraire, comme il en subsiste entre le bon sens dans l'une et l'autre direction.

Le style noble et dégagé d'exagération des poetes qui appartiennent au siècle des Abbas-

---

(1) Maïçounah, Abulf. ann., t. I; Carlyle, p. 37.

(2) W. Jones, Carlyle, Scott Waring le pensent également.

sides, leurs sentimens exquis, la justesse de leurs idées et la délicatesse de leurs apperçus caractérisent la saine civilisation où les khalyfes et leurs sujets étoient parvenus. Un moment on croit revivre parmi les contemporains de Périclès ou d'Auguste; mais l'esprit général de la poésie arabe diffère essentiellement de l'esprit de la poésie grecque et latine.

Le génie des Grecs est vif et léger; il ne paroît sensible qu'à la beauté seule des objets. Les Orientaux ont plus de gravité, plus de profondeur de sentiment. Leur poésie y puise un caractère sombre, mais réfléchi, et où la simplicité se marie aisément à la grandeur. Cette disposition naturelle a dû être renforcée par l'étude de la morale toujours unie chez les Arabes à l'étude de la poésie. C'est pourquoi leurs auteurs abondent en maximes qu'ils savent arrondir avec beaucoup de finesse (1).

La philosophie indulgente et facile d'Horace, l'enjouement d'Anacréon, l'esprit d'ironie de Lucien, et cette plaisanterie française électrique comme l'éclair et fugitive comme le sourire des grâces s'accordent peu avec leur génie. La poésie lyrique convient davantage à la verve

(1) Sp. hist. arab., p. 163.

de leur imagination; leur élégie est pleine de sensibilité; leur épigramme a quelque chose de l'humeur anglaise (1); leur apologue part d'une pensée profonde et sublime (2) : mais où leur poésie paroît singulièrement entourée du prestige des grâces, c'est dans le genre pastoral qui prédomine dans la littérature arabe. Leur idylle a tous les tons dont ce genre est susceptible; ceux de la mélancolie, de la volupté et des passions impétueuses, ceux du drame et celui de l'épopée. «Quelle vérité dans les descriptions, s'écrie Carlysle! quelle heureuse familiarité avec la nature! C'est ici, dit-il (3), que la différence entre l'Arabie et l'Europe a donné aux Sarrazins une supériorité décidée sur toutes les autres nations. Le poete qui en Europe compose des Idylles sera dans l'alternative ou de faire parler à ses bergers le langage agreste qui leur est habituel, ou d'expri-

---

(1) *Arabes*, dit Reiske, *homines a naturâ prorsùs ad jocos et facetias non facti, serii, graves, tristes, supercitiosi, vehementes, iracundi, intractabiles quibus æstuans bilis nunquàm non turget et flagrat.*

(2) Les exemples de Lokman sont des ouvrages d'une admirable concision.

(3) *Spec. of Arabian poetry by Carlyle.* Cambridge (1796), pref. p. viij.

mer leurs sentimens dans un idiome qui ne convient pas à leur situation. Il paroîtra donc ou trop inculte ou trop poli. Mais le poëte arabe ne savoit rien de cette alternative ; il ne faisoit que rendre les scènes qui étoient devant ses yeux ; la langue de ses pâtres et de ses conducteurs de chameaux étoit leur langage naturel, ainsi que le sien et celui de ses lecteurs. Il ne se voyoit pas dans la nécessité de polir pour ôter des défauts rustiques ; car il savoit que les critiques de Baghdàd reconnoissoient l'idiome des vallées du Yémen comme le type du purisme arabe. C'étoit dans cette partie de la presqu'île que naquirent les chefs de la poésie pastorale, et c'est ce qui donne à leurs ouvrages une naiveté et un goût de terroir qu'il est impossible de transporter dans une autre langue, et qu'on ne sauroit parfaitement sentir que dans l'original ».

Nous ne pouvons terminer l'article de la poésie sans dire encore un mot sur quelques-unes de ses branches. Les Sarrazins ont eu tort d'appliquer le genre didactique à des sujets qui ne se prêtent nullement à être traités poétiquement, tels que le droit de succession, le code civil, l'arithmétique ; ou de se plaire à décrire en vers les parties sexuelles de la

femme, de l'homme, l'accouplement des chevaux et des ânes (1). On les approuvera encore moins d'avoir été féconds dans le genre licencieux de Schamseddin (2).

Long-temps avant d'ecrire leur poésie, les Arabes s'étoient dejà appliqués à soumettre le langage à des règles fixes, à l'épurer et à étudier l'effet des différentes parties du discours. Ces connoissances très-anciennes ne furent pas négligées sous les Abbassides, où chaque branche de grammaire et de philologie eut ses professeurs. Comment se fait il que le soin de les approfondir n'ait pas influé davantage chez eux sur l'art oratoire, et que les pièces qu'ils ont produites dans ce genre, se rapprochent si peu de notre goût?

Sacrifiant tout à l'harmonie et à l'élégance des phrases, ils ne s'inquiètent jamais de l'absence de methode, défaut qui donne à leurs compositions l'air de simples ébauches où le lecteur promené au gré d'un auteur nonchalant

(1) *Poema de Arte chymicâ* Hotting. Biblioth orient., p. 211—215. *Arithmetices compendium, juris constitutiones, de hereditate poematâ, de mulieris et viri partibus, de equorum indole.* Cas., t. I, p. 78.

(2) *Pascua Dorcadum.* Cas., t. I, p. 88.

bizarre se voit délaissé lorsqu'il s'y attend le moins (1).

Leur éloquence fuit la justesse, n'enchaîne que foiblement ses idées, affecte l'étalage des maximes et s'égare sans cesse dans le clair-obscur des métaphores. Ce sont là les défauts du Koran regardé comme le chef-d'œuvre oratoire des Arabes.

Jusque dans les versions étrangères on reconnoit sa diction vive et soutenue dont le

---

(1) *Orationes arabum* (Pococke) *nec artificiosè compositæ, nec methodicè concinnatæ, adeò ut totus sermo arena sine calce rectè dici posse videatur.* Le défaut qu'on leur reproche n'existe pas pour eux. Leur vive intelligence leur fournit apparemment les idées intermédiaires qu'un auteur croit pouvoir supposer à ses lecteurs. Les Orientaux savent lire sans que leur écriture exprime les voyelles du langage, et un compositeur italien emploie, pour noter une pièce de musique, la moitié moins de signes que le compositeur de tel ou tel pays. Chez l'Italien, le sentiment musical qui lui est propre supplée aux notes qui manquent. Le besoin de clarté que nous éprouvons, ce besoin de voir sur le papier toutes les idées dont il s'agit dans un ouvrage, n'est donc pas toujours la preuve de notre supériorité sur des peuples qui peut-être ont plus de pénétration d'esprit que nous et moins de paresse.

cours uniformément rapide entraîne l'orateur lui-même, et domine ses idées. Elles se succèdent pêle-mêle comme les matières brûlantes qui s'écoulent d'un foyer souterrain. La lumière qui les éclaire n'est pas la lumière calme du jour. Quelquefois les divagations du Koran partent d'intention. Alors il se trouve de la finesse et même du génie dans ces transitions; plus souvent elles sont telles que le prophète semble n'avoir interdit le vin à ses fidèles que pour avoir seul le privilége de l'ivresse. Un petit nombre d'images assez belles, et différens traits d'observation et d'esprit, d'esprit même comique (1), ne coupent que rarement la monotonie bruyante des Surates; et cet immortel ouvrage si imposant par les grands résultats qu'il a produits, démontre sans replique qu'une éloquence où l'expression enflammée et le rhythme cadencé des phrases tiennent lieu de bonne logique, est, du moins pour nous, bien au-dessous de l'éloquence des Demosthènes et des Bossuet (2).

---

(1) Sur. XXII, v. 15.

(2) Voyez la plus belle des Surates, la vingt-quatrième.

Leur

Leur littérature dédommage par un genre qui lui est propre, genre de romans très-amusant et souvent philosophique. Les contes arabes n'ont rien perdu de leur originalité et de leur mérite quoiqu'ils aient servi de modèles à des maîtres qui les ont peut-être surpassés. Ce n'est ni le jeu des passions, ni le contraste des caractères, c'est le contraste de situation qui en rend la lecture toujours facile et attachante. Quelques-uns de ces ouvrages sont en même temps très-instructifs. Ils nous retracent les mœurs bourgeoises des Sarrazins. Mais leurs romans de chevalerie ont une plus grande importance historique. Les Annales du père des chevaliers, Antar, fils de Chedad, font voir que l'esprit de chevalerie est plus ancien que Mohammed; car les faits dont se compose cet ouvrage ont précédé de beaucoup la naissance du prophète. L'islamisme allia l'esprit de chevalerie à la religion, et le communiquant à tous les peuples islamites, il le transmit par contact aux Chrétiens d'Europe. Sa plus belle période semble être celle de la princesse Dzoulhemmet. On y cueilleroit la fleur de ce noble enthousiasme qui fait consister l'honneur dans une probité à toute épreuve, dans le courage uni à la modestie, et dans un amour plein de

respect pour le sexe adorable qui l'inspire, si le roman de Haschem n'étoit pas aussi long que celui d'Asmaï; chacun comptant soixante volumes, ils doivent quelquefois causer de l'ennui.

Cela n'arrive que trop fréquemment aux annalistes arabes qui paroissent mettre beaucoup moins d'intérêt à faire valoir les Sarrazins auprès de la postérité que ceux-ci n'ont mis d'ambition à accumuler des faits dignes de mémoire. Leur récit a toute la sécheresse des chroniques. Il est vrai que le défaut d'apprêt et l'ingénuité qui y règnent, commandent une sorte de confiance que l'auteur inspire d'autant plus justement qu'il manque rarement d'exactitude à marquer les lieux et les dates des faits qu'il expose. Mais avec ce mérite seul on est encore loin d'exceller dans l'art d'écrire l'histoire (1); car si la première condition est l'authenticité des événemens, la plus importante est celle de leur liaison morale. On désireroit donc trouver aux historiens arabes plus de raisonnement, plus de critique et plus de

(1) La littérature arabe est très-riche en dictionnaires historiques. Hotting. Bibl. orient. Cas., t. II, p. 150.

ces résultats généraux sans lesquels l'étude du passé, nullement satisfaisante, ressemble à l'ancienne botanique. Avant que le genie eût classé les plantes, le règne végétal, infini dans ses variétés, paroissoit un chaos sans bornes. Aujourd'hui il se réduit à un nombre limité de genres. On doit de même dans l'histoire planer au-dessus des détails pour embrasser les séries générales de situations et de caractères qui dans tous les temps se développent sous l'influence des circonstances analogues. Il existe pour les événemens, soit politiques soit purement moraux, des lois de nécessité auxquelles ils ne peuvent se soustraire. Plus ces lois seront connues, mieux on saura tirer du passé l'horoscope de l'avenir.

Avant d'aller plus loin, je m'arrête pour avouer mon inquiétude sur ce qu'il peut y avoir de hasardé dans le jugement que je viens d'énoncer concernant le mérite des historiens musulmans. Hadji Khalfa cite treize cents ouvrages appartenant à ce genre, et le Netaïdje de Jahja Efendi en désigne quinze comme des ouvrages classiques (1). L'Europe ne connoît que quelques-uns de ces der-

(1) Hhadjy Khalfah. Bibl. orient., manuscr. français, t. 1, p. 358 — 418.

niers, et j'ai osé prononcer sur toute cette branche de littérature. Si l'on me taxe de témérité, on ne pourra pas, du moins je l'espère, me condamner sur des pièces imprimées; car celles qui le sont paroissent justifier mon opinion. Il existe en outre une présomption en ma faveur, c'est que le génie de l'histoire ne sauroit se développer lorsque, comme chez les Orientaux, et en particulier chez les peuples islamites, tous les genres de discipline s'opposent à la recherche des motifs et à une franche appréciation des faits.

Qu'il ne soit pas question des faits particuliers comme celui des Soudans de la dynastie d'Al Mohaden, rapporté par Cardonne d'après An Novaïri. Ces princes défendirent, sous peine capitale, d'écrire les annales de leurs différens règnes. Un auteur qui se trouva en faute fut puni de mort. Nous n'envisageons que la situation générale des Orientaux, et particulièrement des Musulmans relativement à l'histoire.

Par un mouvement continuel, quelquefois imperceptible, les opinions et ce qui en résulte, les mœurs et les lois subissent en Europe des changemens successifs; en sorte que de distance en distance le siècle s'anime de nouveaux sen-

timens et d'un nouvel esprit. Il arrive donc toujours un temps qui n'est jamais fort éloigné, où l'on peut librement s'expliquer sur le passé. Chez les Orientaux il n'y a que les individus qui changent; le cadre d'idées qui les entoure reste constamment le même, à moins qu'une secousse extraordinaire ne le renverse.

Une raison d'autant plus saine que ses clartés sont moins souvent troublées par les écarts des passions, met en Europe des bornes à l'exercice de l'autorité publique et à l'obéissance des gouvernés. Ce tempérament est étranger à l'Orient.

Les mœurs patriarcales de l'Asie peuvent jusqu'à un certain point corriger le défaut de liberté publique; mais l'effet le plus immédiat de ces mœurs, c'est que les Orientaux, esclaves devant le pouvoir souverain, et maîtres absolus dans leur intérieur, contractent l'habitude de passer rapidement de l'obéissance à la domination, et de la domination à l'obéissance; d'habiter alternativement la sommité ou l'abyme.

Mille besoins factices enchaînent la vie privée des peuples de l'Europe. Les Asiatiques, au contraire, jouissent à cet égard d'une indé-

pendance presque entière, ce qui leur facilite le chemin de la retraite dès qu'ils en ont envie.

La morale musulmane les y invite. Presque exclusivement fondée sur la religion, elle tend à rendre ascétiques les idées et les passions, et à couronner des vertus étrangères à l'intérêt public. Les élus se sentent bientôt dégagés de leurs liens sociaux. On les voit alors faire le pélérinage de Mekka, ou bien embrasser l'état de derviche. Dans les premiers siècles de l'islamisme les exemples d'hommes qui, après avoir brillé sur le grand théâtre des événemens, se décident pour une vie d'anachorète, consacrée aux génuflexions, aux macérations et à toutes sortes de pénitences, ne sont pas fort extraordinaires (1). Plus ces individus ont autrefois recherché avec ardeur le tourbillon du monde et ses illusions, plus ils paroissent ensuite en apprécier toute la vanité. Aucune partie du globe n'a produit un aussi grand nombre de

(1) Les ordres religieux, très-communs chez les Orientaux, fournissent des exemples sans nombre d'une extravagance inouie. Uwéis s'arrache les dents en l'honneur du prophete, qui en perdit quatre à la bataille d'Ohod. Abi Alsabi, nouvel Origènes, se mutile par amour de la chasteté. Casiri, t. I, p. 220.

conquérans et de fiers monarques que l'Asie, et nulle part on ne leur a tant prêché le néant de leur gloire. Qu'on lise les inscriptions kufiques et autres ou le psaume des tombeaux qu'Ali-es-Zaki, l'un des douze imams des Shiites, entonna devant Motavakkl qui en fut terrassé. Mais s'il est vrai qu'on voit avec plaisir l'orgueil de Diogènes humilier celui d'Alexandre, il ne l'est pas moins que le mépris outré des grandeurs de ce monde, convenable à des ermites, ne convient pas du tout à l'histoire qui repousse également l'exagération et l'indifférence.

Un dernier, et le plus grand obstacle à la liberté de l'histoire chez les Musulmans, c'est que leurs notions de droit politique et de jurisprudence se rapportent à une loi théocratique. Beaucoup de choses qui parmi nous sont de la compétence du bon sens, là sont du ressort de la religion; et d'autres, qui chez nous appartiennent à la censure des pasteurs, s'y trouvent sous la surveillance immédiate de la police : et comme le génie des Orientaux ne sépare que foiblement la magistrature de sûreté des fonctions de la justice, il naît de tout cela un despotisme cruel qui enchaîne par les terreurs des supplices et par celles de la conscience.

C'est ici le lieu de dire un mot de la jurisprudence des Musulmans traitée par un nombre infini d'auteurs (1). On peut sur la pratique se faire une idée de leur théorie.

Un excellent ouvrage déjà cité a présenté l'exposé complet des lois de Mohammed (2). En les examinant on remarque que, dans la partie civile, le code musulman est plus simple, quelquefois plus équitable, et qu'il est plus indulgent que le nôtre dans la partie criminelle; cependant il entraîne de graves inconvéniens. Nous allons voir pourquoi.

Presque tous les procès se jugent d'emblée, sans formes, sur le simple oui des témoins et par l'autorité d'un seul arbitre. Si le kadi n'est pas inaccessible à la corruption, l'injustice se consomme sur-le-champ, ce qui vaut mieux sans doute que lorsque la chicane la fait commettre après un sacrifice immense de temps, d'espérances et de frais. Des ordres privilégiés et l'esprit d'innovation qui nous agite rendent la législation d'Europe très-souvent contradictoire

---

(1) Hotting. Bibl. orient., p. 210.

(2) Zoroastre, Confucius et Mohammed, par M. Pastoret, sec. éd., p. 288—317.

et incertaine : cet embarras n'existe pas chez les Musulmans. Leurs affaires civiles sont en conséquence plus susceptibles que les nôtres d'être décidées par arbitrage; mais dans la partie criminelle cette procédure est beaucoup trop expéditive pour n'être pas funeste. Dans des situations où l'erreur commise devient irréparable, les hommes ne peuvent assez s'entourer de la sauvegarde des formes, et c'est justement dans de pareilles situations que les Orientaux se conduisent avec une précipitation effrayante.

Un voleur est pris sous les yeux de Hâroun le juste, le khalyfe s'arrête, entend les témoins, voit la confusion du coupable, prononce, et le jugement est exécuté sur-le-champ. Le voleur a la main droite coupée; mais on la lui remet dans sa gauche pour lui faire sentir que personne n'a le droit de dérober le bien d'autrui.

Ce qu'ordonne ici l'empereur des croyans, un simple magistrat de sûreté auroit pu le faire également et le fait tous les jours, se promenant à cheval dans les marchés et dans les quartiers les plus fréquentés, suivi d'un personnage sinistre dont les yeux étincèlent : c'est un vautour, c'est le bourreau. Du premier regard il comprend le geste horizontal de la main de l'aga, dont à l'instant la volonté est faite. La

peine de mort simple n'a jamais été envisagée par les Orientaux comme une peine grave; ils l'infligent par mesure de police correctionnelle.

Un ordre de choses qui souffre de semblables attentats n'est pas seulement vicieux en soi; il fait supposer, lorsqu'on le rencontre chez un peuple qui traite de la législation et du gouvernement en philosophe, un vice grave dans la théorie de ces sciences. En effet, l'idée d'une ordonnance, soit judiciaire, soit politique, c'est-à-dire, d'un ensemble de formes institué pour maintenir la loi ou pour en assurer la saine application, n'est jamais entré dans l'esprit des Musulmans, confondant sans cesse la nature de la législation civile avec la nature de la législation purement morale. Celle-ci peut, pour être mise en pratique, se confier à la seule efficacité de ses préceptes; il n'en est pas ainsi de l'autre! Du reste, leurs idées d'organisation sociale ne manquent pas de quelque justesse. « La réunion des hommes en société, » disent-ils, n'a d'autre but que de se prêter des » secours mutuels; à cette fin ils ont besoin de » gouvernement. Le but du gouvernement est » de maintenir l'ordre, de réprimer l'injus- » tice, de prononcer sur les différends, de faire

» jouir tout le monde de ce qui lui appartient
» et de mettre chacun à sa place. Il n'y a de bon
» gouvernement que celui qui cherche à mettre
» en activité et à développer toutes les facultés
» humaines. Cela n'arrivera pas dans un gou-
» vernement qui, existant par une longue suc-
» cession, ne tendra qu'à conserver ce qui
» existe, ni dans un gouvernement provenant
» d'usurpation; celui-ci emploiera la terreur
» et la corruption pour se maintenir. Il n'y a
» qu'un gouvernement actif et libéral qui fasse
» le bonheur des citoyens. L'exercice du pou-
» voir doit être confié à une seule personne dis-
» tincte : cette personne s'appelle pontife ou roi.
» Il importe peu que le roi exerce son emploi
» par lui-même, pourvu qu'il fasse de bons
» choix. Il n'est pas nécessaire qu'il soit législa-
» teur ou grand homme; un seul de cette es-
» pèce peut suffire pour plusieurs siècles; mais
» chaque siècle a besoin d'un directeur sensé.
» Pour prétendre au pouvoir suprême, il faut
» avoir le cœur d'un père; de la fermeté dans le
» caractère, l'amour de la gloire, une patience
» à toute épreuve, l'esprit d'entreprise, des ri-
» chesses et des amis fidèles ».

L'Araïs d'Emeli, en classant les différens gouvernemens, s'exprime ainsi : « De toutes les

» formes irrégulières, la plus bizarre, c'est la » république ; elle convient aux hommes à » fortes passions : voilà pourquoi cette forme » devient quelquefois épidémique; il en résulte » des agrégats de plusieurs peuples. Dans les » temps brillans il s'y élève de grands orateurs, » des hommes célèbres et vertueux; mais parmi » les formes de l'ignorance, la plus puissante de » toutes, est celle qui prétend à l'égalité ab- » solue; car elle fait croître également bien et » ce qu'il y a de plus parfait et ce qu'il y a de » plus méchant dans la nature humaine ».

C'est ce qu'en dit Emeli ; auroit-il changé d'avis s'il avoit connu les effets modernes?

« On peut, d'après ce même auteur, partager » la société en quatre ordres : le premier se com- » pose des maîtres de la plume, qui sont les sa- » vans, les jurisconsultes, les poetes, tous ceux » qui soutiennent et qui propagent les idées de » droit, d'ordre public, les connoissances et les » lettres : c'est le tempérament flegmatique ; c'est » l'eau ! Le second ordre est celui des maîtres de » l'épée, des défenseurs de la sûreté intérieure » et extérieure: c'est le tempérament colérique ; » c'est le feu! Les maîtres du mouvement cons- » tituent le troisième ordre : ce sont les com-

» merçans, les artisans et tous ceux qui, par » leur activité, facilitent les rapports entre les » peuples : c'est le tempérament sanguin; c'est » l'air! Viennent ensuite les maîtres du sol, » pères nourriciers des trois autres ordres, les » propriétaires et les cultivateurs : c'est le tempé- » rament mélancolique ; c'est la terre » ! — « Les » appuis d'un Etat bien ordonné sont d'abord » les honnêtes gens de toutes les classes; puis » ceux des maîtres de la parole qui enseignent » la morale; puis les préciseurs, c'est-à-dire, » jurisconsultes, géomètres, médecins; puis les » défenseurs qui veillent à la sûreté publique; » puis les propriétaires (1) ». Il est singulier qu'il n'y soit pas question des maîtres du mouvement, comme appuis d'un Etat bien ordonné.

Les idées d'économie politique dont nous venons de hasarder une bien foible esquisse, plus développées, présenteroient peut-être quelque conformité avec la doctrine des économistes français; elle appartient à la philosophie morale des Sarrazins, qui embrasse jusqu'à la dis-

(1) *Uibersicht der Wissenschaften des Orients*, S. 544, 565.

cipline militaire et la tactique (1). Cette étendue donnée à la philosophie en rendoit l'étude très-importante : aussi fut-elle regardée, ainsi que la dialectique, comme indispensable pour former un jurisconsulte, un publiciste, un homme d'état. Leur sagacité se nourrissoit des subtilités de la dialectique. L'emploi de cet art fut poussé trop loin, car il servit fréquemment à faire dégénérer leurs discussions en vrais jeux de mots. On distinguoit entre la cause et l'efficient. Si vous appelez Dieu la première cause, disoient-ils, son effet est nécessaire comme lui. Donc vous admettez que le monde existe de toute éternité. De l'efficient au contraire à l'effet, ils crurent reconnoître une corélation moins immédiate (2). Ce ridicule excès de dialectique montre assez qu'il s'y mêloit beaucoup de faux savoir comme à toute la philosophie sortant de l'école d'Alexandrie.

Quand cette école prit naissance, les principaux édifices de la philosophie païenne se ressentoient déjà fortement de la chute du polythéisme. Un nouvel ordre d'idées avoit mis à

---

(1) *Bibl. ar. hisp. Pars II*, p. 29.

(2) Brucker, hist. ph. cr., t. III, p. 56 Sprengel, Th. 2, S. 274, 80.

découvert la foiblesse de chacun de ces systèmes, et le délabrement de tous devenoit sensible à l'esprit le mieux prévenu en leur faveur. Frappés de ce phénomène, mais considérant la vérité comme disséminée dans les spéculations des différentes écoles, Potamo, Ammonius (1), Plotin, ceux enfin qui passent pour être les auteurs du Syncrétisme alexandrin, tentèrent d'élever un nouveau corps de doctrine avec les débris épars de leurs anciennes études. On ne conçoit pas d'abord que cette entreprise dût entraîner des conséquences extravagantes.

Dans le triage des opinions, ils risquoient, il est vrai, de se tromper; mais comme s'il n'y avoit pas assez de chances pour l'erreur, la philosophie alexandrine lui ouvrit un vaste passage en attribuant à l'entendement pur la faculté de se saisir des vérités éternelles, sans démonstration et avec évidence par une simple intuition interne, dont personne ne sauroit rendre compte (2).

---

(1) *Ammonius Saccas*. V. Brucker, hist. ph. cr., t. II, t. III, p. 337. *Meiners Gscht. des Neu-Platonism.*

(2) La métaphysique des Germains touche à ce point

On ne pouvoit rien imaginer de plus propice aux songes métaphysiques de Platon ; à ses mythes, à la poésie de ses images. Les illusions séduisantes de l'académie, adoptées ainsi que l'exaltation morale qui les accompagne, n'étoient pas faites pour s'unir à la raison froide d'Aristote qui n'auroit jamais ratifié une pareille alliance. Cependant la philosophie du Lycée ne put s'introduire chez les Sarrazins que travestie dans le goût platonique par des interprètes tous imbus de théosophie; et comme les traductions arabes des œuvres d'Aristote étoient très-incorrectes, et ne pouvoient se passer de commentaires, ceux-ci exercèrent plus d'empire que le texte (1). Il est probable qu'une philosophie moins disposée à s'adapter aux idées religieuses des Sarrazins, n'auroit point été accueillie, puisque le platonisme même quoiqu'il contribue à donner à leur théologie un caractère très-élevé ne fut pas à l'abri des attaques de la bigoterie. Il y avoit de plus dans le génie oriental des Arabes une pente très-

---

de décadence; elle est devenue une espèce d'alchimie pour ses adeptes.

(1) Brucker, hist. ph. cr., t. III, p. 174.

forte

forte à être gouverné par l'imagination plutôt que par des idées abstraites, et les visions mystiques des Chaldéens et des mages depuis long temps en vogue parmi les sectateurs du sabéisme, avoient préparé la voie à toutes sortes de rêveries et de superstitions. On ne tarda donc pas à peupler la métaphysique et le monde, l'histoire, la médecine, la chimie, de démons et de phantômes. Le règne de ces chimères s'est étendu jusqu'à nous; car le temps n'est pas éloigné où les savans de l'Europe professant la même philosophie croyoient, comme les gouvernemens et les peuples, aux prophètes, aux sorciers, aux augures et aux esprits familiers.

Des nombreuses branches de la théosophie (les Arabes les cultivèrent toutes), l'alchimie et l'astrologie eurent le plus de partisans. Dans le deuxième siècle de l'hégire, Gaber ben Hajan, auteur de toute une encyclopédie de fausses sciences, publia son très-célèbre traité d'alchimie, sous ce titre : Le plus grand de tous les secrets de l'art. Cet ouvrage qui jusqu'aujourd'hui est un objet de vénération pour les adeptes, trouva dès qu'il parut un grand nombre de disciples parmi les savans arabes. Par eux l'astrologie protégeant de son crédit les études

astronomiques, fut consultée sur les affaires de l'Etat, et sur la fortune particulière des individus. Mais la magie moins bien vue que ses dignes sœurs, l'astrologie et l'alchimie, eut des fonctions plus variées : elle se mêloit de physique et de médecine; elle découvroit des trésors cachés, faisoit apparoître les esprits, et se mettoit aux gages de toutes les passions folles ou vicieuses.

Le goût pour le merveilleux rendit charlatans les savans en général, mais surtout les médecins. On soupçonne les nôtres de l'être quelquefois. Les Arabes paroissent plus excusables. Chez eux un médecin, lorsqu'il étoit habile, risquoit d'être accusé de sorcellerie par ses rivaux, et s'il étoit malheureux, il couroit risque de ses jours de la part de tout prince peu disposé à mourir entre leurs mains (1).

Ils avoient, ainsi que les philosophes, la prétention d'être tous de l'école d'Aristote qu'ils entendoient à leur manière. Ce penseur avoit employé le terme d'énergie pour désigner le principe de tout mouvement et de toute action

---

(1) On citeroit plusieurs exemples de médecins condamnés aux supplices.

physique. Les Sarrazins spiritualisèrent cette force (1). C'étoit la Divinité elle-même agissant immédiatement sur la matière. Il se peut, et Vossius l'assure, que les philosophes arabes aient quelquefois mieux pénetré dans le sens d'Aristote que la foule de ses commentateurs latins. Des hommes qui allioient l'étude des mathématiques à l'étude de la philosophie, comme Alkendi, Alfarabi, Avenpence, devoient rester exempts de beaucoup de méprises; mais les titres seuls de leurs ouvrages demontrent qu'ils sacrifioient à l'erreur commune, et la charmante production de Thophaïl (2) n'est-elle pas entièrement établie sur l'idée d'une intuition mystique? Leur métaphysique exerça d'autant plus d'influence sur la société civile qu'elle occupoit la place due

---

(1) Brucker, hist. ph. cr., t. III, p. 174. *Philosophus autodidactus*, §. 68, p. 101, 109, 131.

(2) Abou Jaafar Ebn Thophail a composé un roman philosophique dont voici le sujet: Hai Ebn Jokdhan est, en naissant, jeté sur une île deserte; une biche le nourrit et l'élève, et il parvient sans aucun secours étranger à se faire des idées de sa destinée. Il règne dans cet ouvrage une philosophie douce, digne de l'âme sensible d'un Banian; mais elle est un peu trop mystique.

à la bonne philosophie, c'est-à-dire qu'elle servoit de théorie et de régulateur à toutes les sciences pratiques. On étoit donc toujours métaphysicien à la fois et géomètre, astronome ou jurisconsulte; et puisqu'on étoit également sectateur d'Aristote et médecin, les quatre causes scolastiques (1), la matérielle, l'efficiente, la formelle et la cause finale furent appliquées à l'art de guérir. La pharmacie mêloit ses médicamens selon la théorie des proportions géométriques et des harmonies musicales; en chirurgie la théorie des qualités élémentaires fut employée dans la composition des cataplasmes, et nous avons vu plus haut que les quatre tempéramens et les élémens jouoient un rôle dans l'économie politique.

Dans les sciences fondées sur l'observation, l'erreur spéculative ne règne jamais exclusivement; le bon sens s'y fait jour à travers les nuages du système. Chez les Sarrazins, la médecine en profita la première.

De toutes les parties de l'art de guérir qui se sont enrichies de leurs efforts, la doctrine

---

(1) L'abbé Fleury: V. de Marigny, hist. des Arabes sous le gouvernement des khalyfes (ouvrage fort inexact), préf. p. 46.

des symptômes est celle qu'ils ont traitée avec le plus de soin et de succès. Ils l'affectionnoient; elle s'accordoit avec l'amour qu'ils avoient pour la divination et la prophétie. Par leur habileté dans le pronostic, les médecins arabes se mirent en crédit auprès des Grecs qui les considéroient comme une espèce d'inspirés (1).

Ils paroissent très-instruits dans la connoissance et dans le traitement des maladies de la peau, et ils ont le mérite d'avoir les premiers décrit la petite vérole que leurs compatriotes auroient mieux fait sans doute de ne pas communiquer à l'Europe.

La petite vérole, la rougeole, la maladie appelée *spina ventosa*, l'inflammation et l'abcès du *mediastin*, l'abcès du péricarde et son adhérence avec le cœur, le relâchement et quelques autres incommodités du gosier, ainsi que la lèpre arabe (2), sont d'après Gruner, les mala-

(1) *Kurt Sprengel's Geschichte de Arzneykunde*, Th. 2, S. 319.

(2) L'*elephantiasis*. V. Gruner, *præf. in Reiskii et Fabri opusc. medica ex mon. arab.* Halle, 1776, et du même *morborum antiquitates*, p. 184.

dies dont ils ont les premiers connu et enseigné le traitement. Il leur attribue de plus d'avoir mieux approfondi qu'on ne l'avoit fait avant eux, la connoissance de l'apoplexie, de l'hydrophobie, celle des infirmités qui affectent les articulations, de la scyatique, du cancer, du feu persan, et de celle du ver appelé *vena medinensis*.

En chirurgie ils ont inventé une opération du gosier appelée bronchotomie (1), ainsi que celle d'extraire dans de certains cas la pierre aux femmes sans pratiquer d'incision.

Mais le précis de leurs travaux en médecine, étranger à notre but, a été donné de la manière la plus distinguée par Sprengel, dont nous avons profité beaucoup, auteur très-versé dans la littérature orientale, lequel, après avoir tracé le tableau des connoissances arabes, conclut que la médecine, au point même où elle est parvenue chez nous, pourroit tirer d'importans services de l'étude des auteurs sarrazins (2). Son opinion paroît d'autant plus fondée que

(1) Cette opération chirurgicale, extrêmement rare, a été faite par M. Pelletan à l'Hôtel-Dieu de Paris.

(2) C'est aussi ce que pense Gruner.

jusqu'ici la faculté ne compte que trois savans médecins qui aient consulté ces sources sur leur art. Il y a de quoi s'étonner d'un si petit nombre lorsqu'on sait que la chaire de la langue arabe au collége de France a été pendant longtemps occupée par des médecins.

Qu'on ne se flatte pas, dit Sprengel, qu'il n'y ait plus rien à apprendre chez les Sarrazins, et que le détail de leurs découvertes en médecine et dans les sciences qui lui sont affiliées soit déjà suffisamment connu. Seulement il ne faudra que les juger sur l'état de leur anatomie. Cette branche scientifique avoit à lutter contre l'opinion. D'après le Koran l'attouchement des cadavres rend impur, donc il interdit la dissection. Ce préjugé fit négliger l'anatomie; elle n'eut d'autre ressource en général que les connoissances anatomiques des Grecs, dont elle n'osoit s'écarter ou très-rarement. On reconnut pourtant la nécessité d'apprendre l'anatomie non par des livres, mais par l'autopsie. Il n'y avoit que les ossuaires où cela fût possible, et lorsque l'occasion s'en présentoit les médecins ne négligeoient pas d'y étudier la partie d'anatomie exposée à leurs regards. Quelquefois, dit le savant auteur que nous citons, ils ont redressé leurs maîtres.

Une superstition d'un autre genre, celle de la pierre philosophale, favorisoit l'étude de la chimie et de la pharmacie, deux branches de connoissances que les Sarrazins ont pour ainsi dire créées, et qui doivent infiniment à leurs travaux. La chimie n'apprit pas à ses adeptes à faire de l'or, mais ils apprirent à mieux connoître les corps naturels; et sachant les décomposer dans leurs substances, ils découvrirent les moyens d'en extraire des médicamens; ils en ont inventé un très-grand nombre et surtout de très-énergiques; on leur doit la première idée de l'efficacité médicinale du mercure (1).

Différens genres de distillations et de sublimations leur appartiennent, de même que la découverte des huiles volatiles, et celle des medicamens chimiques en général. Les Arabes ont introduit également dans la pharmacie l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de tamarin et de cassia, de la manne, des feuilles de séné, des myrobolans (2) et du camphre. L'emploi du

(1) Observation de M. le docteur Ebel.

(2) Voyage d'Abdoul Kérym, p. 148, 49. Avicennæ (Ebn Sina), t. II, p. 302, et dans plusieurs autres endroits.

sucre qu'ils préférèrent au miel des anciens, les conduisit à une foule de préparations salutaires et agréables. A l'aide du sucre, ils composèrent des sirops, des juleps, des conserves d'herbes et de fruits, et des électuaires (1).

Le gouvernement surveilloit cette industrie si importante au bien-être des citoyens; les pharmaciens étoient responsables de la bonne qualité et du juste prix des médicamens.

L'histoire présente le général Afchin visitant en personne les pharmacies de campagne pour s'informer si elles sont pourvues de tous les objets contenus dans leurs dispensaires.

On ne sauroit être chimiste ou pharmacien sans avoir ou sans acquérir des lumières en physique expérimentale, en histoire naturelle et en botanique.

Quant aux idées générales de physique, les Sarrazins se sont toujours aveuglément attachés aux notions d'Aristote; il paroît qu'en histoire naturelle ils n'ont jamais franchi les connoissances de ce philosophe, et on les accuse d'être restés en botanique bien au-dessous de Dioscorides que, d'après l'expression de

---

(1) Gruner, *præf. in Reiskii et Fabri op. m.*

Brucker (1), ils ont défiguré d'une manière inconcevable.

Toute la partie théorique de leur savoir étant défectueuse, ils divisent mal; et comment des Musulmans décriroiênt-ils bien dans des sciences qui ne peuvent se passer de dessins et d'images? Cepêndant il ne paroît pas que l'expérience et la pratique leur aient rien appris de nouveau (2).

Ils nous ont fait connoître des aromates, tels que la noix de muscade, le clou de girofle; et Correa de Serra, juge très-compétent, a observé que les Arabes, cultivant plusieurs arbres à fruits dioïques, avoient sur la fécondation sexuelle des idées très-nettes. Par son excellent apperçu (3) de l'ouvrage d'Abu Zacharia, il a fait connoître l'instruction des Sarrazins en économie rurale. Quoique la superstition s'en mêlât, ils avoient dans cette partie des lumières très-saines, très-variées et des

(1) Brucker, hist. ph., t. III, p. 152.

(2) Abdallah Ebn Ahmed Dhiaeddin Ebn Beithar parcourut tout l'Orient pour recueillir des simples. Sprengel, *hist. rei. herbariæ*, t. I, p. 238.

(3) Arch. litt., t. II, p. 241. Notices et extraits, t. II, p. 49. V. sur le dattier, Voyage de Waring, t. I, ch. 29.

procédés qui méritent l'attention des cultivateurs modernes (1). Si, comme il l'observe également, l'état de l'agriculture arabe se ressent de l'heureux résultat d'un grand amalgame de nations, cette cause a exercé son influence sous bien d'autres rapports (2).

En effet l'étendue de l'empire, son contact presque immédiat avec tous les pays de l'Ancien-Monde, et le pélerinage de Mekka qui rassembloit annuellement dans un centre commun des milliers d'individus arrivant des points les plus éloignés, furent très-favorables aux connoissances géographiques. Grâces aux travaux de quelques savans orientalistes (3), nous savons aujourd'hui qu'il y a un trésor de faits et de données statistiques à recueillir chez les Arabes, lesquels n'ont pas négligé non plus la géographie physique.

---

(1) L'Espagne doit aux Maures l'usage des *noria* ou roues à chapelets, sur le contour desquelles sont adaptés des seaux. V. M. Grégoire, ancien évêque de Blois, dans son Essai historique sur l'état de l'agriculture au seizième siècle, p. 15. C'est avec sentiment que je cite le nom de cet ecclésiastique cher à l'humanité et à mon cœur.

(2) Not. et extr., t. II, p. 52, 59, 386.

(3) Renaudot, Langlès, etc.

La mesure de la terre entreprise sous Mâmoun fait honneur à leur zèle. On en trouve le détail dans Aboulfédâ, dans les ouvrages de Bailly et de Montucla. Ces derniers ont, ainsi que Todérini (1), fixé l'opinion concernant le mérite des Arabes dans les mathématiques, l'optique, l'astronomie ; je n'en rapporterai que les principaux apperçus.

Albategnus découvrit que l'apogée du soleil avoit un mouvement propre, par lequel il s'avançoit uniformément le long de l'écliptique, et l'analogie le conduisit à établir que les apogées de toutes les planètes avoient un mouvement propre le long de l'écliptique, mais moins sensible que celui de l'apogée du soleil. Cette découverte, dit Bailly, a marqué les travaux des Arabes : c'est une pierre qu'ils ont mise à la construction de l'édifice du monde ; elle y est restée pour leur gloire et pour celle d'Albategnus. Cet astronome decouvrit un fait de la nature dont il étoit réservé à Newton de découvrir la cause.

Une pareille découverte ne se trouve jamais isolée. Des observations fécondes l'ont précé-

---

(1) Todérini, de la Littérature des Turks, traduit par l'abbé Cournand, t. I, p. 93—97. III.

dée, l'accompagnent et la suivent. De ce nombre paroissent les connoissances développées dans l'ouvrage d'Al-Hazen sur l'optique. Cet auteur y expose les effets de la réfraction avec plus d'étendue et de justesse qu'on n'avoit fait jusqu'à lui. Il donne la méthode pour connoître la quantité de cette réfraction, il fixe la hauteur de l'atmosphere, et prouve qu'au-delà de cette hauteur il y a une matière plus rare que l'air. Todérini recommande l'ouvrage d'Al-Hazen comme renfermant des idées sur les lunettes long-temps avant l'époque où nous plaçons l'invention de celles-ci. On prête aux Sarrazins encore une autre découverte ; mais si, outre les clepsidres et les cadrans pour mesurer le temps, ils se sont servi du pendule, il y a de bonnes raisons pour croire que cette invention étoit très-imparfaite ou ne leur appartenoit pas.

Ce peuple ne s'est jamais attribué celle de l'algèbre, laquelle, quoique le nom en soit arabe, paroît dériver de principes que Diophante a conçus; mais chez quelques Grecs elle semble n'avoir servi qu'à la subtilité des joueurs de gobelets. Les Arabes l'appliquèrent à un but plus grave, ou plutôt ils en découvrirent l'utilité et l'importance. C'est ainsi

qu'un joujou d'enfant (un cerf-volant), devint dans la main de Franklin une arme pour soumettre la foudre.

On cite Mohammed ebn Mousa comme l'inventeur de la solution des équations du second degré. Un ouvrage d'Omar ben Ibrahim des équations cubiques a fait penser à Montucla que les Arabes étoient plus avancés dans l'algèbre qu'on ne le croit communément.

Il faut encore leur rendre la justice d'avoir commencé à s'appercevoir de l'insuffisance de plusieurs de leurs connoissances, des défectuosités du système de Ptolémée, et d'avoir pressenti des découvertes à venir, ce qui prouve qu'ils avoient fait déjà beaucoup de chemin.

Si l'immense nombre de manuscrits arabes enfouis dans les différentes bibliothèques d'Europe étoient exploités, comme quelques-uns d'entre eux l'ont été déjà, on tiendroit compte aux Sarrazins d'une plus grande masse de connoissances qu'on ne leur en a trouvé jusqu'ici. Alors la lacune du moyen âge qui nous sépare de l'antiquité seroit moins grande qu'elle ne semble l'être et qu'elle le paroissoit surtout lorsque l'histoire de l'esprit humain se bornoit encore à celle de l'Europe seule, tantôt civilisée, tantôt barbare. L'étude des langues orien-

tales fait tous les jours de nouveaux progrès parmi nous. On la regardoit autrefois comme une étude uniquement subsidiaire à l'intelligence des auteurs sacrés. Réunie aujourd'hui à la saine philosophie, elles se prêteront réciproquement leurs lumières pour compléter le tableau des connoissances et des découvertes arabes (1). Mais si nous supposons que les résultats les plus remarquables de la culture des Sarrazins soient connus, il sembleroit que l'esprit humain n'eut pas gagné en proportion des efforts que ceux-ci ont faits pour l'enrichir. En admettant cette supposition avec trop de facilité peut-être, quelle seroit la cause de cette disparité entre les efforts et les résultats ?

On croit la découvrir dans un culte ennemi de la liberté des recherches. L'esprit de toutes les religions interdit cette liberté jusqu'à un certain point, sans que cela ait arrêté en Europe les progrès de l'esprit humain. Mais la conduite libérale des Khalyfes, ces chefs su-

---

(1) On sait que M. Caussin, professeur de langue arabe au collége de France, a été invité, par des membres distingués de la première classe de l'Institut, à traduire un astronome arabe qu'il nous étoit essentiel de bien connoître. *Note de M. de Fortia d'Urban.*

prêmes de la religion, démontre assez que les développemens de la raison humaine leur paroissoient très-compatibles avec la piété; et comment ne l'auroient-ils pas été, le prophète ayant dit, d'après ce que rapporte Moas ben Djebel (1): « Enseignez la science, car celui qui l'enseigne, craint Dieu, et qui la désire, l'adore; qui en parle, loue le Seigneur; qui dispute pour elle, livre un combat sacré; qui la répand, distribue l'aumône aux ignorans, et qui la possède, devient un objet de vénération et de bienveillance.

» La science sert de sauvegarde contre l'erreur et le péché; elle éclaire le chemin du paradis; elle est notre confidente dans le désert, notre compagne dans le voyage, notre société dans la solitude; elle nous guide à travers les plaisirs et les peines de la vie, nous sert de parure auprès de nos amis et de bouclier contre l'ennemi.

» C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il destine à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est honnête et bon. Les anges briguent leur amitié et les couvrent de

(1) *Uibersicht der Wissenschft. d. Or.*, S. 84.

leurs

leurs ailes. Les monumens de ces hommes sont les seuls qui restent, car leurs hauts faits servent de modèles et sont répétés par les grandes âmes qui les imitent.

» La science est le remède contre les infirmités de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice; c'est par elle que des esclaves franchissant les distances ont escaladé la cime des félicités du monde présent et à venir.

» L'étude des lettres vaut le jeûne, et leur enseignement vaut la prière. A un cœur noble elles inspirent des sentimens plus élevés, et elles humanisent les pervers ».

Cicéron a fait l'éloge des lettres avec plus de talent peut-être; il n'y a pas mis plus d'élévation et d'enthousiasme, et c'est à tort qu'on chercheroit la cause du phénomène qui nous occupe dans les dispositions écrites de l'islamisme, ou dans l'esprit de son auteur.

Plusieurs circonstances ont concouru à brider le génie sarrazin, et à faire dévier ses élans.

La première de ces raisons se trouve dans les mauvais maîtres qu'ils eurent le malheur de rencontrer, et qui ont influé sur toute leur

destinée savante : on se ressent toute sa vie des fausses leçons qu'on a reçues (1).

Une autre de ces causes, c'est que l'islamisme regardoit la plupart des beaux-arts comme des hérésies. Ces arts qui ne prétendent qu'à nous occuper agréablement vont plus loin dans leurs effets. Tandis qu'ils charment les sens, qu'ils excitent l'imagination et qu'ils nourrissent la sensibilité, ils augmentent la capacité de l'âme; en épurant le goût ils perfectionnent le jugement, car le goût lui donne la certitude d'un heureux instinct qui réagit sur toutes nos facultés intérieures; et comme les ressorts de l'esprit se tiennent réciproquement, l'un participe tôt ou tard à l'engourdissement de l'autre. Enfin, il est impossible que le génie d'un peuple remplisse bien une grande sphère de développement lorsqu'il ne se dilate pas en tout sens.

En Europe des conquérans avoient adopté la religion des vaincus; le vainqueur asiatique imposa la sienne à ses conquêtes. Chez nous l'opposition constante entre l'ordre politique et le clergé fut singulièrement favorable à la

(1) Brucker, hist. ph. cr., p. 152, 153.

liberté de penser. L'organisation aristocratique de l'Eglise chrétienne, les conciles comme théâtres de grandes discussions, et les sources de la religion dans les langues les plus savantes du globe contribuèrent d'une manière décisive au développement des lumières.

Les Sarrazins avoient établi un système de concours absolu entre la loi religieuse et la loi civile. Quelque chose de vague dans la compétence de ces ressorts vaut mieux que la trop grande précision, puisque les défauts de la machine ne se corrigent que par opposition et en se refoulant réciproquement. L'unité péremptoire, fut-elle l'ouvrage de la bonté divine, sera funeste à la liberté publique. Mais lorsque le double fardeau d'un despotisme à la fois militaire et religieux pèse sur les âmes, tous les mouvemens deviennent timides, et cette philosophie morale (1), qui allie les chefs-d'œuvres de l'imagination aux découvertes du génie, ne sauroit prendre de l'élan. Sans elle,

(1) Dans son arbre encyclopédique, M. de Saint-Simon l'a très-ingénieusement représenté comme une espèce de lierre entourant le tronc et parcourant les branches.

les lettres peuvent bien encore embellir la fortune; mais les grands intérêts de la société se ressentent de leur froide indifférence.

Oserions-nous hasarder l'observation que les gouvernemens sarrazins se sont peut-être un peu trop directement occupés des lettres, dont la liberté est incompatible avec une surveillance minutieuse de la part de l'autorité publique?

Les guerres intestines, les révolutions dans le palais des khalyfes et l'abus du pouvoir militaire ont souvent mis des entraves aux lettres arabes, définitivement arrêtées dans leur cours par la conquête que les Mongoles font des trois grandes portions du khalyfat, l'Indoustan, la Perse et la Turquie asiatique.

On réduit généralement le mérite littéraire des Sarrazins à celui de simples conservateurs. N'auroient-ils donc nullement avancé l'esprit humain?

Ce n'est pas sur des connoissances isolées que le temps amène qu'on peut évaluer les progrès de la pensée; il faut pour cela une suite de connoissances qui composent un système d'idées: L'esprit humain ne les acquiert et n'avance

véritablement qu'à l'aide des méthodes (1) et des instrumens qu'il invente, qui, comme des organes artificiels ajoutés à ceux qu'il tient de la nature, lui permettent de s'établir dans de nouveaux domaines inaccessibles par d'autres moyens. Dans toutes les directions où l'usage de semblables instrumens est hors de propos, il n'y aura jamais que retour plus ou moins varié aux lois anciennes. L'usage de l'algèbre enseigné par les Sarrazins est donc un très-grand pas qu'ils ont fait faire à l'esprit humain.

Les efforts qu'ils font pour se soustraire à l'empirisme et pour soumettre leurs connoissances à un procédé méthodique, quoique celui-ci soit défectueux, ne laissent pas de les caractériser. Ils ouvrent la carrière des sciences expérimentales, et cette nouvelle évolution dans les lettres est incontestablement due à leur génie, au génie du moyen âge.

La marche de l'esprit humain est lente ; elle ressemble au voyage des Alpes, où il y a des pas difficiles et des précipices à franchir ; où, avant d'arriver à une perspective immense, on

---

(1) Dans l'ordre politique, le système représentatif est au nombre de ces méthodes.

s'avance péniblement dans un étroit et sombre sentier.

L'imprimerie a accéléré la vitesse de nos progrès qui, jusqu'à l'époque de cette invention, n'avoient pas été plus rapides que ceux des Sarrazins.

CHAPITRE II.

Du Commerce.

Les rapports commerciaux des peuples sont d'une nature variable. C'est à la tradition plutôt qu'aux livres à les faire connoître. Parmi ces derniers, les journaux de voyage méritent la préférence sur les historiens; car il est rare que ceux-ci portent leur attention sur le mouvement pacifique de l'industrie: mais les chroniques, soit musulmanes, soit byzantines, ne s'en occupent que par accident. Dans cette disette, que peut-on espérer de recueillir ?

Il paroît que le premier choc des Sarrazins porta un coup funeste au commerce des pays qu'ils envahirent. Malgré la bonne discipline de leurs armées et la sage modération de leurs chefs, une des suites du grand changement qu'ils effectuèrent fut d'enlever au travail des moyens et des bras, d'intercepter les communications et de rendre précaire le sort des fortunes. A ces fléaux ordinaires de la guerre,

se joignit celui de la simplicité grossière des Sarrazins qui, ne connoissant pas l'usage d'une foule de denrées précieuses, détruisirent follement (en Syrie et en Perse) des magasins immenses de marchandises.

Ces excès eurent leur terme. On s'en corrigea d'autant plus vite qu'il est aisé de se faire aux commodités de la vie lorsqu'on en dispose, et aussitôt que l'ignorant soldat eut compris qu'il convient mal de mettre en pièces les tapis de Perse (1), qu'il est plus doux de fouler sous les pieds, il s'empressa de déployer le luxe d'un homme nouveau qui commande. On me dispense d'en exposer les détails. Assez d'autres les ont donnés; il y a du gigantesque parmi les traits qui s'y rapportent. Une pluie de perles inondant Buran (2) le jour de ses noces, la splendeur non moins vantée du mariage de Motaded, la pompe d'étiquette de Moktadir, et la profusion des Ommiyades d'Espagne, rivaux des Abbassides, dont ils cherchent à effacer l'éclat, démontrent l'étonnante magnifi-

(1) On se rappelle le magnifique tapis qu'Omar distribua par morceaux.

(2) Abulf. ann., t. II, p. 147.

cence des Sarrazins (1). Leurs fêtes ou des milliers de convives, les femmes, les eunuques blancs et noirs sont marchandises comme les riches étoffes de leurs draperies, offrent de quoi relever le commerce. Mais le faste des grands n'annonce pas toujours l'industrie du pays qui le nourrit; souvent il est servi par des mains étrangères, et il se pourroit que les chefs-d'œuvres envoyés de Baghdâd en présent à Charlemagne (2) eussent été l'ouvrage de quelque artiste grec. Ce n'est que lorsqu'un gouvernement peut faire de grandes dépenses sans s'appauvrir, et que l'élégance se répand sur toutes les classes d'une nation, qu'il y a raison de conclure que les arts et l'industrie y sont indigènes. Les sept cent cinquante millions laissés par Mansour, après toutes les dépenses de son règne, et d'un autre côté la parure des femmes de Grenade (3), leurs ceintures, leurs écharpes,

(1) Moktadir Abulf. ann., t. II, p. 39; Abderame (Abd-ur-rhaman), III, palais de Zhera, douze cents colonnes de marbre d'Espagne et d'Afrique, vingt-cinq ans employés à construire ce palais, soixante-douze millions de France dépensés pour l'embellir.

(2) L'an 807. *Herm. Contracti chronicon*, p. 224.

(3) Casiri, t. II, p. 257—259.

leurs jarretières, leurs bonnets tissus d'or et d'argent, la finesse, l'extrême recherche de leurs vêtemens, et l'ample garde-robe de leurs maris, qui s'habillent de lin, de soie, de coton et de laine, suivant la saison : voilà des preuves d'opulence et d'industrie ! Il n'y a que le commerce qui fournisse de pareilles ressources ; sans commerce, point de finances pour l'Etat, point d'aisance pour les particuliers ; c'est lui qui crée, qui provoque l'industrie et en multiplie la valeur.

L'étendue de l'empire des Khalyfes, les richesses de son sol, la variété des climats, la population, l'Etat policé des provinces ont dû nécessairement exciter la spéculation mercantile. Il s'ouvre devant elle un champ plus vaste et plus fécond que celui que jusqu'alors elle avoit parcouru. Un simple coup d'œil sur la carte fait juger des points éloignés mis en contact par un centre commun de religion de politique et d'affaire.

Les produits de l'Espagne, de la Barbarie, de l'Egypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, de la Perse, ceux des contrées de la Caspienne et de la Russie, les marchandises de l'Inde et de la Chine affluent successivement à Mekka, Médinah, Koufa, Basra, Damask, Baghdâd, Mosoul,

Medâïn. L'établissement des colonies crée autant de centres particuliers d'affaires ; et en notant ces différens points sur la carte, on connoîtra à peu près les routes que le commerce des Sarrazins a suivies.

Il a dû être d'autant plus actif que les Musulmans, tout en faisant de la guerre une obligation sacrée, n'avoient pas, comme les Tartares, jeté du mépris sur les arts de la paix. Le travail ne dérogeoit pas. L'exemple du prophète et l'histoire des plus grands hommes de la religion le mettoit en honneur. Encore aujourd'hui les Musulmans prennent assez volontiers pour surnom la profession qu'ils ont exercée, ou celle de leur père, ou celle par laquelle leurs ancêtres se sont élevés dans le monde. Arrivés au faîte des grandeurs, tel homme d'état ou général d'armée ne rougit pas de s'appeler Mohammed *Cajan*, Mahomet le *Tailleur*, Soliman *Atari*, Salomon le *Droguiste*, Ibrahim *Jouaeri*, Abraham le *Jouailler*, Jakoub *Jakouti*, Jacques le *Bijoutier*; car, dit Chardin, la considération naît chez eux du savoir et de l'industrie, et il n'y en a que très-peu d'attachée à l'extraction (1).

(1) Chardin, Voyage, t. IV, p. 122.

Le Koran recommande le commerce, l'agriculture et l'industrie manufacturielle comme des occupations agréables à Dieu, et comme méritoires (1). Il en résulte un grand respect pour l'état de négociant et pour la personne de celui qui l'exerce, le libre passage des marchandises au milieu des armées, et la sûreté des grands chemins (2).

Le vainqueur musulman ne perdoit donc rien de sa considération à reprendre après chaque campagne la bêche ou la navette, et à changer ses drapeaux en voiles. Aussi tous ses établissemens prospèrent-ils malgré le bruit et le mouvement continuel des armes.

Pour le soulagement des voyageurs, la piété religieuse faisoit creuser des puits et construire des citernes dans le désert, ouvrir de nouvelles routes, et élever partout des caravânserais. Ces ouvrages qui n'avoient principalement en vue que la commodité des saints pélerins, profitèrent au commerce. L'établissement des caravânserais lui devint surtout très-avantageux. « Le négociant y trouve, dit Olivier dans son Voyage, un abri pour sa personne, et de la sûreté pour

---

(1) D'Ohsson, t. IV, p. 196.

(2) Chardin, Voyage, t. IV, p. 266.

ses marchandises, en conservant, ce qu'on perd dans les hôtelleries de l'Europe, la liberté de vivre avec toute l'économie possible, chose à laquelle les Orientaux sont portés naturellement, et qui fait que leurs transports par terre se font quelquefois avec moins de frais que nos voyages de mer ».

Cependant, à peine les Sarrazins ont-ils pris possession de la Syrie, qu'aussitôt ils aspirent à l'empire de la mer ; et la bataille de Phoinica (1) ayant décidé de leur supériorité navale, ils prennent Rhodes et couvrent la méditerranée de leur pavillon. L'esprit d'entreprise les pousse à franchir le détroit de Gibraltar; et si leur flotte n'eût pas été dispersée par une violente tempête, ils alloient trouver l'Amérique dont la découverte étoit réservée à d'autres temps.

Renfermés dans les limites de l'ancien monde, ils vont d'abord rétablir les communications que la guerre avoit interceptées. Depuis une époque très-reculée il se faisoit à Siraf et à Aden un échange considérable entre la Chine, l'Inde, la Perse, l'Ethiopie et l'Egypte. Les nègres de la Nubie, les eunuques de Habech, les peaux

(1) Zonaras, t. II, p. 88; Theoph., p. 287.

de tigre, la soie, le coton, l'ivoire et la poudre d'or du Zanguebar sont les objets dont trafiquoient les Ethiopiens; les navires de l'Inde et de la Chine apportoient des productions crues et ouvrées de l'Orient: de la soie, des broderies, des toiles, de la porcelaine, des armes, des housses, du cuir, du bois de sandal, des aromates, de l'ambre, de la civette, de l'ivoire, de l'ébène, du bois dit de brésil, de l'étain, du plomb, des perles, des pierreries, etc. Des ports d'Aden et de Djddah, ces marchandises passoient par le golfe arabique en Egypte, et à l'aide des caravanes en Syrie. La foire de Kâboul distribue plus directement les denrées du Levant aux pays qui avoisinent la mer Caspienne, tandis que Samarkand envoie des caravanes à Halep troquer les soieries de la Chine, les draperies que Kachemyre fabrique, les pierres fines, le musk et les drogues méridionales du Tokharestan, ainsi que les ouvrages de l'industrie particulière de la Bucharie contre de l'étain britannique, du cuivre et des draps (1). Les étoffes d'or de la Grèce sont recherchées dans l'Inde, et l'Empire romain n'est pas purement passif dans le commerce du monde. Mais du

---

(1) Kehr., p. 28.

temps de Justinien le commerce de la Méditerranée avoit souffert de la décadence de l'Occident; il devoit renaître et prendre le plus brillant essor sous les auspices des Sarrazins, qui, dès le deuxième siècle de l'hégire, y portent la même ardeur qui avoit signalé leurs entreprises guerrières.

C'est alors que les côtes de la Barbarie sortent de l'état de nullité mercantile où elles étoient tombées depuis la conquête des Vandales. Différens genres de fabrique s'y élèvent; une seule branche occupe en Mauritanie plus de cinquante mille ouvriers; la Tingitane (1) devient célèbre par son activité manufacturière et rurale, et le pays de Sous ne le cède qu'à l'Espagne qui, riche d'une foule de denrées dont la culture a émigré avec les Maures, fait des produits de son sol et de son industrie un vaste commerce avec les Barbaresques, l'Egypte et l'Orient. La canne à sucre, le riz, le coton, le safran, le sésame (2), le gingembre, la myrrhe, l'ambre

(1) La Mauritanie se partage en trois parties: la plus occidentale (la Tingitane) comprend Tanger, Ceuta, etc.; la seconde (l'ancienne Numidie) s'étend depuis Telemsan jusqu'à Bugia; la troisième (Afrikija) depuis Barka jusqu'à Goudje.

(2) Prosp. Alpin., t. II, p. 47, 48; Vesling, p. 175.

gris, le hinné (1), le mohaleb (2), le pistachier (3), le sebestennier (4), le bananier, devenus indigènes dans la péninsule, fournissent à ses échanges. Les draps de Murcie, fabriqués avec les belles laines de ses troupeaux, les soieries de Grenade et d'Almerie, le papier-coton de Salibah sont estimés partout. Le soufre, le mercure, le cuivre, le fer, exploités de ses mines, s'exportent journellement de ses ports; et la trempe de l'acier d'Espagne, dit Adam, singulièrement recommandable dans un siècle de guerre, fait acheter avec empressement les cuirasses, les casques, les cimeterres qui sortent de ses manufactures.

Ce n'est pas seulement avec leurs frères musulmans que les Sarrazins espagnols font des

(1) Prosp. Alp., p. 23—25; Vesling, p. 173. On en teint les cheveux, les ongles.

(2) *Avicennæ Opera per Fab. Paulinum Utic. Venetiis*, 1608, p. 358. On l'emploie pour engraisser les femmes.

(3) Abu Zacharia, t. I, p. 265; *Olavi Celsii Hiero, botanicon*, p. 27.

(4) Prosp. Alp., p. 17; Vesling, p. 169; Abu Zacharia, t. I, p. 324.

bénéfices:

bénéfices : Constantinople offre un débouché immense aux ports de Cadix et de Barcelone aussitôt que la presqu'île des Pyrénées s'est séparée du corps principal de la monarchie musulmane, et que les Ommiyades qui règnent à Cordoue ont senti qu'il est de leur intérêt d'entretenir une bonne amitié avec les empereurs de Constantinople (1).

Les Musulmans orientaux, presque toujours en guerre avec les Grecs, se livrent moins au commerce de la Méditerranée que les occidentaux ; en revanche ils s'etendent beaucoup plus dans d'autres directions. La soumission de l'Egypte leur ouvre des communications avec l'intérieur de l'Afrique qu'ils entament également vers l'est. Poussant leurs conquêtes le long des côtes orientales de ce continent, ils les prolongent d'abord jusqu'au détroit de Babel-Mandel, et successivement jusqu'au Zanguebar et dans le pays des Cafres (2). Ces contrées leur présentent l'aspect d'une nature sauvage et l'extrême misère d'un peuple dénué de tout ce

(1) Cardonne, vol. II.

(2) *An. hist. and chron. deduction of the origin. of commerce by Anderson*, vol. I, p. 92.

qu'enseignent les arts les plus grossiers, ne sachant ni se loger, ni se vêtir. Les Sarrazins y forment les premiers des établissemens stables, et il paroît que les indigènes se retirent dans l'intérieur, d'où ils viennent de temps en temps leur apporter de la poussière d'or, des dents d'éléphant, des peaux et autres objets d'échange. Renforcés à plusieurs époques par des colonies attirées de la Perse, les Arabes passent pour avoir fondé les villes de Brava, Mombaza, Quiloa, retraite d'un prince, frère du maître de Schiraz (Chyraz) (1), Mozambique, Sofala, Melinda et Magadoxa, qui paroît avoir été le premier établissement arabe sur la côte d'Afrique (2). Dans la suite, les Sarrazins s'emparent des îles situées sur la côte et se mettent en possession de plusieurs points de Madagascar. C'est là que cinq siècles après, ayant tourné le cap de Bonne-Espérance, les Portugais sont surpris de les rencontrer; ils les trouvent également à l'est de l'Indus et au cap Comorin, où ces maîtres de tout le commerce de l'Inde s'opposent à leur admission dans le pays.

---

(1) *Anc. rel.*, p. 306.

(2) *Anc. rel.*, p. 305.

Les Musulmans y dominoient depuis longtemps. Dès le deuxième siècle de l'hégire, il s'en établit beaucoup chez les Hindoux, où leur population s'accroît par l'achat des esclaves (1) qu'ils élèvent dans la foi de Mohammed et par les femmes qu'ils s'associent, tellement que le nombre des Musulmans qui sont fixés à la côte de Coromandel vers l'an 850 de l'ère chrétienne est estimé à huit cent mille têtes. Ils se renforcent particulièrement par la conversion des Malais; et le souverain du Malabar, non content d'embrasser l'islamisme, se décide à aller finir ses jours à Mekka. Kalicut, où il s'embarque, dit Raynal (2), paroît un lieu si vénérable et si cher aux fidèles, qu'insensiblement ils contractent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux; et ce port, tout incommode qu'il est, devient par la seule force de cette superstition le plus riche entrepôt de ces contrées.

Mais Kalicut n'est pas le dernier terme de leurs courses. Quoique leurs navires, faute de boussole, ne puissent jamais perdre de vue les

(1) C'est ainsi que leur nombre augmente en Chine par l'achat des enfans qu'on expose.

(2) Histoire du commerce des Indes.

côtes, ils franchissent en peu de temps et de beaucoup les limites de la navigation des anciens. On les voit allant toujours directement chercher les marchandises dans les pays qui les produisent, fréquenter Sumatra et les autres îles de l'Archipel indien, traverser le golfe de Siam et aborder en Chine.

Quelques-uns des disciples de Mohammed y avoient pénétré par terre vers l'an 651 de J. C., ce qui revient à l'an 29 de l'hégire (1). En partant de Samarkand, on employoit deux mois pour faire ce trajet; mais une manière de voyager, propre à remplir les intentions d'un missionnaire, ne répondoit pas également bien aux vues du commerce: le négociant aima mieux se risquer contre les vents et les marées; de Siraf il se rend à Mascate, de Mascate il passe à Cochim, de Cochim il longe la côte de Malabar; et toujours en rangeant les côtes, il arrive au cap Comorin; de là à la Cochinchine, et, en poursuivant sa route, il arrive à Canton (2).

Les Musulmans étoient si nombreux dans

---

(1) De Guignes, extrait du Journal des Savans (novembre 1764), p. 21.

(2) *Anc. rel.*, p. 141—47.

cette cité, que l'empereur de la Chine leur permit d'avoir un kadi de leur culte présidant aux actes de la religion et exerçant sur eux les fonctions de juge (1). Qu'est-ce qui a pu les pousser à un excès que de Guignes atteste d'après les annales chinoises? Forts de leur nombre, les Sarrazins osèrent, l'an 758 de J. C., piller et brûler tous les magasins d'une ville où on les avoit admis en amis, et qui étoit alors, comme elle l'est encore à présent, le principal port de la Chine (2).

Dans toutes les échelles situées depuis le golfe Persique jusqu'à l'Inde et à Canton, on entend et on parle la langue arabe. Un commerce suivi s'établit entre Ormuz, la Chine et les pays intermédiaires; et les peuples de l'Orient apprennent à mieux se connoître par des relations plus fréquentes et plus réciproques. La preuve de cette assertion se trouve dans le rapport de deux voyageurs arabes, publié par Renaudot (3).

---

(1) *Anc. rel.*, p. 9.

(2) Journal des Savans (novembre 1764), p. 3.

(3) Un de ces voyageurs s'appelle, d'après Renaudot, Abuzeid el Hacen; d'après Masoudi, son nom est

Ils donnent des renseignemens intéressans sur le pays qu'ils ont vu; ils parlent de l'industrie des Chinois, de la culture de la soie, du riz, de l'usage du camphre, de celui de la porcelaine, de la pèche des perles, des poissons volans; ils traitent de la justice, de l'épreuve du feu, de la police des passe-ports, de l'établissement des postes, de la manière de vivre, de la propreté de ce peuple ainsi que de quelques singularités, comme la sonnette du gouverneur, le marché de chair humaine, et la province où les vainqueurs mangent les cadavres des vaincus. Ces traits, un peu trop extraordinaires à part, on nous présente les Chinois sous des rapports favorables (1). Ils n'étoient pas encore, à cette époque, imbus de l'idée de supériorité dont de nos jours se nourrit leur orgueil. Cette nation cherchoit à s'instruire; et étant surtout très-curieuse de l'art du dessin, son gouvernement

---

Abuyezid Mohamed, fils de Yezid, de la ville de Siraph.

(1) Il est remarquable que les Chinois aient paru sous un jour plus avantageux aux voyageurs qui les ont vus dans un temps où ils se gouvernoient eux-mêmes; car la première conquête des Tartares n'a eu lieu que dans le treizième siècle. *Note de M. de Fortia d'Urban.*

ne négligeoit rien pour attirer et pour retenir en Chine les étrangers qui se distinguoient par ce genre de talent (1). Mais si nous pouvons nous en rapporter à la conversation qu'un prince musulman de la race de Mohammed, réfugié à Canton, eut avec l'empereur de la Chine, il paroît que les maîtres de cet empire étoient, en fait de théologie, déjà aussi incrédules et aussi moqueurs qu'on les a trouvés depuis (2).

Les deux voyageurs de Renaudot connoissent le Thibet; ils ne connoissent le Japon, qu'ils appellent Sila, que sur le rapport des Chinois. Aucun Arabe n'y a pénétré avant l'année 230 de l'hégire.

En revanche ils se sont procuré des lumières plus exactes que n'avoient les Romains et les Grecs sur les parties de l'Inde fréquentées par les anciens. Les constitutions politiques, les mœurs, le savoir astronomique des Brahmes, les superstitions, les macérations et les pénitences des fakirs, rien n'avoit échappé à leurs recherches.

(1) Ebn al Ouardi, not. et extr. de la Bibl du roi t. II, p. 34.

(2) *Anc. rel.*, p. 95.

Le même esprit de commerce et de zèle pour propager la foi, qui excitoient les Musulmans à fréquenter des plages éloignées, animoit encore d'autres sujets des khalyfes (1).

Les Nestoriens établis en Perse long-temps avant que les Musulmans vinssent en faire la conquête, avoient de bonne heure envoyé des missionnaires dans l'Inde ; ils y avoient fondé des églises en différentes contrées, particulièrement dans l'île de Ceylan. Lorsque les Sarrazins étendirent leur navigation, il s'ouvrit pour les Nestoriens un plus vaste champ d'entreprise. Ils avoient obtenu de la justice d'Omar une capitulation qui leur assuroit de très-amples priviléges avec une liberté entière de l'exercice de leur religion ; ils en profitèrent pour se créer des relations mercantiles et pour faire, pendant le second et le troisième siècles de l'hégire, une foule de prosélytes parmi les Hindoux. En même temps ayant accompagné les Musulmans à la Chine, ils y prêchèrent le christianisme avec succès. Avant la fin du neuvième siècle de J. C.,

(1) *An. hist. disquisition concerning the Knowledge which the ancient had of India*, *by Robertson*, *sect. III.*

le nombre de ses sectateurs étoit si considérable parmi les Chinois, que, lors du sac de la ville de Homdan (l'an 264 de l'hégire), on compta plusieurs milliers de Chrétiens qui périrent (1).

Comme leurs églises ressortissoient, ainsi que celles de l'Inde, du primat nestorien de Perse, dont ils reconnoissoient l'autorité suprême, ce rapport ecclésiastique servit de voie régulière, d'instruction et d'affaires.

Par plusieurs raisons, le commerce profitoit davantage aux sujets non conformistes des khalyfes qu'à leurs sujets musulmans. Ils étoient, particulièrement les Chrétiens, chargés de la perception des droits sur les marchandises, les Sarrazins n'entendant pas cette partie, qui demandoit des notions d'écriture (2), de calcul et la connoissance des valeurs comparatives des

---

(1) Dès l'an 636 un chrétien nestorien, appelé Olopuen, étoit venu de Judée à la Chine. C'est ce que prouve l'inscription savamment expliquée par le père Kirker dans sa *China illustrata*, *Amstelodami*, 1667. Voyez, sur l'établissement des Chrétiens à la Chine, un mémoire de M. de Guignes parmi ceux de l'académie des inscriptions. Paris, 1764, t. 30, p. 802. *Note de M. de Fortia d'Urban.*

(2) Zonaras, t. II, p. 109.

monnoies romaines. La jalousie des Sarrazins les expulsa un instant de cette branche d'administration; mais le gouvernement se vit obligé d'y rétablir les Chrétiens, quoiqu'ils sussent sans doute tourner les douanes au profit de leurs affaires.

Chez l'étranger, ils avoient d'autres avantages sur les Musulmans. La loi défend à ceux-ci de manger de la chair apprêtée ou tuée par un homme d'un culte différent du leur et de boire dans un vase où il ait bu; elle défend de prier Dieu dans un lieu où il y a des images; elle interdit même, en certain cas, l'attouchement des personnes de secte étrangère au Koran. Ces observances devoient engager beaucoup de Musulmans à se restreindre au commerce intérieur ou à employer des intermédiaires, des courtiers dans leurs relations extérieures.

Une autre entrave à leur activité mercantile, c'est que la loi, en interdisant l'usure, ne met aucune différence entre l'usure et l'intérêt. Les Chrétiens et les Juifs, beaucoup moins gênés à cet égard, s'emparèrent d'une grande partie des bénéfices du commerce extérieur. Cependant c'étoient les Musulmans, dont l'activité leur ouvroit les nouvelles routes par les découvertes qu'elle faisoit faire au midi, à l'est et au

nord de l'empire des khalyfes. On cite un voyageur, nommé Salam al Tardgiouman, qui alla sous le règne de Vhatek Billah visiter les contrées du Wolga, la Sibérie, la Russie et le pays des Slaves (1).

Ici je devrois finir. On ne me désapprouvera pas peut-être d'arrêter un moment nos regards sur la situation commerciale de l'Europe à cette époque. Robertson a tracé le tableau que nous présenterons, en y ajoutant quelques traits. Tandis, dit-il, que les sujets des khalyfes s'enrichissent et agrandissent leurs connoissances par les découvertes qu'ils font dans l'Orient, les peuples de l'Europe se trouvent presque tout à fait exclus du commerce de ces contrées. Aussitôt que l'Egypte devient une province musulmane, les Grecs ne peuvent plus y aborder. Ils avoient jusqu'alors fourni au reste de l'Europe les marchandises de l'Inde et de la Chine tirées d'Alexandrie, le principal entrepôt de ce commerce, mais qui, par la fondation de Basra, devoit cesser de l'être. La situation de cette nouvelle place, qui commande à deux fleuves

(1) Notices et extraits des manuscrits de la bibl. du roi, par M. Silvestre de Sacy, t. II, p. 17.

qu'on remonte très-avant dans l'intérieur, étoit bien choisie ; en peu d'années elle balança l'importance d'Alexandrie. Les négocians eurent plus d'intérêt à débarquer dans le golfe Persique, et dès-lors le golfe Arabique (1) fut moins fréquenté. Satisfaits d'ailleurs de pourvoir à leurs propres besoins, les Musulmans n'étoient pas disposés à rien apporter dans les marchés de la Méditerranée. De plus, tout rapport entre eux et les Chrétiens étoit intercepté par des hostilités presque continuelles exercées avec cet acharnement que la jalousie de pouvoir et la haine de religion peuvent faire naître.

Dans les intervalles de paix, mais ces momens n'arrivoient qu'une ou deux fois par siècle, l'Europe tiroit quelques marchandises de Basra en les faisant venir sur l'Euphrate jusqu'à Diarbekr, de là par terre à Erzeroun, et enfin à Trebisonde, d'où elles partoient pour le Bosphore. Cette ressource, trop peu fréquente, ne répondoit pas aux besoins du commerce. La religion vint en offrir une autre.

Les Arabes ne troubloient pas les pélerins :

---

(1) *Had. Reland, de mare rubro. diss. misc. Pars I*, p. 115.

moyennant une foible redevance, ils leur permettoient de se livrer en paix à leur dévotion pour le saint-sépulcre. Il n'étoit donc pas difficile de visiter Jérusalem, et assez souvent quelque chose de mondain se mêle aux actes de la piété. Le Musulman, en allant faire ses prières à Mekka, Mesdjed-Ali, Hosein, Senabad (1), ne néglige pas de porter un assortiment de marchandises avec soi, et rien n'est contagieux comme l'exemple. Nos pélerins d'Europe n'oublièrent pas toujours leur intérêt temporel. Il s'en trouva dont la dévotion ne fut que le prétexte de leur trafic. Mais ce commerce interlope, rare et irrégulier, ne pouvoit pas suffire aux demandes de la chrétienté.

C'est avec peine que les riches habitans de Constantinople et ceux des autres grandes villes d'Europe supportèrent une privation d'objets dont ils avoient contracté l'habitude depuis long-temps. On mit tout en œuvre pour remédier à un mal regardé comme intolérable, et les difficultés qu'il y eut à surmonter pour se procurer les marchandises de l'Orient prouvent quel immense prix on y attachoit.

---

(1) Senabad, lieu de dévotion près de Tous, dans le Khorasan, où Ali Riza est enterré.

Ordinairement la soie de la Chine, achetée dans le Tschen (1), province occidentale de l'empire, est transportée, à l'aide des caravanes, par un chemin de quatre-vingts à cent journées de marche sur les bords de l'Oxus. Elle descend ce fleuve jusqu'à son embouchure pour s'embarquer sur la Caspienne; ayant traversé cette mer, les produits de la Chine remontent le Cyrus jusqu'où il cesse d'être navigable; de là on les porte par terre, durant sept journées de marche, jusqu'au Phasis, qui, se jetant dans le Pont-Euxin, les abandonne à leur destination ultérieure.

Les produits de l'Inde suivoient en partie la même route; mais, pour arriver dans la Caspienne, les transports étoient en butte aux attaques des Tartares qui infestent le nord-est de l'Asie, et qui de tout temps ont regardé les voyageurs et les convois comme leur proie légitime (2).

Une route plus longue et plus pénible, mais plus sûre, fut découverte par les Russes; elle traversoit le désert de Kobi. Après avoir fran-

---

(1) Tschen-si.

(2) Abulfar., hist. dyn., p. 284, 85, 86.

chi ces landes arides, ils confient leurs marchandises à la Caspienne pour les faire arriver à l'embouchure du Wolga. Ayant remonté ce fleuve jusqu'à une certaine distance, elles sont chariées par terre dans le Don, qui les transporte en Crimée, où les Grecs les chargent pour Constantinople, les Gênois pour la Méditerranée, et les Russes pour Kiovie (1).

Malgré la cherté exorbitante, résultat des frais de transport, le commerce de ces marchandises fut poussé vivement. Constantinople devint un entrepôt considérable, et les richesses qui de cette source y affluèrent, n'augmentèrent pas seulement l'éclat de cette cité, mais retardèrent aussi la chute de l'empire dont elle étoit la capitale.

Les villes d'Amalfi, de Pisa, de Gênes, de Venise, participent aux bénéfices du commerce de l'Inde à mesure que le goût du luxe et de l'élégance s'accroît en Europe avec l'industrie d'y satisfaire. Leur prospérité excite la jalousie des Marseillais, qui, non contens de s'ouvrir une correspondance directe avec Constanti-

---

(1) *Fischer Gscht. des teutsch. Handels*, *Th. I*, p. 243.

nople, se hasardent les premiers jusqu'à Alexandrie et dans les ports de la Syrie, en rétablissant ainsi une relation interceptée depuis plus de deux cents ans.

L'empressement de l'Europe à trafiquer avec le Levant et les grands profits qui en résultoient pour les khalyfes et pour leurs sujets, décida enfin les deux partis à dissimuler leur aversion réciproque autant qu'il le falloit pour l'utilité des transactions qui tournoient évidemment à l'avantage de tous. Il est probable qu'ils auroient produit leur effet naturel, qui est de rapprocher des personnes que des principes ennemis et des moeurs diamétralement opposées éloignent les unes des autres. Cette heureuse perspective, dit l'auteur anglais, fut subitement anéantie par le fanatisme des croisades.

(1) Mais l'impulsion qui, pendant des siècles, arma le monde chrétien contre les infidèles, a eu, en dernier résultat, des effets heureux pour l'Europe (2). Son influence n'a pas été la même

(1) La troisième époque des Sarrazins dont je présente ici l'apperçu étoit hors du but de mon mémoire. Ce morceau vient d'y être ajouté.

(2) Voyez, sur l'influence des Croisades, l'ouvrage du célèbre M. Heeren.

sur

sur les peuples islamites qui n'ont fait que déchoir depuis l'époque des croisades. Notre fanatisme, désolateur pour l'Asie et pour l'Afrique, ne fut qu'une cause accidentelle de leur décadence. Il y en avoit de plus directes; c'étoient l'étendue de l'empire musulman, le despotisme et l'anarchie inséparables de sa grandeur.

Assemblage d'élémens très-hétérogènes que l'enthousiasme avoit subitement unis, l'empire des khalyfes dépendoit de l'énergie de ce ressort, dont le relâchement devoit entraîner la dissolution de l'Etat. Ce vaste corps ne put jamais recevoir d'organisation regulière, et sa chute fut aussi précipitée que son accroissement avoit été rapide. L'Espagne se rangeant sous le sceptre des Ommiyades, est le premier exemple d'une province musulmane séparée du centre commun. La tendance à une dissolution devint genérale; on ne savoit la combattre que par des moyens extrêmes : les déchiremens furent d'autant plus affreux.

C'est aux Abbassides, à ces mêmes princes qui portèrent la monarchie musulmane au plus haut point de gloire, que, par un revers cruel, elle eut à reprocher d'avoir accéléré sa ruine.

Leur élévation venoit du Khorasan. Cette

province s'étoit déclarée pour eux la première, et sa vigueur avoit forcé l'Empire à embrasser leur cause. Une armée partie du même point fait la fortune de Mâmoun ; et lorsque Baghdâd prétend le détrôner, c'est encore l'armée du Khorasan qui foudroie les rebelles.

Tant de services devoient inspirer aux Abbassides de la prédilection pour les troupes tirées du nord-est de l'Asie. Elles étoient fournies par les hordes indépendantes du Mavaralnahr et du Tokharestan (1). Motassem en forma un corps régulier attaché à la défense de sa personne ; et ces étrangers, qu'on opposa aux troupes nationales, ne tardèrent pas à devenir redoutables à leurs maîtres. L'assassinat de Motavakl fut le coup d'essai de leur audace.

Depuis la mort de ce prince (2), la méfiance

---

(1) Ou Turkharestan, dont leur est venu le nom de Turcs, sans qu'on doive pour cela les confondre avec les Osmanlis.

(2) Voici quel étoit le sort ordinaire des membres de la famille régnante : dès que le khalyfe est nommé, dit Hottinger (Hist. orient., p. 469), ses frères s'approchent pour lui baiser la robe ; puis on les conduit chacun dans un appartement séparé. Là, on leur met des menottes de fer, et on les entoure de geoliers qui les traitent avec

et l'épouvante habitent le palais des khalyfes. Dans le court espace de huit ans, cinq de ces monarques se succèdent, élevés et renversés par des conspirateurs (1). De temps en temps l'autorité souveraine triomphe des chambellans et des

---

beaucoup de respect, mais qui veillent à ce que ces princes ne complottent pas contre la vie du grand monarque. C'est pourquoi on les met tous à la chaîne. Du reste, rien ne leur manque; ils sont servis avec magnificence; ils ont des eunuques et des maîtresses : des villes et des villages sont à leur disposition; ils en nomment les préfets et perçoivent les tributs; enfin ils boivent, mangent et s'amusent comme des bienheureux. *Itinerarium Benjaminis*, page 116, nous apprend la même chose. Les khalyfes étoient moins inhumains que les sophis de Perse, dont le premier soin, en montant sur le trône, étoit de faire crever les yeux à leurs frères et à leurs neveux. Voyez Kœmpfer dans ses Amusemens exotiques, page 21, où, avec l'expression du sentiment, il dit : *Nunquam arctissimus amor et longa fraterni convictûs consuetudo, nunquam supplex fratrum et ardens deprecatio, regem ab hoc truculentissimo facinore retinent. Immotus ille patrium sequitur morem, avitis exemplis callum obducentibus animo, ne commiserationis sensum percipiat, aut fidam credat fortunam suam, nisi fratrum miseriâ ocyssimè stabilitam.*

(1) Depuis 248—256 de l'hégire.

eunuques qui la tiennent en tutèle; mais plus elle se fait craindre et plus elle est prodigue de supplice, plus sa ruine est imminente et certaine (1).

Il seroit pénible de présenter le tableau mouvant d'exécutions perpétuelles de généraux, de ministres, de prétendans et de souverains. Sur cinquante-neuf empereurs des croyans, trente-huit ont subi une mort violente ou des catastrophes pires que la mort. Dans la crainte de verser un sang sacré, le sang du prophète, on fait périr les uns du supplice de la faim, d'autres sont murés ou jetés dans des glacières. Un de ces monarques, Kahir, sort de prison les yeux crevés pour aller, vêtu d'une vieille robe de pourpre, sale et usée, demander l'aumône aux portes des mosquées (2).

Les officiers turcs, d'abord simples instrumens dans les intrigues sanglantes de la cour, sont bientôt dégoûtés d'un rôle subalterne. Ils prennent le dessus et disposent de toutes les branches du gouvernement (3). La capitale et les

(1) Abulf. ann., t. II, p. 158.

(2) El Makyn, hist. sarac., p. 199, 200.

(3) C'est le parti militaire qui nomma Ahmed Tholon (Ahhmed-ben-Thoûloûn) gouverneur de l'Egypte.

autres grandes villes sont livrées à l'impunité des soldats (1), et les provinces à celle de leurs chefs. Les insurrections continuelles des Alides et leur violence (2), le fanatisme des Zenghis (3), des Ismaélites et des Karmathes (4) achèvent un bouleversement que l'ambition des gouverneurs avoit commencé. Depuis longtemps ces lieutenans regardoient leurs préfectures comme des fiefs dont ils ne payoient qu'une foible redevance aux khalifes. Ils s'y maintenoient à main armée, et les tentatives faites pour les expulser amenoient toujours les commotions d'une guerre civile.

C'est en conséquence de cette foiblesse du gouvernement que les Aglabites avoient fondé leur dynastie dans l'Afrique proprement dite (5), que les Madrarites régnoient à Sedjelmasa (6) et les

(1) Le carnage qui suit la mort du visir Ataınisch (l'an 255, 56 de l'hégire) et les massacres de Baghdâd, de Ouaset, de Basra (l'an 264 de l'hégire), sont des exemples effrayans.

(2) *Hist. reg. Pers. (post firmatum in regno Islamismum) ex Moh. Mirchond (Viennæ, 1782)*, p. 98.

(3) D'Herbelot, Bibl. orient., art. Zeng, p. 918.

(4) Abulfaradsch (v. Bauer), Th. 2, S. 19.

(5) *Edr. Africa* (c. Hartm.), p. 248.

(6) Le même, p. 201.

Rostamides à Tahart. Ils furent tous (1), ainsi que les Edrisites qui s'étoient rendus maîtres de la Mauritanie, exterminés par les Fathimites (2).

Une partie du Mâzendran se soumit à un prince alide ; le Khorasan passa successivement sous la domination des Tahérides, des Sofarides, des Samanides (3). Le Yémen obéissoit aux Ziyadites, et les Tholonides occupoient l'Egypte et la Syrie. Mais qui nommeroit tous les différens usurpateurs qui, partageant les dépouilles de la monarchie musulmane, ne laissent enfin aux khalyfes que la souveraineté de Baghdâd et celle de son territoire ? Dans les autres parties de leur ancien domaine, ces princes ne sont reconnus que sous le rapport de la religion, et l'empereur des croyans n'est plus qu'un pontife.

Les peuples eurent le plus à souffrir de ces révolutions. L'Arabie seule en profita pour reprendre l'indépendance qu'elle avoit perdue en

---

(1) *Edr. Africa*, p. 145.

(2) V. Ebul Hassan Aly ben Abdallah, ben Ebi Zeraa. *Gscht. d. Maurit. Koenige, a. d. a. durch Fr. v. Dombay, Agram*, 1794, Th. I, S. 17.

(3) Les fondateurs de ces dynasties etoient, l'un chaudronnier, l'autre conducteur de chameaux.

conquérant le monde. Tout le reste des Etats islamites, livré par des despotes à la misère et à la bigoterie; à la bigoterie qui, bien différente du fanatisme, ne s'allie jamais à l'esprit de liberté, céda au joug de la servitude et ne produisit plus rien qui soit digne de la philosophie de l'histoire; car les peuples plongés dans la servitude ressemblent aux compagnons d'Ebn Yokdhan (1), qui, occupés à faire leurs provisions et à contenter leurs appétits, celui de manger, de boire et de s'accoupler, à choisir l'ombre quand il faisoit chaud et le soleil quand il faisoit froid, passoient ainsi toute leur vie, jours et nuits, de la même manière et sans jamais projeter autre chose.

---

(1) Thophaïl, *Philos. antod.*, p. 101.

FIN.

NOTICE

SUR LES SARRAZINS AVANT L'ISLAMISME,

PAR M. DE FORTIA D'URBAN.

Des Saraceni ou des Sarrazins avant l'Islamisme.

L'HISTORIEN Ammien Marcellin, qui termina son histoire sous Théodose, dont le règne a commencé l'an 379 (1), nous assure que, de son tems, on donnoit le nom de *Saraceni* aux Arabes appelés Scénites (2), et ces Arabes Scé-

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome 8, p. 410.

(2) Ammien Marcellin, livre 22; dans les *Historiæ romanæ scriptores. Francofurdi*, 1588, t. 2, p. 408, ligne 11.

nites, que Pline dit confiner à la Caldée et aux déserts de Palmire, étoient, toujours selon Pline, un peuple nomade (1). En effet, voici la description qu'Ammien Marcellin nous fait de leurs mœurs (2).

Saraceni tamen, nec amici nobis unquàm, nec hostes optandi, ultrò citròque discursantes, quidquid inveniri poterat, momento temporis parvi vastabant, milvorum rapaci vitæ similes : qui si prædam dispexerint celsiùs, volatû rapiunt celeri; aut si impetrarint, non immorantur. Super quorum moribus licet in actibus principis Marci et postea aliquoties meminerim retulisse, tamen nunc quoque pauca de iisdem expediam carptim. Apud has gentes, quarum exordiens initium ab Assyriis ad Nili cataractas porrigitur et confinia Blemyarum, omnes pari sorte sunt bellatores, seminudi, coloratis sagulis pube tenùs amicti; equorum adjumento pernicium, graciliumque

---

(1) Pline, livre 6, ch. 28, t. 2, p. 811, dans l'édition de Poinsinet de Sivri.

(2) Livre 14, t. 2, p. 307 de l'édition citée ci-dessus. Voyez la table de ce volume pour d'autres faits relatifs aux *Saraceni*.

camelorum, per diversa reptantes in tranquillis vel turbidis rebus : nec eorum quisquam aliquandò stivam apprehendit, vel arborem colit, aut arva subigendo quæritant victum : sed errant semper per spatia longè latèque distenta, sine lare, sine sedibus fixis aut legibus : nec idem perferunt diutiùs cœlum, aut tractus uniùs soli unquàm placet : vita est illis semper in fugâ, uxoresque mercenariæ conductæ ad tempus ex pacto : atque ut sit species matrimonii, dotis nomine futura conjux hastam et tabernaculum offert marito, post statum diem, si id elegerit, discessura : et incredibile est quo ardore apud eos in venerem uterque solvitur sexus. Ità autem, quoad vixerint, latè palantur, ut alibi mulier nubat, in loco pariat alio, liberosque procul deducat, nullâ copiâ quiescendi permissâ : victus universis caro ferina est, lactisque abundans copia, quâ sustentantur ; et herbæ multiplices, et si quæ alites capi per aucupium possint : et plerosque nos vidimur frumenti usum et vini penitùs ignorantes.

Telles sont les mœurs de cette nation qu'Ammien appelle *perniciosa*, et dont on voit qu'il est difficile de connoître la demeure. Cependant Ptolémée, livre 5, chapitre 17, nous parle

d'une contrée de l'Arabie pétrée, qu'il nomme la Saracène, et que l'on place au couchant des montagnes noires en tirant vers l'Egipte (1). "

Sextus Rufus, historien antérieur à Ammien Marcellin, puisqu'il présenta sa description abrégée de l'empire à l'empereur Valens dès l'an 369 (2), nomme les *Saraceni* comme ayant été combattus par les consuls romains avant les empereurs. Voici ses expressions : *Contrà Corduenos ac Saracenos et Arabas bellatum est* (3), où l'on voit qu'il distingue les *Saraceni* des Arabes ; il revient plus bas sur ce sujet et donne le détail de l'événement qu'il place sous le consulat de Lucullus, en ces termes : *Philarchi Saracenorum in Osroenâ superati cessêre*, où l'on voit que les *Saraceni* étoient gouvernés par des Philarques (4). Ce même historien nous parle d'une seconde victoire remportée sur les *Saraceni* par Pompée, en disant immédiate-

---

(1) Le grand Dictionnaire historique, par Lamartinière. Paris, 1768, art. Saracène.

(2) Mémoires de l'académie des inscriptions, t. 8, p.410. Mémoire de la Barre.

(3) *Histor. rom. scrip.*, t. 1, p. 548, ligne 53.

(4) *Id.*, p. 551, l. 38.

ment avant la soumission de la Judée par ce général : *Saracenos et Arabas vicit* (1). Il continue de distinguer les *Saraceni* des Arabes, en parlant des victoires de l'empereur Trajan, où il dit : *Saracenorum loca et Arabum occupavit* (2).

Jornandès, qui vivoit l'an 552 (3), répète à peu près les mêmes faits en disant de Lucullus : *Per quem et Osroene et Saracenorum philarchi devicti, Romanis se dediderunt;* et de Pompée *Saracenos arabasque exsuperans, Hierosolymam inde captitavit* (4).

C'est donc à tort que Tillemont, qui place l'expédition de Trajan sous l'an 116, en répétant, d'après Sextus Rufus, qu'il appelle Feste, que Trajan conquit le pays des Sarrazins aussi-bien que celui des Arabes, ajoute qu'il ne paroît pas par les auteurs du temps que le nom des Sarrazins ait été connu sitôt (5).

---

(1) *Histor. rom. script.*, t. 1, p, 552, ligne 20.

(2) *Id.*, p. 553, l. 7.

(3) Nouveau Dictionnaire historique. Lyon, 1804 art. Jornandès.

(4) *Hist. roman. scrip.*, t. 1, p. 646, l. 6 et 28.

(5) Histoire des Empereurs. Paris, 1691, t. 2, p. 208.

L'historien Dion Cassius, qui avoit été consul pour la seconde fois l'an 229, et qui est conséquemment anterieur à ceux que je viens de citer, n'a cependant pas employé ce nom de Sarrazins en racontant la dernière expédition de Trajan l'an 117 contre les Agaréniens, nom qui a été souvent donné aux Sarrazins (1). Mais le témoignage de Ptolémée, son contemporain, est formel.

Ammien Marcellin nous apprend que les Sarrazins battirent les troupes de l'empereur Commode l'an 192, et c'est le premier fait que cet historien raconte sur ces peuples, mais non la première mention que l'histoire en fasse, comme l'assure encore Tillemont (2), écrivain laborieux, mais plus exact dans ses citations que dans ses jugemens.

L'an 290, l'empereur Dioclétien battit les Sarrazins et fit un grand nombre d'entr'eux prisonniers. C'est ce que nous apprenons de son panégiriste Mamertin (3).

C'est sous l'empereur Constance, l'an 353,

---

(1) Histoire des Empereurs. Paris, 1691, t. 2, p. 209.

(2) *Id.*, p. 496.

(3) *Id.*, t. 4, p. 16.

qu'Ammien Marcellin dit que les Sarrazins couroient la Mésopotamie, et qu'il en fait le portrait que l'on a vu ci-dessus (1).

Nous apprenons encore de cet historien que, sur la fin de l'an 362, ils députèrent à l'empereur Julien pour se plaindre qu'on leur avoit retranché des pensions qu'on leur donnoit auparavant, et qu'il persista à les leur refuser, en acceptant cependant le secours de quelques-uns d'entr'eux contre les Perses qu'il alloit combattre (2).

Les Romains firent depuis la paix avec les Sarrazins; mais le roi des Sarrazins étant mort l'an 373 sous l'empereur Valens, la veuve de ce roi, appelée Mavia, fit de grandes courses dans la Palestine et la Phénicie. Ils coururent jusqu'au pié du mont Sinaï, où ils massacrèrent quarante solitaires le 28 décembre. Mais il paroît qu'en ce même temps il y avoit des Sarrazins chrétiens dont le chef s'appeloit Obédien (3).

La reine Mavia se fit chrétienne aussi, et devint alors l'alliée de l'empereur Gratien et des

---

(1) Histoire des Empereurs. Paris, 1691, t. 4, p 388.

(2) *Id.*, p. 532.

(3) *Id.*, t. 5, p. 205 et 206.

Romains, au secours desquels elle marcha l'an 373 (1).

L'an 411, sous l'empereur Théodose II, les Sarrazins coururent comme un torrent sur les frontières de l'Egypte, de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie (2). C'est au sujet de cette expédition que saint Jérôme parle des *Saraceni*, qu'il dit adorer Lucifer et qu'il prétend avoir été en partie convertis par saint Hilarion (3). Il assure que ces peuples errent sur la route de Bérée à Edessa (4). Il parle de leurs poursuites avec une grande terreur (5).

Je ne suivrai pas les Sarrazins dans les autres expéditions qu'ils ont faites contre l'Empire romain; il est temps de venir les prendre dans nos propres historiens qui nous touchent de plus près.

Il n'est point question des Sarrazins dans le pre-

(1) Histoire des Empereurs. Paris, 1691, t. 5, p. 151.

(2) *Id.*, t. 6, p. 10. On trouvera dans ce volume d'autres expéditions des Sarrazins.

(3) *Sancti Hieronymi opera*, *studio* Martianay. *Parisiis*, 1706, t. 4, part. 2, p. 82.

(4) *Id.*, p. 92.

(5) *Id.*, p. 94. Voyez aussi ses épîtres.

mier

mier volume de la Collection des Historiens de France, dont la chronologie s'étend jusqu'à l'an 481 de l'ère chrétienne (1).

Dans la chronique attribuée à Frédégaire, qui a continué son histoire jusqu'à l'an 641, et dont on a un manuscrit que l'on croit de cette même année (2), il est souvent question des *Sarraceni*, dont l'origine est ainsi donnée par cet historien (3) :

Agareni, qui et Sarraceni, *sicut Orosii liber testatur, gens circumcisa à latere Montis Caucasi, super mare Caspium, terram* Ercoliæ *cognomento, jàm olim consedentes, cùm in nimiâ multitudine crevissent, tandem arma sumentes, provincias Heraclii imperatoris ad vastandum irruunt.*

Sur ce mot *Ercoliæ*, dom Bouquet fait la note suivante:

Colb. et editi aliquot (le manuscrit de Colbert et quelques imprimés) Ercolriæ. *Alii* Hercolei. *Inferiores Caucasi partes* Colice regionem *dictas fuisse legitur apud Ortelium.*

---

(1) Recueil des historiens des Gaules. Paris, 1738, t. 1, p. clxvij de la préface.

(2) *Id.*, t. 2, p. ix et x de la préface.

(3) *Id.*, p. 438 du texte.

Il est encore plusieurs fois question des *Sarraceni* dans la chronique de Moissac, qui finit en l'an 818 et qui date de cette dernière année(1). Elle dit sous l'an 711, *Sarraceni tunc in Spaniâ ingrediuntur*(2) ; on voit que ce fait est postérieur à celui dont je viens de parler, puisque l'empereur Héraclius étoit mort l'an 641.

Plusieurs autres chroniqueurs de ce dernier tems parlent aussi des *Sarraceni* dont ils écrivent uniformément le nom de cette manière. Mais Frédégaire seul donne ce qu'il a cru leur origine.

Dans le troisième volume de la même collection, un grand nombre d'auteurs parlent des *Sarraceni*. Je me contenterai de citer Aimoin. On trouvera aussi quelques détails sur les Sarrazins dans la Martinière, Moréri, l'histoire générale du Languedoc et le douzième volume de l'Histoire universelle traduite de l'anglais, édition *in-quarto*.

---

(1) Recueil des historiens des Gaules. Paris, 1736, t. 2, p. xviij de la préface.

(2) *Id.*, p. 654 du texte.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Abbassides parviennent au khalyfat, page 117. — Caractère des princes de cette maison, 120. — Ils favorisent les lettres, 131. — Chute de leur empire, 242. — Ils ne sont plus que des pontifes, 246.

Abdalaziz achève la conquête de l'Espagne, 73.

Abdallah, général, vainqueur de Mervan II, 119.

Abdallah, fils de Zobéir, anti-khalyfe, 113.

Abdallah ben Hadjeb, souverain de Tunis, protège les lettres, 152.

Abdollah Mamoun; voyez ce dernier mot.

Abdolmalek, cinquième khalyfe ommiyade, 113.

Abdulmotaleb émir de Mekka, 10.

Abdur-rhaman, premier khalyfe de Cordoue, 83.

Abdur-rhaman; inscriptions anciennes par lui trouvées en Arabie, 130, (1).

Abou-Akramah, auteur arabe; réception que lui fait Abou-Eissa, 157.

Aboubekr, khalyfe, soumet les prophètes révoltés contre l'islamisme, 44. — Son instruction sur la manière de faire la guerre, 45.

Abou-Djaafar-Mansour; voy. ce dernier mot.

Abou-Eissa, fils du khalyfe Matavakkl; réception qu'il fait à un poète, 157.

Abou-Jali, poète arabe, 169, (2).

Abou-Moslem fait monter les Abbassides au trône des khalyfes, 117 — 119.

Abou-Obeïdah, commandant en Syrie, fait délibérer son armée, 98; — remplace Khaled, 99. — Son éloge, 101.

Abou-Sofian, premier émir de Mekka de la maison des Ommiyades, 11; — donne son fils pour secrétaire à Mohammed, 110.

Abou-Taleb, émir de Mekka, 10.

Abou-Tamam, le meilleur de tous les poètes arabes, 151, (3), 169, (1).
Aboiement des chiens; manière de proclamer une prise de possession en Arabie, 5.
Abu Zacharia, son ouvrage, 140.
Académie établie par Mamoun dans le Khorasan, 136.
Aderbidjan soumis par les Arabes, 68.
Afrique conquise par les Arabes, 72. — Empire qu'y fondent les Aglabites, 245.
Aglabites forment une dynastie en Afrique, 245.
Ahmed ben Nassar, champion de l'éternité du Koran, 148.
Ahnaf fait la conquête de la Perse orientale, 69.
Akbah; ses conquêtes en Afrique, 72.
Albategnus, arabe; sa découverte astronomique, 204.
Alchimie cultivée par les Arabes, 193.
Alexandrie; sa bibliothèque a-t-elle été brûlée par les Arabes? 143. — Académie fondée dans cette ville par les Arabes, 153.
Algèbre n'est pas une découverte des Arabes, 285.
Alhasan établit des colonies musulmanes en Espagne, 83.

Al-Hazen, auteur arabe d'une optique, 205.

Ali, quatrième khalyfe; ses vertus et ses infortunes, 111. — En quoi sa doctrine n'étoit pas orthodoxe, 145.

Alides; guerres civiles à leur sujet, 113.

Almageste traduit en arabe par ordre de Mamoun, 140.

Amrou-Aaz fait la conquête de l'Egypte, 66.

Anatomie; pourquoi elle a été négligée par les Arabes, 199.

Apollonius Pergæus; traduction arabe de son ouvrage, 140.

Arabes, leurs mœurs avant Mohammed, 5. — Leur génie militaire, 42. — Leur manière de faire la guerre, 48. — Causes de leurs succès, 51. — 1.° La persuasion que Dieu leur avoit donné le monde en partage, 52. — 2.° L'opinion qui leur fait regarder la guerre comme faite pour Dieu, 56. — 3.° Leur discipline, 57. — 4.° Leur manière de livrer bataille, 62. — 5.° Leur manière de distribuer le butin, 63. — 6.° La polygamie, 64. — Leurs conquêtes, 66. — Ils créent une marine, 70. — Leurs établissemens dans la Méditerranée, 77. — Leurs colonies, 78. — Leurs sages règlemens en Espagne, 81. — Ils de-

viennent un peuple agricole, 84. — Gouvernement populaire sous les khalyfes rachédis, 90. — Leur politique à l'égard des pays soumis, 102. — Simplicité et équité de leurs lois, *ibid.* — Simplicité de leur système de finances, 104. — Leurs mœurs se dépravent sous les Ommiyades, 107. — Leur littérature, *voy.* ce mot. — Ils dédaignent d'abord les connoissances des Grecs, 127. — Auteurs qu'ils nous ont conservés par leurs traductions, 141. — Ils sont accusés d'avoir détruit la bibliothèque d'Alexandrie, 142. — Les Arabes d'Espagne ont surtout cultivé les sciences, 159. — Tableau des sciences cultivées par les Arabes, 165. — Tableau de leur commerce, 215. — Chute de leur empire, 242.

Arabie; son état au commencement du septième siècle, 3.

Architecture des Arabes, 166.

Asmaï, précepteur des fils de Haroun, 135, (1).

Asouad, prophète qui s'éleva contre Mohammed, 44.

Astrologie judiciaire en vogue parmi les Arabes, 126 et 193.

Astronomie, science cultivée par les Arabes avant Mohammed, 124; — Sous les Abbas-

sides, 138. — Découvertes que les Arabes ont faites dans cette science, 204.

B

Bagdad; académie de cette ville, 153.

Barmécides; protection qu'ils ont accordée aux lettres, 131.

Bascar condamné à mort pour ses opinions religieuses, 146.

Batailles d'Ainznadin, 59, 66; — de Bedr, 16; — Gjalulah, 68; — Jakoubeh, 70; — Kadessia, 67; — Nehawend, 68; — Phoinika, 70; — Yermuk, 59, 66.

Berbers (les) embrassent l'islamisme, 73.

Brava fondé par les Arabes, 226.

Bronchotomie; opération chirurgique inventée par les Arabes, 198.

C

Chalmagan condamné à mort pour ses opinions religieuses, 146.

Chimie; découvertes des Arabes dans cette science, 200.

Chine visitée par les négocians arabes, 228.

Christianisme, avoit pénétré en Arabie avant

Mohammed, 9 — Son état au septième siècle, 26. — Trois sectes dans lesquelles il étoit partagé en Orient, 27.

Colonies fondées par les Arabes, 78.

Combats poétiques parmi les Arabes, 155.

Commerce des Arabes, 215 ; — dans l'intérieur, 218 ; — en Espagne, 223. — à Constantinople, 225 ; — sur la côte d'Afrique, 226 ; — dans l'Inde, 227 ; — en Chine, 228.

Compagnons de Mohammed ; considération dont ils jouirent, 191.

Contes ; genre de littérature dans lequel les Arabes excellent, 177.

Cordoue devient le siége d'un khalyfat particulier, 83 ; — Son université célèbre, 154.

Corréa de Serra a fait connoître les progrès que les Arabes avoient faits en économie rurale, 202.

D

Damask ; institutions savantes de cette ville, 154.

Dialectique cultivée par les Arabes sous les Abbassides, 135.

Djabalah, roi des Gassanides; son aventure, 95.

Djorgian soumis par les Arabes, 71.

E

Ebn Alkaajath, poète arabe, 152, (1).
Ecoles fondées auprès des mosquées, 130.
Economie politique des Arabes, 188.
Economie rurale des Arabes, 202.
Ecriture arabe, son invention est attribuée à Mor-Amr, 129.
Edrisites, maîtres de la Tingitane, 152, 246.
Egypte soumise par les Arabes, 66.
Eloquence, n'a pas fait de grands progrès chez les Arabes, 174.
Emeli, auteur arabe; son opinion sur le gouvernement républicain, 187.
Emir al Mumemin, titre pris par les khalyfes, 93.
Empire grec; son état au commencement du septième siècle, 2.
Espagne conquise par les Arabes, 73. — Malheureux état de ce pays sous les barbares, 80. — Elle devient florissante sous les Arabes, 81. — Alhasan y établit des colonies par corps de nation, 82. — Elle devient un khalyfat particulier, 83. — Prospérité à laquelle elle parvient, 84. — Essor qu'y prennent les sciences,

159. —Raisons de ce phénomène, 162.—1.° Le grand nombre de colonies dont ce pays fut peuplé, 161. — 2.° La liberté dont y jouissoient les femmes, 162. — Etat florissant des manufactures sous les Arabes, 223.

F

Fathimites s'emparent de l'Afrique, 246.
Femmes ; leur dépendance chez les Musulmans, 162 ; — soulagée par quelques avantages que les mœurs et les lois leur accordent, 163. — Leur réclusion est la cause de la barbarie de ces peuples, 164.
Firuzabad ; institutions savantes de cette ville, 154.

G

Gabr, auteur d'un fameux traité d'alchimie, 193.
Gabriel, médecin de Haroun, 134, (1).
Gelal-eddaülah, sultan seljoucide, 153, (3).
Gemaleddin, poète arabe, 169, (1).
George, médecin de Mansour, 134, (1).
Gerbert, moine, cherche en Espagne les élémens de l'arithmétique indienne, 159, (1).

Gouvernement des Arabes est populaire sous les khalyfes rachédis, 90, — Devient despotique sous les Ommiyades, 107.
Grammaire; elle est professée parmi les Arabes, 174.
Grec; cette langue parut dure aux Arabes, 128.

H

Hachem, émir de Mekka, 10.
Hâdi, quatrième khalyfe abbasside, fait supplicier des Zenadaks, 147.
Haroun-al-Raschid, cinquième khalyfe abbasside, grand protecteur des lettres, 134.
Hareth (*Al*) *Ebn Kald*, médecin arabe, 124.
Hassan prend Carthage, 72.
Hecham, dixième khalyfe ommiyade, 114.
Hedjadj, général d'Abdolmalek, 113.
Histoire cultivée par les Arabes avant Mohammed, 125. — Ils n'ont pas produit de chefs-d'œuvre dans cette partie, 178.
Histoire naturelle; peu de progrès que les Arabes y ont fait, 201.
Hoséin, chef des Alides sous Jazid, 113.
Housséin condamné à mort pour des opinions religieuses, 146.

I

Inde, établissement de commerce que les Arabes y forment, 227.
Intolérance de quelques khalyfes arabes, 146.
Irak-Adjémi soumis par les Arabes, 68.
Irak-Arabi soumis par les Arabes, 67.
Islamisme; en quoi il consiste, 18; — enseigne la prédestination, 37; — et un paradis sensuel, 38.
Ispahan, institutions savantes de cette ville, 154.
Istakhar soumis par les Arabes, 68.

J

Jacobites; leur établissement, 28.
Jahja, huitième prince édrisite, protecteur des lettres, 152.
Jazid I, second khalyfe ommiyade, 112.
Jean Mesueh, médecin chrétien, chargé par Mamoun de traduire en arabe des ouvrages grecs, 139.
Jérusalem pris par les Arabes, 66.
Jezdejird, dernier souverain de la Perse de la maison des Sassanides, 70, (1).
Juifs établis en Arabie avant Mohammed, 8. —

Manière dont ils sont traités par ce prophète, 25. — Leurs établissemens en Espagne, 82.
Jurisprudence des Arabes, 184.

K

Khaled, général arabe, s'empare de la Syrie, 66. — Sa destitution, 99.
Khalyfe ; signification de ce titre, 45, (1).
Khalyfes abassides ; voyez ce dernier mot.
Khalyfes ommiyades ; voyez ce dernier mot.
Khalyfes rachédis, 90.
Khouzstan soumis par les Arabes, 68.
Koran ; comment il s'explique sur l'unité de l'Etre suprême, 29; — et sur la Vierge, *ibid.* — Ses principes de moralité, 31. — Il a consacré la croyance de l'immortalité de l'âme, 33. — Il a répandu parmi les Arabes l'art d'écrire, 130. — Il est regardé comme éternel, 147. — Troubles excités à l'occasion de ce dogme, 147. — Style de cet ouvrage, 176.
Koréichites, tribu arabe, gardiens du temple de Mekka, 10. — Ils s'emparent des emplois publics, 110; voyez *Ommiyades*.
Kotaïbah soumet le Khowarêsm et le Mavaralnahr, et pousse ses conquêtes jusqu'aux confins de la Chine, 75.

Koufa; institutions savantes de cette ville, 154.

L

Léon le philosophe, savant grec, 138.

Littérature des Arabes avant Mohammed, 123. — Circonstances qui furent favorables aux lettres parmi les Arabes, 129. — Progrès qu'elles y firent sous les khalyfes abbassides, 131. — Hauteur à laquelle elles parviennent sous Mamoun, 151. — Jeux poétiques, 155. — Voyages entrepris par les Arabes, 156. — Leur architecture, 166. — Leur musique, 167. — Leur poésie, 168. — Grammaire, 174. — Eloquence, *ibid.* — Contes, 177. — Romans de chevalerie, *ibid.* — Histoire, 178. — Jurisprudence, 184. — Philosophie, 189. — Alchimie et astrologie, 193. — Médecine, 194. — Chimie et pharmacie, 200. — Sciences naturelles, 201. — Economie rurale, 202. — Astronomie, 204. — Optique, 205. — Algèbre, *ibid.* — Circonstances qui ont retardé les progrès des Arabes dans les lettres, 209.

Luxe des khalyfes, 216.

M

Madagascar; établissement que les Arabes y forment, 226.

Madrarites fondent un empire à Sedjelmasa, 245.

Madrasat-al-hanifiat et *an-nesamiat;* gymnases de Baghdâd, 153, (3).

Magadona; premier établissement des Arabes sur la côte d'Afrique, 226.

Mages; leur culte établi en Arabie avant Mohammed, 8.—Résistance qu'ils opposent à celui-ci, 23.

Mahan, chargé par Mamoun de traduire en arabe des livres persans, 139.

Maladies auxquelles les Arabes sont sujets, 124.

Mamoun; septième khalyfe abbasside, grand protecteur des lettres, 135; — fait traduire en arabe des ouvrages grecs et persans, 139; — ordonne de brûler les originaux, 144; — est accusé de zendikisme, 147.

Mansour (*Abou Djaafar*), khalyfe, créateur du système politique des Abbassides, 1, 118. — Il favorise les lettres, 132. — Trésor qu'il a laissé, 217.

Mauritanie (empire de) fondé par les Edrisites, 246.

Mâzendrân conquis par les Arabes, 71.

Médecine des Arabes, 194.

Médecins chrétiens et juifs recherchés par les Arabes, 134.

Medinah, ville de l'Arabie; pourquoi ses habitans accueillirent Mohammed, 12.

Melinde, fondé par les Arabes, 226.

Mervan I, quatrième khalyfe ommiyade, 114.

Mervan II, dernier khalyfe ommiyade, est vaincu par Abrallah, 119.

Merwan, poète arabe, 152.

Moaviah, fils d'Abousofian, secrétaire de Mohammed, 110; — premier khalyfe ommiyade, 112; — paie un subside à l'empire grec, 71. — C'est l'auteur de la dépravation des mœurs parmi les Arabes, 107.

Moaviah II, khalyfe, 113.

Mohammed forme le projet d'unir les sectes de l'Arabie, 9. — Opposition qu'il trouve dans sa famille, 10. — Il se sauve à Tajef, 11. — Et de là à Médinah, 12. — A-t-il été un fourbe ou un fanatique? 14. — Diversité des moyens qu'il employa pour répandre sa doctrine, 16. — Cause de son succès, 18. — Principes reli-

gieux qu'il tire des différens cultes qu'il trouve établis, 23. — Sa prédilection pour les chrétiens, 26. — Il a proclamé l'unité de l'Etre suprême, 29. — L'immortalité de l'âme, 33. — La morale n'a pas été son but, 35. — Il annonce sa mission aux rois ses contemporains, 42; — marche contre les Grecs, et retourne en Arabie sans les avoir combattus, 43. — Plusieurs novateurs s'élèvent contre lui, *ibid.* — Il combat toujours vers le soir, 62. — Pourquoi il a ménagé les Ommiyades, 109.

Mohammed ebn Mousa, mathématicien arabe, 206.

Mohammed ben Mohamad, poète arabe, 169, (2).

Mombaza fondée par les Arabes, 226.

Mor-Amr; on lui attribue l'invention de l'écriture arabe, 129.

Moslemah soumet les provinces caucasiennes, 76.

Mosseïlemah, prophète arabe, 44.

Motassem, huitième khalyfe abbasside, confie la garde de sa personne aux Turks, 242.

Motavakl, dixième khalyfe abbasside, assassiné par les Turks, 242.

Mousa entreprend la conquête de l'Espagne, 73.

Mozambique fondée par les Arabes, 226.
Murr; son observation sur l'histoire des caractères arabes, 130, (1).
Musique des Arabes, 167.

N

Négociant; le Koran fait respecter cet état, 220.
Nesam-el-Moulk, ministre du sultan Gelal-eddaülah, 153, (3).
Nestoriens; leur établissement en Perse, 27.

O

Okba-Nafe, général arabe, soumet une partie de l'Afrique, 67.
Omar, second khalyfe; son aventure avec Djabalah, 95. — Caractère de ce prince, 106, 110.
Omar Abdolaziz, khalyfe ommiyade, 115.
Omar ben Ibrahim, mathématicien arabe, 206.
Ommiyades obtiennent la première magistrature à Mokka, 11; — opposent de la résistance à la mission de Mohammed, 109; — parviennent au khalyfat, 71, 112. — Ils deviennent odieux aux Musulmans, 115. — Caractère des

derniers khalyfes de cette maison, 116; — sont dépouillés et se retirent en Espagne, 83.
Optique; découvertes faites par les Arabes dans cette science, 205.
Othman est nommé successeur d'Omar par les intrigues des Ommiyades, 111.

P

Paradis de Mohammed; sa description, 38.
Pastorale, genre de poésie dans lequel les Arabes excellent, 172.
Perse; état de cette monarchie au commencement du septième siècle, 2.
Petite-vérole a été décrite pour la première fois par les Arabes, 197.
Pharmacie; découvertes des Arabes dans cet art, 200.
Philosophie déclarée compatible avec l'islamisme, 149. — Celle des Arabes embrasse plusieurs autres parties, 190.
Physique; les Arabes y ont fait peu de progrès, 201.
Poésie; éloge qu'en fait Mohammed, 126. — Elle est cultivée avec enthousiasme par les Arabes, 168. — Reproches qu'on fait à la poésie des

Arabes, 169. — Ils excellent dans la pastorale, 172.
Polygamie; une des raisons des succès des Arabes, 64.
Prédestination, dogme du Koran, 37.
Prophètes; pourquoi ils sont fréquens en Arabe, 7.
Proverbes sont nombreux dans la littérature arabe, 125.

Q

Quiloa, fondée par les Arabes, 226.

R

République; opinion d'un auteur arabe sur ce gouvernement, 187.
Romans de chevalerie des Arabes, 177.
Rostamides; leur empire à Tahart, 246.

S

Sabéisme établi en Arabie avant Mohammed, 8. — Le Koran lui refuse la tolérance, 21.
Samanides; leur empire en Khorasan, 246.
Samarkand; institutions savantes dans cette ville, 154.

Sarrazins; voyez *Arabes*.

Sayd, général arabe, soumet l'Irak-Arabi, 67.

Sedjelmasa (empire de) fondé par les Madrarites, 245.

Sofala fondée par les Arabes, 226.

Sofarides; leur empire au Khorasan, 246.

Soliman, septième khalyfe ommiyade, 114.

Sprengel; ses recherches sur la médecine des Arabes, 198.

Swediaur; son observation sur les maladies des Arabes, 124, (1).

Syrie est conquise par les Arabes, 66.

T

Taglebites, tribu arabe, aspirent à la suprématie, 9.

Tahart (empire de) fondé par des Rostamides, 246.

Tahérides se rendent maîtres du Khorasan, 264.

Tait-Song, empereur de la Chine, s'oppose aux progrès des Arabes, 69.

Tajef, ville arabe, repousse Mohammed, 11.

Talyha, prophète arabe, 44.

Thégiaz, prophétesse arabe, 43, (1).

Théophile, Maronite d'Edessa, traduit l'Iliade en syriaque, 137, (1).

Tholonides s'emparent de l'Egypte et de la Syrie, 246.

Thophaïl, auteur arabe d'un roman philosophique, 195 (2).

Tingitane, ses manufactures sous le gouvernement des Arabes, 223.

Traductions faites par les Arabes, 139.

Turks forment la garde des khalyfes, 242; — s'emparent du pouvoir, 244.

V

Valadat, femme poète arabe, 155, (2).

Valid, sixième khalyfe ommiyade, 114; — ordonne de se servir de la langue arabe dans tous les actes publics, 129.

Vathek, khalyfe; son opinion sur l'éternité du Koran excite des troubles, 147.

Voyages entrepris par des Arabes, 156.

Y

Yatrib, voyez *Medinah*.

Yémen soumis aux Ziyadites, 246.

Z

Zendikisme; hérésie parmi les Islamites, 146.
Ziad, frère du khalyfe Moaviah; ses cruautés et ses intrigues, 112.
Ziyadites; leur empire en Yémen, 246.

FIN DE LA TABLE.